This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

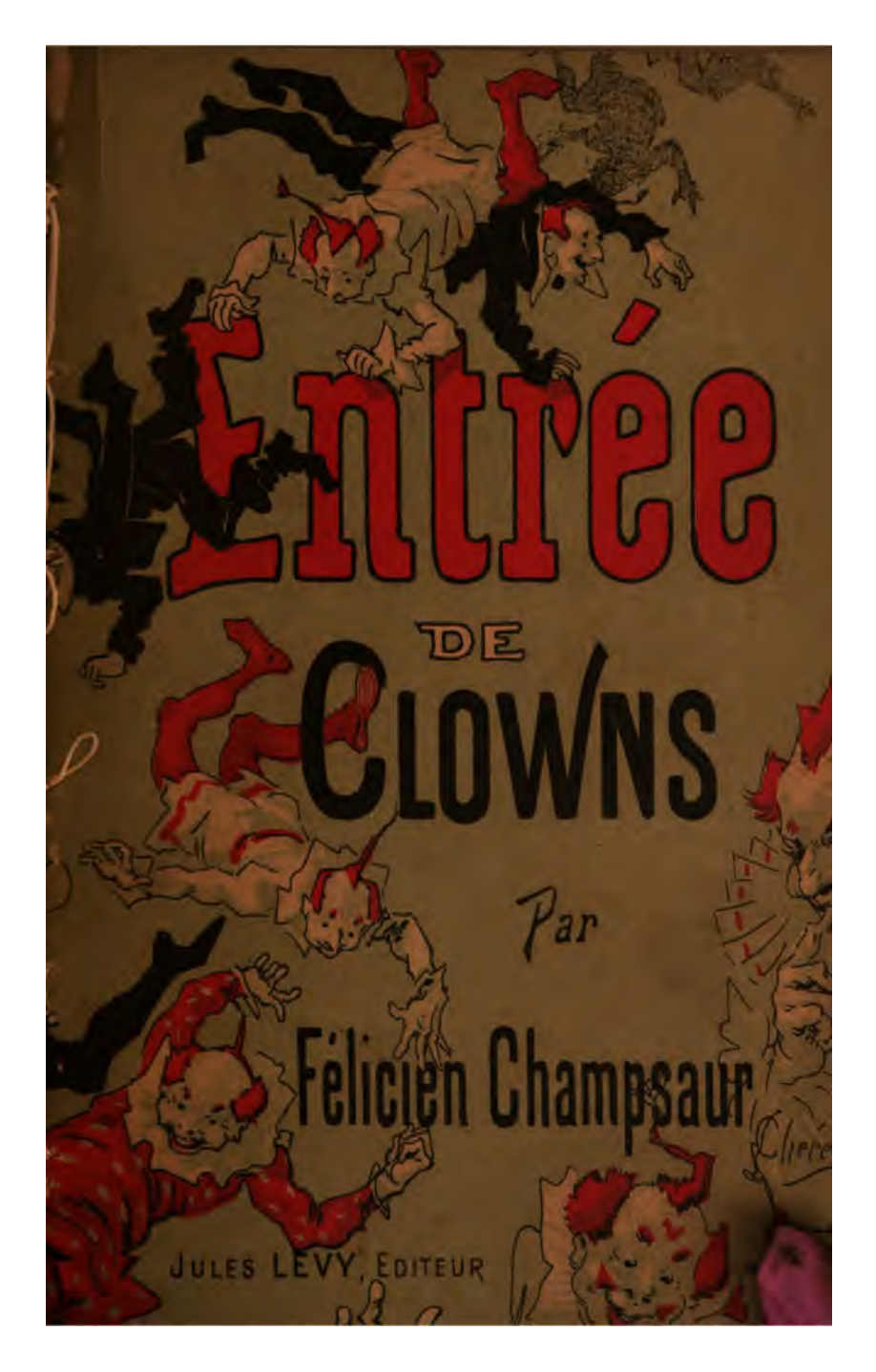
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKV


Entrée
DE
CLOWNS
Par
Félicien Champsaur
JULES LEVY, EDITEUR

ENTRÉE DE CLOWNS

Félicien Champsaur

FÉLICIEN CHAMPSAUR

Entrée de Clowns

DESSINS DE

BAC, BEAUQUESNE, BLASS, CHÉRET,
MAX CLAUDE, DETAILLE, DETOUCHE, DILLON, DUPRAY,
FAU, FEYEN-PERRIN, GALICE, JULES GARNIER,
GERBAULT, GORGUET, GRÉVIN, GAIBAZZI, GUILLEMET, HEILL,
LORIN, LUIGI LOIR, LUNEL, MARS, HENRY DE MONTAUT,
LOUIS MORIN, AIMÉ PERRET, LÉONCE PETIT,
PILLE, RANFT, RIVIÈRE, ROBIDA, SOMM, STEINLEN,
TIRET-BOGNET, VAN BEERS, VIERGE, WILLETTE.

TROISIÈME MILLE

PARIS
JULES LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2
1886

EN

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
176504B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
B 1942 L

A

LÉON FONTAINE.

Comme au cirque.

après, par exemple, les exercices compliqués d'acrobates japonais, faisant, au bout de perches, des taches bizarres et harmonieuses ;

avant le développement des élégances, des habiletés, des finesses accomplies d'une jolie écuyère ;

une quinzaine de clowns, décrocheurs de lune, avec des bonds étranges, des déhanchements merveilleux, des torsions extravagantes, des escalades éperdues, entrent, sautent, pirouettent, gambadent, cabriolent, tourbillonnent en intermède ;

de même,
entre deux romans,
ces nouvelles modernistes et fantasques.

FÉLICIEN CHAMPSAUR.

Flagrant Délit

FLAGRANT DELIT

A Alfred Grévin.

— C'est un sale enterrement, vous ne trouvez pas, Galtoine ?

— Oui... il n'y a pas grand monde pour accompagner ce pauvre Dardier.

— Il est de fait qu'il avait une mauvaise réputation, dit le premier, Georges Lureau, professeur de sixième à l'école Monge, trente ans, intelligence sans originalité, aspect terne, vêtement n'ayant pas cette élégance personnelle, quasi imperceptible pour la foule, garçon inférieur et sérieux, réfugié dans l'enseignement, et, de sa première jeunesse, des années de quartier latin, ayant gardé quelques amis dans les lettres.

L'enterrement, de seconde quatrième classe, se dirigeait à travers les rues du quartier de l'Europe, vers le cimetière Montmartre. Derrière le corbillard marchait un oncle du mort; c'était un riche paysan normand, de Luc, en Calvados, à qui revenait la fortune de Dardier, deux cent mille francs. Le paysan endimanché songeait sans doute aux prés-salés qu'il allait pouvoir ajouter à ceux qu'il possédait déjà. De temps en temps, il remuait les lèvres, faisant, en lui-même, des calculs ; il prononçait vaguement les chiffres pour mieux les retenir.

Une pluie fine tombait, ou plutôt de la bruine; le pavé était glissant, malpropre; c'était un de ces temps de gâchis abominable, où il semble aux passants que de l'eau, de la boue, du brouillard les pénètrent, crottant les pantalons et même les cerveaux, où les voitures éclaboussent. Robert, le peintre impressionniste, restait silencieux, après leurs quelques mots échangés. Lureau avait raison : un sale enterrement.

Pourquoi ce sacré Dardier s'était-il fait sauter la cervelle? Il avait rudement de veine, pourtant; sans avoir à travailler pour les gagner, dix mille francs par an, et, comme il était boulevardier, il avait l'air d'en dépenser le double.

Il avait beaucoup d'amis et il plaisait aux fem-

mes. Autrefois, il n'y avait pas deux ans, il changeait de maîtresse comme de chemise, et ses

maîtresses étaient toujours élégantes comme son linge. Mais, depuis qu'il était devenu l'ami intime de Séraphin Cornemuse, journaliste politique, correspondant de sept ou huit journaux de province, il avait rompu avec toutes ses liaisons amoureuses. Plus de froufrous dans sa coquette garçonnière.

Dardier se rangeait.

Puis, un beau jour, on ne sait où ni comment, des propos étranges circulèrent sur son compte.

— Vraiment? Vous en êtes sûr ?...

Et, peu à peu, on cessa de le fréquenter. Dans les derniers mois d'ailleurs, il ne sortait presque plus. Finalement, il se logeait dans la tempe une balle de revolver.

Pour quel motif?

A cela songeait le professeur de sixième.

— Galtoine, vous qui étiez plus que moi de ses amis, pourquoi s'est-il tué?

— Vous l'avez dit tantôt... A cause de sa mauvaise réputation.

— Alors, vous croyez ce qu'on racontait sur lui?

— Moi?... non. Voici, du reste, une lettre de Dardier que l'oncle m'a remise ce matin.

Le peintre tendit la lettre :

— Lisez.

C'étaient plusieurs pages d'une écriture régulière et calme. L'automne, en versant son ondée monotone, imprégnait Galtoine et Lureau d'un ennui profond. L'eau tombait plus fort et de leurs parapluies rigolait sur les vêtements; le paysan normand, absorbé par ses comptes, se laissait mouiller. Les lignes, droites et serrées, tracées sans hésitation, bien ponctuées, d'une main ferme, prouvaient que Dardier avait, jusqu'au dernier moment, gardé un sang-froid absolu dans l'accomplissement de sa résolution.

Voici la lettre :

« Mon cher Robert,

Il est deux heures du matin et je vais me tuer.

Je suis rentré à minuit. Dans la soirée, je suis allé un peu partout, au concert, au théâtre ; je me suis promené sur les boulevards, j'ai fait même un tour au cercle où mes amis, comme à l'ordinaire, m'ont évité. J'ai voulu voir une dernière fois tout ce que je quitte.

Qu'y aura-t-il après ?

Rien, probablement.

Puis, seul chez moi, j'ai médité sous toutes ses faces cette idée du suicide qui me hante. L'humanité me dégoûte, je ne regrette rien, si ce n'est le sourire de celle que j'aime profondément. Et je t'écris.

Pourquoi?

Le revolver est sur la table, chargé.

Avant de mourir, pourtant, je ne puis m'empêcher de te faire une confession, de t'avouer un secret qui me pèse. Est-ce utile? Que sais-je? comme dit l'autre.

Depuis tantôt dix mois, mes amis, ceux qu'on appelle de ce nom, me fuient. Je compromets ceux qui m'approchent; ils me supposent des goûts infâmes. Est-ce bien la peine de prendre pareil souci d'une calomnie, moi qui bientôt serai, dans mon fauteuil, un cadavre. Un cadavre!... Mais tu as été mon meilleur camarade, et, malgré tout, tu ne m'a pas complètement abandonné. Je ne veux pas rester un misérable pour toi.

Que m'importent les autres?

Aussi, satisfait de ravoir ton estime après ma mort, je te prie de garder cette suprême confidence.

Il y a deux ans, la femme de Cornemuse est devenue ma maîtresse. Tu le connais, lui. Un garçon froid, aux airs graves, laissant supposer de sérieuses qualités d'esprit. Au fond, un médiocre et un méchant, une âme sèche et basse. Taille moyenne, cheveux blonds frisés, la barbe très fine, en éventail ; il a gardé, en approchant de la trentaine, malgré son allure de monsieur important, certaines grâces féminines.

Tu m'as dit toi-même, son camarade de classe, qu'au séminaire, il était le préféré des grands de rhétorique et de philosophie. Lorsqu'il vint au monde, on le trouva si joli qu'on le baptisa du nom de Séraphin. Sur sa figure maigre et délicate, je ne sais quoi d'hypocrite et de venimeux. Tu te souviens du mot de Schavyl : « Ah ! Cornemuse ! un mal blanc ! »

Marié jeune, il a épousé une femme adorable. Dois-je m'arrêter ici à tracer une image chère qui, depuis près d'un an, depuis qu'une erreur imbécile m'a rendu impossible toute joie, poursuit ma pensée?

Tu l'as revue?

As-tu deviné un peu de chagrin dans ses yeux

si bleus et si doux. Bien souvent, avec des transports ardents, j'ai baisé une boucle de ses cheveux noirs qu'elle arrange si coquettement sur son front en bandeaux plats et qui donnent à sa figure pensive et divinement résignée un air de vierge.

Comment l'ai-je aimée? comment?

J'ai possédé beaucoup de femmes, mais elle est la seule qui m'ait possédé. Il semble que cette chambre, où aucune autre n'est entrée après elle, a gardé le parfum troublant de son être exquis.

Je m'interromps pour fermer les yeux une seconde, et la revoir.

Elle est là, grande et souple.

Comment s'est-elle donnée à moi? Ne trouvant chez son mari ni abandon, ni tendresse, elle avait, pour ainsi dire, replié son âme sous les duretés et les humiliations ; craintive, elle se blottissait dans une soumission touchante. A table, devant les invités, pour un rien, une bévue de la servante, il la rudoyait d'une façon si dure qu'on la plaignait de tout son cœur.

Et elle courbait la tête, retenant ses larmes.

Je connaissais Séraphin depuis assez longtemps, sans intimité (le jeu de mots me rappelle la calomnie), lorsque, un de ses soirs de brutalité, pour faire diversion, j'ai amené la conversation sur la littérature ; j'ai évoqué, un peu ironiquement, cette page merveilleuse où Banville énumère les délicatesses infinies nécessaires à l'homme qui accompagne une femme ; la divine m'écoutait, comparant en elle-même, puis, on a causé sur Barbey d'Aurevilly. Quelqu'un a parlé d'un de ses contes, et, fanatique, a cité ce trait qu'il trouvait stupéfiant :

« — Mère, c'était un soir. Il était dans le grand « fauteuil qui est au coin de la cheminée, en face « de la causeuse. Il y resta longtemps, puis il se « leva, et moi, j'eus le malheur d'aller m'asseoir « après lui dans le fauteuil qu'il avait quitté. Ah ! « maman !... c'est comme si j'étais tombée dans « du feu. Je voulais me lever, je ne pus pas... le « cœur me manquait ! et je sentis... tiens ! là, ma- « man... que ce que j'avais... c'était un enfant ! »

J'ai retenu exactement ces lignes, car elles me rappellent le cri irréfléchi de celle pour qui je vais me faire sauter le crâne. Séraphin trouvait idiot ce sentiment sublime et compliqué. Alors elle, la pauvre esclave, affamée d'amour, dit, naïvement, sans peser ses mots :

— Mais, je comprends ; ainsi, moi, si je m'asseyais à la place de M. Dardier...

Son mari lui ordonna de se taire ; elle n'avait pas d'avis à exprimer à table. Sans prendre garde à son apostrophe : « Je vous remercie, madame, vous m'avez fait comprendre le plus bel amour de Don Juan. »

C'est chez elle que je l'ai eue quinze jours après. J'allais voir Séraphin ; il était, à Nantes, chez un conseiller général ambitieux dont il rédigeait le journal. Il y eut un peu dans la façon dont elle se donna à moi du sentiment qui pousse un enfant qu'on bat à se réfugier dans des bras amis.

Puis, l'œuvre de chair commise, elle m'aima, comme je l'aimais, de toute une tendresse accumulée. J'éprouvais pour elle tout l'amour dont je n'avais donné aux autres femmes que la fausse monnaie. Cela dura un peu plus d'un an. Et voilà des jours et des nuits, des siècles doubles, que ses baisers ne m'ont plus grisé de leur joie profonde. Ah! ils sont heureux, les croyants à un monde, ciel

ou enfer, où se retrouvent, pour l'éternité, ceux qui se sont aimés !

J'étais devenu tout à fait l'ami de la maison. Cela m'avait été facile. Séraphin, calculateur et intéressé, me demandait des services que je ne refusais pas. Je lui prêtai, en peu de temps, plus de trois mille francs ; à cause de ma petite fortune, il me jugeait utile ; j'étais son familier.

Tu te souviens, j'allais chez lui, quand ça me plaisait ? Sachant les heures de ses absences fréquentes, mes rendez-vous avec Marie étaient fort aisés. Elle vint aussi chez moi ; toujours il me parut, comme à elle, que nous y étions mieux l'un à l'autre.

L'hiver dernier, j'allai, comme d'habitude, chez Séraphin, que je croyais à un de ses journaux.

On ne m'annonçait pas.

Le salon n'était éclairé que par la lueur rouge d'un brasier de charbon. Des tentures, des tableaux, des plantes, de grandes ombres.

Renversée dans un fauteuil et me tournant le dos, Marie m'attendait sans doute et rêvait devant le feu sans flammes. Je m'approche doucement, à pas de loup, pour la surprendre, comme je faisais quelquefois, et, dans le vague de la nuit tombante, par derrière, fermant les yeux pour mieux

savourer le baiser, j'appuie mes lèvres brûlantes sur sa bouche.

Je me recule!

Le mari, ayant secoué la caresse, se lève, furieux.

En une seconde, des indices auxquels il n'avait pas pris garde emplissaient son esprit comme autant de preuves; il avait tout deviné. Etait-ce par

amour blessé? Il n'a pas de cœur.

Etait-ce par préjugé?

Ses yeux luisaient dans l'ombre, pareils aux charbons de l'âtre:

— Tu es l'amant de ma femme !... Elle me le paiera cher !...

Il prit un cigare et le coupa net d'un coup de dents, et, tandis qu'il en crachotait nerveusement les bribes mouillées, en une vision rapide j'eus présente sa vengeance, sournoise comme son âme.

Moi, j'en serais quitte pour perdre ce qu'il pouvait me devoir. Mais elle, Marie, la très blanche et la très brune, dont l'amour parfumé suffit pour que je ne regrette pas d'avoir vécu, il fallait la sauver d'une vie de martyre lente et abominable ! Tout à coup, à la vue de Séraphin, de son air de fille, au souvenir de ses habitudes d'école, j'eus une idée d'insensé.

— Tu te trompes, Séraphin... ce n'est pas ta femme que j'aime...

C'était le seul moyen.

Il me regarda, ne comprenant pas.

Il fallait la sauver. Je repris :

— Oui, je t'aime... pense de moi que je suis fou... ce que tu voudras. Longtemps et longtemps, j'ai résisté ; j'ai été vingt fois prêt à te dire ce que je prononce aujourd'hui. Je m'épouvantais moi-même... mon désir en était plus âpre !... tu es si beau !...

Indigné, flatté cependant, il fit un mouvement.

Triomphant du dégoût qui montait en moi, je continuai :

— Tu as la grâce d'un éphèbe antique ; je ne suis devenu ton camarade que pour t'approcher plus souvent, et ce soir, dans cette quasi obscurité, troublante et délicieuse, je n'ai pu retenir un élan de passion vers toi... que j'adore !...

J'avais une émotion à laquelle il se trompa ; convaincu, il me montra la porte en me jetant, (cela se comprend, même de lui,) des épithètes injurieuses, flétrissantes. Comme je sortais, je l'entendis distinctement dire à sa femme, qui venait d'accourir : « Dardier?... c'est un salaud, c'est un... »

Je ne le revis pas.

Séraphin ne me donna aucune nouvelle, même

pour me parler des trois mille francs que je lui avais passés.

Quant à Marie, elle a dû comprendre mon dévouement. Je ne les verrai plus, ces beaux yeux profonds comme le ciel ; elle est redevenue, sans consolation, la servante humiliée.

Ah ! j'ai assez du mépris qui pèse sur mon nom ! On était accoutumé à me rencontrer avec Séraphin. Des amis s'étonnèrent de ne plus nous trouver ensemble. Qu'arriva-t-il ? Je ne sais pas, mais quelque chose comme ceci :

— Que devient donc Dardier?... vous étiez inséparables. Vous êtes donc fachés ?

— Non, pas du tout...

— Mais, enfin?...

Séraphin, prenant le bras de l'autre :

— Vous êtes discret, on peut se confier à vous?... Voilà ce qu'il y a...

Et il a tout raconté, ce qu'il savait.

— Vraiment, mon cher, je ne l'aurais pas supposé. Pas possible ?...

— Vous savez... entre nous.

— C'est clair !

La semaine n'était pas écoulée que tout Paris connaissait la bourde que Séraphin a si gravement avalée.

J'avise des amis dans la rue, on me salue à

peine, on me tend la main avec regret; on me donne un doigt d'un air pressé, en ayant peur d'être vu. Dans certaines maisons, on est absent pour moi. Cela ne m'étonne pas. Toi-même, mon cher ami, toi à qui je songe cependant avant de mourir, à qui je me confesse, moi sceptique, comme à un prêtre (l'amitié est une religion), ne m'as-tu pas un peu lâché?

J'ai pour l'humanité le dédain qui convient. On vous demande qui est ce monsieur que vous venez de quitter. « Je ne le connais pas, je ne sais ce qu'il fait. Nous nous tutoyons... Pourquoi pas? si je le connaissais, peut-être je ne le tutoierais plus. »

Oui, j'ai pour les trois quarts des hommes une répugnance de dandy, mais, à la longue, j'ai senti leurs affronts continuels et fuyants, comme il arrive à l'esprit, certains jours, d'être envahi par la tristesse des cieux salis et des rues boueuses.

Ayant ma fierté, j'ai à mon tour, évité mes amis.

Je suis resté chez moi, seul, avec les souvenirs d'elle. J'ai son portrait; mes baisers et mes pleurs ont à demi effacé l'image chérie; après dix mois effroyables, le portrait terni par mes larmes, n'est plus assez net pour me rappeler que je dois souffrir pour elle la calomnie. Je sens que je n'aurai

pas la force d'un plus long dévouement, et, pour ne pas trahir celle à qui je dois tout le bonheur que j'ai eu au monde, dans quelques minutes, je ne serai plus.

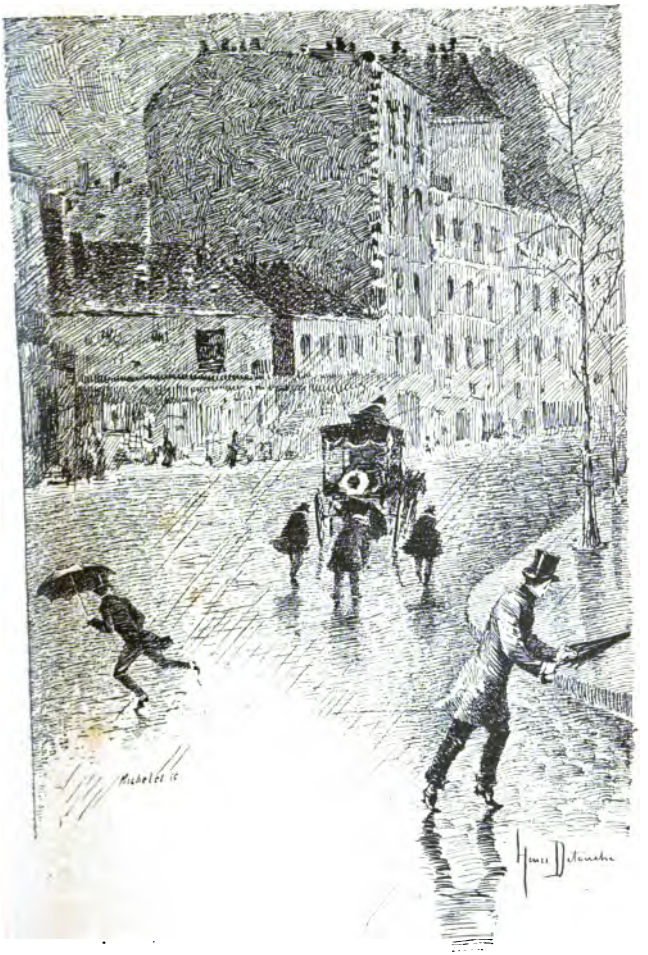
Adieu. Cette lettre est pour toi, pour toi seul. Tu as l'esprit parisien et tu me jugeras peut-être par une plaisanterie. Tant pis! si tu ne comprends pas que ma passion pour cette femme soit la raison d'un tel mensonge! Je vais me tuer sans tristesse,

car je ne puis pas espérer reconquérir jamais l'amour qui est ma vie. Je me rappelle, mon vieux, nos bonnes heures d'amitié, et je t'embrasse. Je vais prendre mon revolver, je me l'appuierai sur la tempe.

Je penserai à elle, et ce sera fini.

DARDIER. »

Lureau rendit la lettre. Pendant qu'il la lisait, le peintre, qui observait par intervalles l'effet pro-



duit, s'embêtait ferme. Le paysan avait enfin ouvert son parapluie, et, précisément, il ne pleuvait plus.

Mais le pavé était gras et gluant. L'oncle normand, en posant le pied au milieu d'une flaque, s'était crotté jusqu'à l'échine, et, du même coup, avait taché de boue le pantalon et la redingote de Galtoine, qui était déjà de mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que vous en dites? prononça Lureau, le professeur de sixième, d'un ton important, pour indiquer qu'il était homme réfléchi, ne croyant pas, de prime abord, sans informations, la première histoire venue.

Il ajouta encore:

— Moi, ça me semble drôle...

— Non, répondit le peintre, voilà ce que c'est: on croit aisément une calomnie infecte, ensuite on apprend la vérité et on ne peut y ajouter foi qu'à grand'peine, si toutefois on y parvient... Pourquoi s'y efforcer d'ailleurs? La vérité souvent est cruelle ou indécente ; c'est bon pour des oies de la faire sortir d'un puits, toute nue ou presque... Oui, c'était un brave garçon, Dardier, un brave cœur.

Lureau n'osa pas contredire :

— Vous avez raison... un brave camarade, très intelligent...

Il chercha encore un éloge et ne trouva pas.

Willette

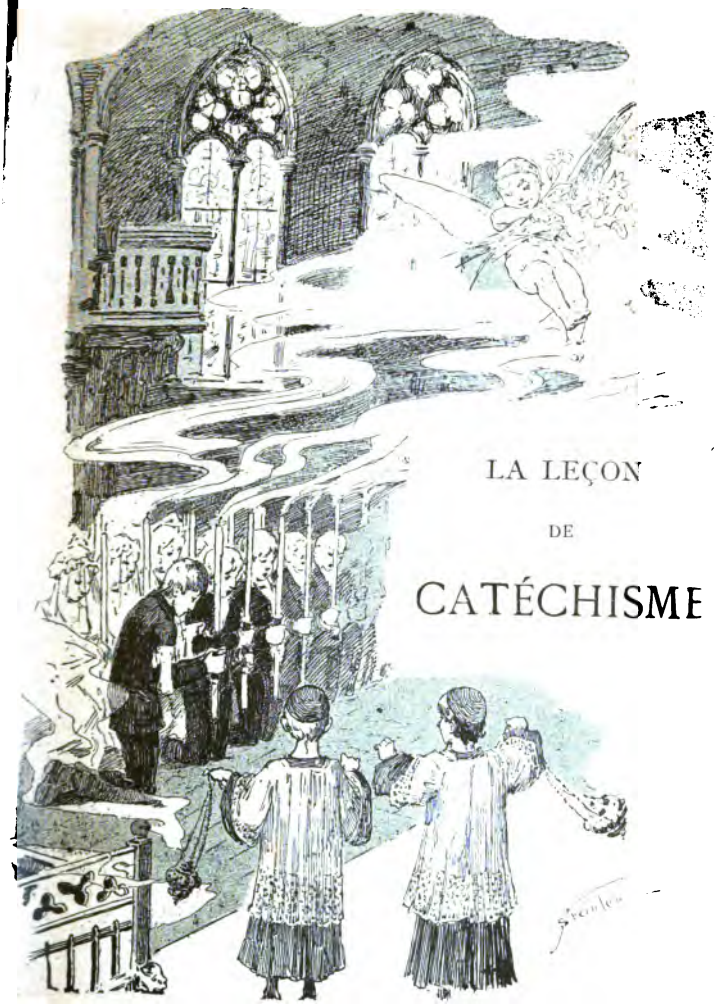
La pluie tombait de nouveau, avachissante ; ils marchaient l'un à côté de l'autre, sans parler, ayant peur d'en dire trop. Vrai, un sale enterrement!

Et puis, quelqu'un pouvait les voir. Pourquoi étaient-ils là? Dardier avait une si sale réputation!

— Tout de même si c'était vrai? dit Lureau, hanté par cette idée.

— Oui, si c'était vrai?... répéta Galtoine.

Au premier tournant de rue, ils se séparèrent, pris chacun d'une soudaine défiance.



LA LEÇON DE CATÉCHISME

RICHARD RANDT

A Aurélien Scholl.

Lorsque Montclar se préparait à la première communion, dans son pays, à Grivedesvignes, il était aussi chrétien que vierge. Il n'aurait pas mis en doute une seule parole de l'abbé Cougourdon, le directeur du petit séminaire, un homme notable, à la figure pleine et rose, comme un grain de cette qualité de raisins que, chez nous, on appelle raisins grecs.

Les cheveux blanchissants tombaient de chaque

côté en fils doux au regard. Les sourcils avaient encore l'ancienne couleur des cheveux ; ils étaient roux et épais, marquant bien l'arcade. La cime de la tête dénudée élargissait le front et donnait au visage un grand air d'intelligence. Les yeux étaient bleus et regardaient câlinement. C'était l'ancien paysan qui, à la ville, au contact des bourgeoises de la rue des Fontainiers, avait arrondi ses manières, soigné ses mains, pris une tournure familière de prélat sans façon.

En soutane de drap noir fin et luisant, les souliers bien cirés, ornés de boucles d'argent, n'ayant pas encore mis son rabat de soie, il s'avance dans les bosquets de droite qui sont devant le petit séminaire. Plauchu, Testanière, Magloire, Pépin des Grillons, Ailhaud, le fils du directeur de l'enregistrement et des domaines, Gassend et Montclar jouent à saute-mouton, à fion ; les autres, accoudés à la rampe de fer, regardent dans la cour qui est au-dessous,

le séminaire étant bâti au pied de la montagne de Saint-Vincent. Le long Plauchu, un gavot du hameau de Meyronnes, léger comme un chamois, sautait, en ouvrant ses jambes infinies, par-dessus le fils du directeur de l'enregistrement, plié en deux et la tête rentrée. Plauchu criait:

— En passant, je fais fion pour les éperons!

Il venait de sauter et de donner en même temps un vigoureux coup de pied sur la joue gauche du derrière de Baptistin Ailhaud. M. Cougourdon s'avance, les mains sur les hanches, les coudes arrondis, la soutane fraîche, pareil, sauf la couleur noire, à une cruche neuve qui sortirait de chez le potier. Il regarde encore bondir Gassend, puis, redressant le petit Ailhaud, qui, depuis dix minutes, recevait les coups et qui se réjouissait de cet instant de répit, il lui caresse les cheveux et fait une harangue:

— Mes enfants, c'est aujourd'hui jeudi. Vous allez monter au dortoir, afin de vous habiller pour la promenade. Je vous interrogerai, en route, sur le catéchisme... La première communion aura lieu dans une dizaine de jours. Il faut revoir tous les chapitres... Comme il fait chaud, vous pourrez prendre vos caleçons pour vous baigner. Je me trompe, vous prendrez vos pantalons, les mauvais, parce qu'un caleçon ne couvre pas assez... Montclar a l'air de rire. Vous feriez bien mieux de vous

rappeler, vous surtout qui voulez raisonner sur des mystères qu'on ne doit pas chercher à comprendre, que je vous ai dit de repasser le mystère de l'incarnation et la septième leçon sur les sixième et neuvième commandements de Dieu qui ont trait à la luxure... Allez !

Ils rompirent le cercle formé pour l'écouter autour de M. Cougourdon et se mirent en rang.

Il faut dire que, un mois avant la communion, on garde les jeunes enfants qui se préparent à ce sacrement, à part, dans les bosquets, au lieu de les laisser courir en bas, dans la cour, avec les autres séminaristes. Ils étaient, avec raison, complètement séparés d'eux, afin de n'entendre aucune mauvaise parole.

L'abbé Célestin, le maître de huitième, était chargé ce jour-là de la surveillance. Il conduisit les élèves au dortoir, où ils changèrent de linge, en prenant garde de ne rien montrer, et firent leur toilette de sortie.

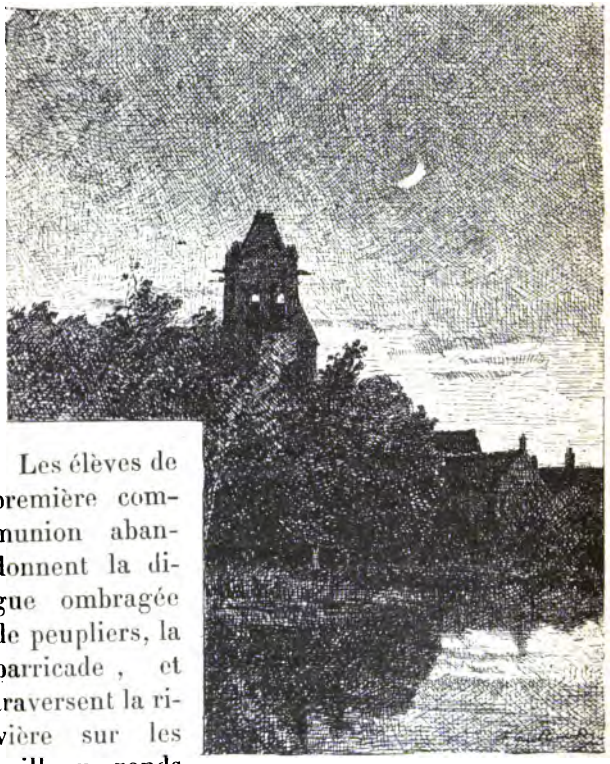
Un quart d'heure après, étaient partis, deux par deux, les vingt élèves de première communion, chacun portant, en travers sur son bras, une culotte coupée à l'endroit du genou. Césaire Lampian, le fils unique du chef des pénitents gris, avait seul un caleçon. Il avait voulu l'emporter et

on l'avait laissé faire, parce qu'il était le neveu du chanoine Auger.

C'était un cancre. Il avait toujours un énorme col blanc sur son veston, et un air fat, sous prétexte que son oncle était secrétaire de l'évêque et espérait lui succéder. Césaire ne pouvait pas écrire un mot sans commettre trois fautes d'orthographe. Ainsi, puisqu'il avait un caleçon, il ne savait pas certainement où il faut mettre la cédille! C'était un bénet, un gommeux de douze ans, en province.

On suivait la route, qui est sur la digue, le long de la Bléone, dans le quartier des Epinettes. M. Cougourdon et l'abbé Célestin marchaient tous les deux, un peu en arrière. Le directeur, soutane élégante, le ventre rebondi, avait mis son rabat de soie noire bordé de perles blanches et il l'é-

poussetait par intervalles, en passe-temps. M. Cougourdon, avec son parasol doublé de bleu, avait l'air de marcher comme sous un dais épiscopal.



Les élèves de première communion abandonnent la digue ombragée de peupliers, la barricade, et traversent la rivière sur les cailloux ronds brûlés par le soleil d'été.

Le lit n'est plein qu'aux jours d'orage.

La Bléone est grosse alors d'une eau jaunâtre qui, parfois, déborde, descendue des montagnes par tous les ravins, entraînant des troncs d'arbres déracinés, des roches énormes. Mais ordinairement la Bléone se creuse un lit dans le lit de la rivière. Ses eaux claires tissent sous la lumière solaire une gaze d'argent à travers laquelle transparaissent les pierres en taches grises. Avant de se jeter dans la Durance, et, perdue en elle, dans le Rhône, la Bléone va rapide, par les zigzags du chemin de la vallée. A peine endiguée à l'approche du chef-lieu, elle est une jolie fille alpestre, sans corset.

Ils arrivent de l'autre côté de la rivière, au-dessous des maisons de Saint-Benoît, en amont du trou où se jette la source pétrifiante. Là-bas, on donne le nom de « trou » à des creux faits par le torrent aux heures d'orage. Ils atteignent parfois deux hauteurs d'homme.

On se déshabille. Le long Plauchu fut prêt le premier ; n'étant plus vêtu que d'un pantalon raccourci aux genoux et rapiécé au derrière, il posa une pierre sur sa chemise et ses habits pour que la brise n'emportât rien. Puis il se précipita à un endroit profond d'un mètre.

Bientôt, tous barbotaient comme Plauchu, et, avec leurs jambes grêles et roses, pareilles à des jambes de petites filles, avec leurs cuisses s'écar-

tant dans l'eau transparente pour nager, ou au moins pour essayer, les allures encore un peu comme féminines, ils avaient des aspects de grenouilles.

Le directeur, M. Cougourdon, s'était assis sur un rocher roulé par l'orage, et lisait son bréviaire. Ses lèvres avaient un remuement imperceptible et continu, qui, seul, mettait un peu de vie dans l'immobilité de son visage penché sur le livre. Toutefois, par moments, ses yeux dont les paupières se relevaient vers les sourcils roux

et touffus, luisaient, sous l'ombre des grandes ailes du chapeau, dans la pénombre du parasol appuyé à l'épaule droite, en regardant les élèves de première communion demi-nus qui s'ébattaient dans le courant.

L'abbé Célestin surveillait avec plus d'attention les gamins. Trop jeune encore, par conséquent sujet à fauter sous les jupons troussés, car sa mine était délurée, il avait été nommé maître de huitième, au lieu d'être, après l'ordination, envoyé tout de suite en paroisse.

Debout, au bord de l'eau, petit, très dégourdi, il causait avec les élèves et leur donnait des conseils de natation :

— Testanière, tiens-toi mieux ! Le corps incliné, colle les bras contre toi, les mains jointes sous le menton, les talons réunis vers l'endroit où le dos perd son nom... Regarde Gassend... qui m'écoute. Il a fait deux brassées... Gassend ! allez toujours et tenez la tête élevée... comme au reste on doit la tenir sans cesse dans la vie !

Le bain était tiède tant la matinée avait été chaude. Plauchu, aux longs bras minces, envoyait, avec ses grosses pattes, de l'eau à la figure et sur la poitrine de Césaire Lampian, qui, tout fluet et maigriot, n'ayant sur lui qu'un caleçon, criait, en frissonnant, à chaque averse. Cela faillit faire interrompre le bain. M. Cougourdon, à cause des

exclamations de Césaire, releva sa tête sous son parasol et dit :

— En voilà assez mes enfants!... Habillez-vous, et nous irons à l'abri des chênes qu'on voit non loin de la route... Je vous ferai le catéchisme, car nous ne devons pas perdre de temps, et chaque jour nous rapproche du grand jour de la première communion.

Ce fut un tollé. Les élèves prièrent M. Cougourdon de les interroger du bord, assis comme il était sur sa roche, en les laissant dans l'eau.

Tous seraient tranquilles.

Plauchu s'avance vers le directeur, ses culottes ruisselantes, et demande pardon d'avoir fait des misères à Lampian.

Alors, M. Cougourdon, qui est un brave homme, tira de la poche de sa soutane un bouquin de cent cinquante pages, abrégé du catéchisme à l'usage du diocèse, imprimé rue Capitoul, par Vial. Il l'ouvrit dans le pli, que formait sa soutane entre ses jambes, et parla en ces termes :

— Nous nous en tiendrons aujourd'hui, mes amis, à deux leçons que vous ne possédez pas comme doit les posséder un chrétien, et qui sont cependant de la plus haute importance, puisqu'elles sont contenues dans le symbole et dans les commandements divins.

Il y eut une minute de silence pendant laquelle une quinzaine des élèves de première communion s'assirent dans l'eau, ça et là, tandis que les autres s'amusaient, comme si la classe n'était pas commencée. M. Cougourdon, sans vouloir les remarquer, reprit :

— A vous d'abord, Lampian... Quel est le troisième article du Symbole ?

Césaire était sur son séant, au bord de l'eau, qui lui montait au nombril, et qui, en passant sous l'accent circonflexe de son caleçon, à l'intersection des cuisses et entre ses jambes allongées sur le sable, lui produisait une sensation légère et exquise de caresse.

Sur un ton de perroquet, il répondit :

— Le voici : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, et né de la Vierge Marie. »

M. Cougourdon poursuivit :

— Qu'entendez-vous, Pépin des Grillons, par ces paroles : « Qui a été conçu du Saint-Esprit ? »

Pépin des Grillons faisait la planche :

— J'entends le mystère de l'incarnation, c'est-à-dire que le fils de Dieu s'est fait homme.

Le directeur insista.

— Cela n'est point complet. S'est fait homme... dans quoi ? Le catéchisme nous l'enseigne.

Lampian n'attendit pas la réponse de Pépin qui ne faisait plus la planche, mais qui, droit, caché

dans le courant jusqu'au cou, bouche béante, les cheveux collés sur le front, ressemblait à un décapité ; le neveu du chanoine Auger dit très fort :

— Je le sais, monsieur Cougourdon. C'est dans le sein de la Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit.

M. Cougourdon sourit pour féliciter Césaire de sa mémoire, et, apercevant Montclar perché sur une roche à fleur d'eau, il l'interpella pour savoir s'il connaissait l'opération en question.

Pâtrice répliqua :

— Le Saint-Esprit forma du plus pur sang de Marie le corps de Jésus-Christ ; il créa son âme, et, au même instant, remit ce corps et cette âme à la seconde personne de la Sainte-Trinité.

L'abbé le félicita.

— Très bien ! c'est tout à fait l'opération du Saint-Esprit. Vous la savez sur le bout du doigt.

Ailhaud était occupé à remonter la rivière, en engageant les mains en avant, dans l'eau, qui, après avoir battu sa poitrine, filait sous les aisselles, en traçant deux sillages. Le fils du directeur de l'enregistrement et des domaines envoyait doucement dans l'eau un filet liquide minuscule, d'un ton or clair presque aussitôt affacé. Rouge comme

une pomme d'amour, car il craignait qu'on ne s'aperçût de ce qu'il faisait, il entendit soudain M. Cougourdon lui demander si Marie avait été toujours vierge; il répondit :

— Oui, la sainte Vierge l'a toujours été, avant, pendant et après.

M. Cougourdon n'avait pas sans doute bien saisi la réponse ; il n'émit pas une observation nécessaire, à cause du mot « pendant », et il continua :

— Nous allons passer à la septième leçon sur le sixième et le neuvième commandements de Dieu... Sube, quels sont ces commandements?

Sube, assis loin du directeur, sur les cailloux, un garçon timide, qui s'était déjà rhabillé, ayant froid, et qui paraissait toujours avoir peur d'une punition, et Lampian, continuellement à l'affût de montrer sa science, récitèrent ensemble :

— Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement.

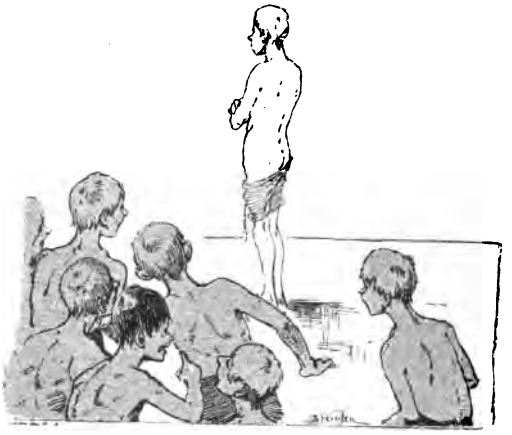
— L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement.

Alors, entre le directeur assis sur le rocher dans la fraîcheur de son parasol, et Césaire Lampian en caleçon, les bras croisés sur sa poitrine maigre, s'échangea le dialogue suivant :

— En combien de manières peut-on commettre le péché d'impureté?

— On le peut en trois manières : par pensées, par paroles, par actions.

Lampian, debout dans la rivière qui ne baignait que ses pieds, parlait de ceux qui font de mauvais regards, selon les expressions du catéchisme, lorsque son caleçon, qui n'était pas soutenu par les hanches, glissa sur ses petites cuisses blanches.



Plauchu le premier partit d'un éclat de rire qui fut aussitôt général. Ailhaud, Testanière, Sube, Pépin des Grillons, Gassend, Magloire, se tenaient les côtes.

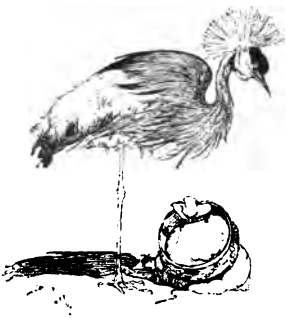
Lampian, qui avait décroisé les bras, aperçoit, enfin, la cause de l'hilarité, et, rapidement, il ramène sur elle son caleçon.

L'abbé Célestin n'avait pu réprimer un sourire.

Le directeur, M. Cougourdon, se leva et, fermant son parasol, inutile du reste, car le soleil était déjà tombé à moitié derrière la montagne, il dit, sans paraître comprendre les rires, mais un peu interloqué des suites de son imprudence (il aurait pu recevoir un poil de l'évêque) :

— Qu'on se rhabille tout de suite! La leçon est finie... Nous en profiterons.

LE PETIT-FILS DE FAUST



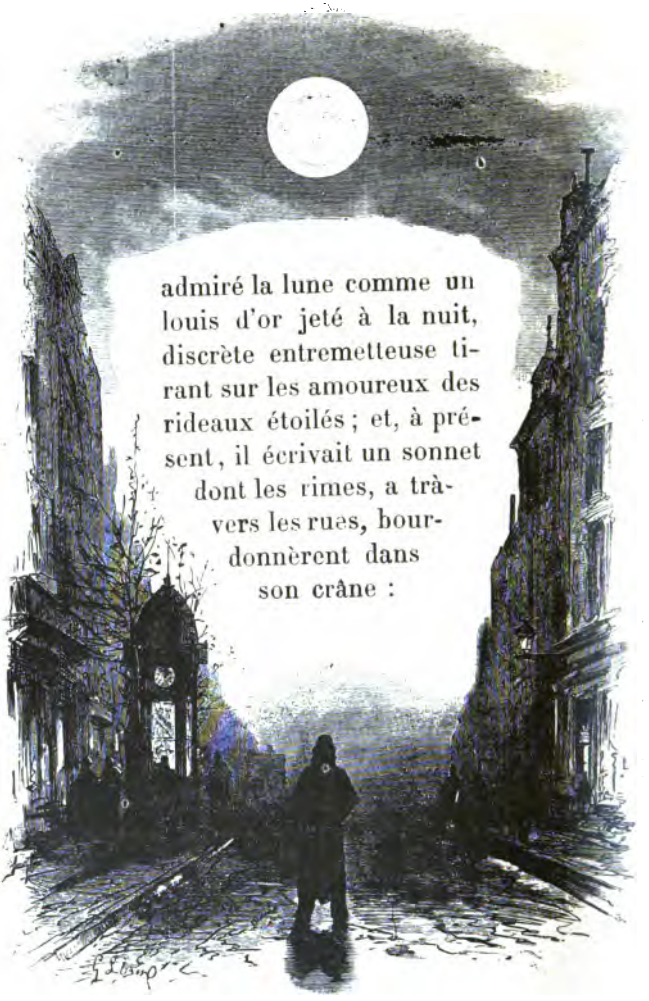
LE

Petit-fils de Faust

A Albert Wolff.

Il venait d'assister à une représentation du chef-d'œuvre de Gounod : *Faust*. Après un tour au cercle, où il acheva de perdre son dernier argent, le petit-fils du célèbre docteur rentra chez lui très triste, car il était amoureux d'Alice Penthièvre, et, après le spectacle, il l'avait vu monter en voiture avec son vieux singe. Oui, elle l'avait lâché pour un boursier, qui, ayant bénéficié d'un million et demi dans ses spéculations sur la fameuse société Bontoux, avait eu le nez de flairer la débâcle et de liquider.

Au sortir du tripot, le petit-fils de Faust avait



admiré la lune comme un louis d'or jeté à la nuit, discrète entremetteuse tirant sur les amoureux des rideaux étoilés ; et, à présent, il écrivait un sonnet dont les rimes, a tràvers les rues, bourdonnèrent dans son crâne :

BATAILLES DE LA VIE

Vingt ans, au plus; couchée à côté d'un vieillard
gourmand de sa peau douce et de son air très crâne,
elle a de longs cheveux dorés; pour lui, son crâne
enfonce en netteté les billes de billard.

La mignonne a le sac d'un financier paillard
et presque impuissant, qui la tira de la panne.
Mais c'est dur le métier! La blonde se profane
devant le youtre. En bas, attend un corbillard.

Il faut gagner l'hôtel qu'elle a sur l'avenue.
La jeune horizontale, adorablement nue,
tâche en vain d'exciter son amant circoncis.

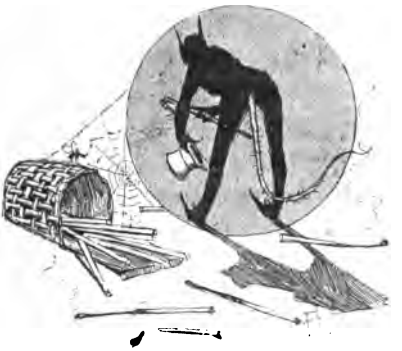
A-t-elle le dégoût, sur le barbon qui tarde
et tâtillonne trop, d'un viveur, rentré gris,
s'éveillant, le matin, près d'une vieille garde?

Quand il eut achevé le dernier vers, accoudé sur la table, la tête dans ses mains, il pensa d'abord à la folie des millions qui agite Paris, puis à son aïeul.

On n'est pas plus naïf que ce docteur. Il prétendait tout savoir: la philosophie, le droit, la médecine, la théologie aussi; mais, s'il avait eu à ses travaux une autre distraction que d'invoquer Phœbé, en l'appelant sa douce et mélancolique amie; s'il avait étudié la vie, au lieu de s'être courbé, presque sans trêve, sur des livres poussiéreux, il n'eût pas demandé à Méphistophélès, en échange de son âme, de lui donner la jeunesse. Le docteur, quand le diable lui offrit la fortune, n'eut pas assez d'injures pour l'or et ses plaisirs. La jeunesse a tous les privilèges... Ceux qui se le figurent peuvent se fouiller et voir s'ils ont des louis dans le gousset et des billets de banque dans le portefeuille... Les apparitions surnaturelles ne

sont plus dans le mouvement, car, si le diable consentait à se montrer, le petit-fils de Faust lui vendrait volontiers ce qu'il peut avoir d'âme pour obtenir l'opulence et la vieillesse.

Comme il réfléchissait de la sorte, il entendit un léger bruit de pas, et, dirigeant ses regards vers la porte d'entrée, il aperçut un inconnu très distingué, qui après s'être incliné, s'approcha et lui remit une carte sur laquelle étaient gravés, sous une couronne fermée, ces mots :



Prince de Satan.

Le jeune homme pria le visiteur de s'asseoir et lui présenta une boîte de londrès en le priant de choisir. Il ajouta :

— Pardon, monsieur... mais qu'est-ce qui me prouve que vous êtes réellement le diable ?

Satan prit sur la cheminée quelques allumettes de la régie et, coup sur coup, en alluma sept.

C'était extraordinaire.

Le petit-fils de Faust, convaincu par cette mani-

festation évidente d'une puissance supérieure et mystérieuse, parla en ces termes :

— Mon aïeul, qui eut l'honneur de traiter avec vous, vous livra son âme, moyennant quoi, sur son désir, vous l'avez rendu jeune. Il a pu conter fleurette à Marguerite et voir, ce dont il n'aurait pas été capable quand il bouquinait, à ses paupières mi-closes, sur ses lèvres fraîches, plus de charmes que dans toute la sagesse de l'univers. Moi, le petit-fils de Faust, je suis jeune, et pourtant, je n'estime pas que ce soit le bien préférable de la vie. L'homme, pendant son enfance, ignore tout. Il use, ensuite, sa jeunesse, même son âge mûr, en efforts qui parfois ne sont pas couronnés de succès, afin d'acquérir pour sa vieillesse le repos et la fortune. Un employé obtient sa retraite, c'est-à-dire le bonheur, après trente ans de soumission et de régularité. Un commerçant devient rentier après avoir perdu le meilleur de son existence dans un magasin ; un militaire reçoit, quand il est sur le tard, les épaulettes de général admirées par les belles dames et saluées par les messieurs ; un artiste, peintre, musicien, écrivain, sculpteur, n'a la renommée et le succès, ne possède, surtout, la fortune, rêvée pour satisfaire ses caprices de grand seigneur (car l'artiste, digne de ce titre, est aristocrate), qu'au temps chenu où, depuis des hivers, la jeunesse s'est envolée, en pleu-

rant, au milieu des illusions. C'est pourquoi, monsieur, peu désireux de rester à la peine, pressé d'arriver à la jouissance et au but, je serai enchanté, si vous pouvez me l'accorder, ce dont je ne doute pas, d'être, tout de suite, respectablement vieux et millionnaire.

Méphistophélès, qui fumait son cigare, avait

écouté de la façon la plus polie le petit-fils de Faust, car il lui avait prêté une attention scrupuleuse et, certainement, il savait d'avance tout ce que le jeune homme avait à lui confier.

Il dit d'un ton familier :

— Je devine, mon cher, que vous êtes sous le coup de l'éternelle question de l'amour et de l'argent. Vous avez dépensé quelque monnaie, trente mille francs, tout votre avoir, en un mois, pour Alice Penthièvre, avenue de Messine, et, comme vous êtes décavé, vous avez passé la main. Vous n'êtes pas de ces amants qui montent par l'escalier de service et pénètrent par la cuisine. Je vous en félicite d'autant plus, que je suis heureux de vous l'apprendre, il a été décidé, ce soir, dans le conseil des ministres auquel j'ai assisté sous la peau de M. Grévy, que le préfet de police recevrait la mission de purger Paris d'au moins dix mille souteneurs... On a le projet d'en former trois régiments exceptionnels auxquels on fera franchir la mer, afin qu'ils terminent les affaires du Tonkin. Ils garderont, d'ailleurs, leur caractère distinctif et auront un superbe costume vert collant, à brandebourgs, avec de hautes casquettes. C'est Grévin qui dessinera l'uniforme des trois régiments. On en finira de la sorte avec ces ridicules Chinois... Les journaux, si M. Grévy ac-

cepte la décision du conseil, seront bientôt remplis, aux nouvelles extérieures, de bulletins de triomphe : « Grand combat naval. Les casquettes à trois ponts continuent à se couvrir de gloire... » A Paris, voyez-vous, mon cher, le diable doit être partout. C'est éreintant, parole d'honneur !... Mais revenons à notre affaire. Vous voulez être immensément riche, sans doute pour que soient exécutés les moindres caprices d'une femme ou de plusieurs, vous voulez être opulent et vieux sur l'heure; j'y consens... Que me cédez-vous en revanche ?

— Mon âme. Elle vous sera livrable par traité, quand il plaira à Dieu de la séparer de mon corps.

Satan oublia toute discrétion et poussa un éclat de rire aux notes aiguës :

— Votre âme, avez-vous dit? C'est trop drôle! N'est-ce pas, tâchons de causer un peu sérieusement.

Il ajouta :

— L'âme existe. C'est une valeur, mais elle n'est pas en hausse. Autrefois, j'ai spéculé beaucoup là-dessus, il y a une centaine d'années. Une âme est montée de 500 francs à 700, puis à 1,200, enfin à 3,000... Cependant, j'ai traversé de fortes crises sans broncher, quand Locke, Condillac, Kant, qui cherchaient le siège de l'âme dans l'eau contenue dans les cavités cérébrales, déclarèrent

que toute idée est une sensation continuée ; quand Voltaire dit en souriant que l'âme est un mot inventé pour exprimer confusément et obscurément les ressorts de notre vie. J'ai résisté à toutes ces attaques ; mais sont venues, après celles de Cabanis, les expériences de Magendie, de Flourens, celles de sir John Lubboch, de Bain, de Huxley, en Angleterre ; de Berthelot, de Broca, de Robin, de Vulpian, d'Orbigny, en France... Friedreich écrivit que la même force qui digère par l'estomac pense par le cerveau ; Littré, que l'esprit est une propriété de la substance nerveuse, comme la gravitation l'est de toute particule matérielle....

La débâcle menaçait. J'aurais dû m'en douter ; ça été le krach des âmes. Je me suis laissé rudement enfoncer. Mais j'ai de l'estomac et j'ai tenu le coup... Quand même, diable échaudé craint l'eau froide. Je ne veux pas de votre âme !... Pourquoi ces prétendus savants ont-ils tant d'influence ? Il ne me font cependant, du premier au dernier, que délayer, en mauvaise prose, ce distique du poète grotesque, Cyrano de Bergerac :

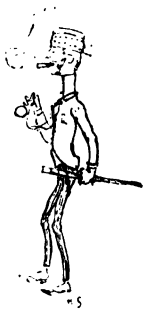
> Une heure après la mort, notre âme évanouie
> Devient ce qu'elle était une heure avant la vie.

Vous comprenez donc que je ne puis pas accepter votre âme, puisque sa distinction avec le corps

est, pour les hommes, simple procédé analytique. Mais je puis prendre votre jeunesse. Vous avez vingt ans, une chevelure noire et souple, des yeux énergiques et doux. Si vous voulez, j'acquiers tout cela, afin de m'en servir à mener à mal quelque fille chaste, non pas sur la terre, par exemple, car personne n'y croit plus aux fadaises, et les vierges ne s'y laissent plus enjôler par les fariboles, mais dans les astres qui sont en retard sur votre planète, et où ne sont pas encore ridicules les chimères... En retour de l'abandon que vous me ferez, vous obtiendrez ce que vous auriez, à force de labeur, dans une trentaine d'années à peine : la vieillesse et la fortune... Le moyen est facile. J'ai toujours su ce que les savants découvrent à mesure dans la suite des siècles. Claude Bernard expose, dans ses études sur le problème de la physio

logie, qu'en injectant du sang oxygéné, par la carotide, dans la tête d'un chien décapité, on voit revenir lentement les propriétés vitales des muscles, des glandes, des nerfs et celles du cerveau. Si vous me permettez d'opérer, mon cher, *in anima nobili*, je vais vous oxygéner jusqu'à saturation, et vous vivrez quarante ans dans l'espace de cinq minutes... Me vendez-vous votre jeunesse? J'espère utiliser cette défroque dans une des terres qui tournent autour de votre soleil.

Après un silence, le jeune homme dit :



— J'accepte volontiers pour être vieux et posséder à moi seul la bien-aimée qui me fuit... Penthièvre, ce qui m'étonnerait, car elle a de l'esprit, est capable, alors, de me cramponner... A propos, vous savez, je ne veux pas une passion gênante. Il suffit que je trouve un amour tranquille et délicieux, le soir, à dix ou onze heures, après le cercle.

— Comme il vous plaira.
— Alors, signons le pacte!

Ainsi le petit-fils de Faust vendit sa jeunesse, eut soixante ans et enleva, par surenchère, Alice

Penthièvre au boursier enrichi dans le désastre de M. Bontoux. Sa blonde amie le trompait avec un jeune remisier ; mais, comme il n'en sut jamais rien, il fut très heureux. Et même il resta jeune, car, à mesure qu'elle en voyait, elle lui enlevait ses cheveux blancs.

UNE EXÉCUTION

UNE EXÉCUTION

A Aimé Guerlain

Au cercle, on parlait de John Lee. Condamné au gibet, après avoir été amené plusieurs fois (c'est atroce!) sans pouvoir être pendu, sur une trappe qui ne s'ouvrait pas, il a été grâcié.

A propos de ce misérable échappé de potence, un de nous, grand garçon sceptique, dit :

— Je me souviens d'avoir assisté à un fait encore plus horrible, et même d'y avoir participé.

— Comment? Vous allez nous conter cela.

— Volontiers... En 70, mon bataillon reçut l'ordre du général Crouzat de se porter sur Autun,

pour y prendre une batterie d'artillerie de la Charente-Inférieure et la conduire sur les champs de bataille de Pasque et de Vandenesse, où Garibaldi était aux prises avec le général von Werder.

Partis de Bligny-sur-Ouche, bourg d'un millier d'habitants, près de Beaune, artilleurs et fantassins, en route pour le lieu du combat, nous suivions la vallée, une gorge, avec des bois de chaque côté ; au milieu, la rivière... C'était le 29 novembre, par un temps de brouillard et de boue ; les échos répercutaient le bruit du canon épouvantablement... Arrivés au Pont d'Ouche, où devait se faire la grand' halte, à peine la colonne arrêtée, des fuyards de Vandenesse accourent. Soldats garibaldiens dans tous les uniformes, avec des galons à chaque couture, francs-tireurs, guides, cela passait devant nous, un tourbillon de che-

mises rouges. Enfin apparaît le chef d'état-major, le colonel Clysdane, dans une voiture escortée d'un demi-escadron du 7e chasseurs à cheval.

Il nous dit de protéger la retraite. Nous l'avons protégée... elle n'a pas même été inquiétée.

Et nous rentrons, la retraite couverte, à Bligny-sur-Ouche, à la tombée de la nuit.

A travers les rues encombrées de pièces d'artillerie, de charrettes, de militaires en corvée, les uns allant au pain, les autres à la viande, je rencontre le chef d'escadron d'artillerie auxiliaire commandant l'artillerie de l'armée des Vosges. Il me dit :

— Etes-vous au courant de la composition du conseil de guerre et connaissez-vous le décret de Tours concernant les cours martiales?

— Oui, mon commandant.

— Avez-vous été à même de le voir appliquer?

— Non. Mais...

— Je vous nomme greffier de la cour martiale qui siégera ce soir... Allons prendre un apéritif et composons-la...

Nous allons au café. Le commandant crie : « Garçon, deux absinthes... au sucre pour moi, et de quoi écrire !... » Il s'agissait de deux soldats accusés de maraudage à main armée, crime prévu par décret d'exception du 4 octobre 70 de la délégation de Tours, deux volontaires de la phalange algérienne, bande composée d'hommes de toutes

nationalités. L'un était Hongrois ; l'autre, de Beauvais, s'appelait Mignot.

— Mon commandant, aux termes du décret, il nous faut un chef de bataillon comme président.

— Ce sera moi.

— Il nous faut deux capitaines.

— Ce sera un tel et un tel.

— Il nous faut un sous-lieutenant.

Il se tourna vers un consommateur de gauche qui écoutait :

— Ce sera vous.

— Et un sergent-major, parmi les juges.

— Ah ! qui vous voudrez..

Sacrebleu ! ce n'était pas trop régulier, le décret prescrivant que les juges de la cour martiale devaient être choisis par rang d'ancienneté... Vous n'avez pas oublié sans doute, messieurs, que ce décret établissait une juridiction exceptionnelle et des peines draconiennes ?...

Immédiatement, je rédige l'ordre de convoquer la cour martiale. Il est signé par le chef d'escadron, alors que l'ordre de convocation, l'ordre d'informer, comme celui de mise en jugement, doivent émaner du général commandant en chef. Mon officier ne s'en inquiète pas, il coupe net :

— Trouvez un local et installez-nous du mieux.

— Mais où sont les accusés ?

— Ma foi ! je ne sais pas... Cherchez-les.

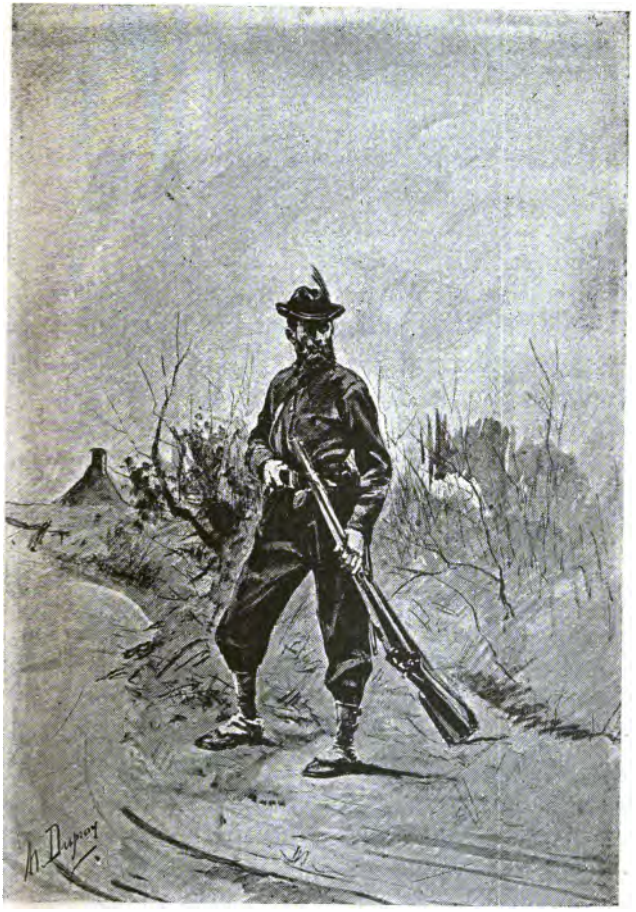
Et il s'en va.

La neige commençait à choir, doucement. Après avoir, quelque temps, erré dans le village, à cause du désarroi de la guerre, je trouve les prisonniers en train de boire, dans une grange, avec leurs gardes. Je les fais transférer au poste de la place et me mets en quête d'une salle. Celle de la

justice de paix pouvait servir. Une table noire, dans le fond deux plus petites, une à droite, l'autre à gauche ; un crucifix au mur; il ne manquait rien.

A huit heures, le président ouvre la séance. Le bruit de l'affaire s'étant déjà répandu dans Bligny, des soldats, des paysans, des femmes, s'écrasaient contre une barrière. C'était à la fois terrible et grotesque. Deux chandeliers seulement. J'avais planté des bougies dans de grosses pommes de terre coupées par moitié.

On amène les deux accusés. Un beau gars, ce Mignot, grand et brun mais absolument ivre ! Son camarade n'était que pompette. Les témoins sont entendus. Il en résulte que, dans l'après-midi, comme on traversait un village, les deux


M. Dupuy

soldats avaient tenté, mais vainement, de chiper des canards. Des paysans ayant voulu les en empêcher, ils avaient tourné contre eux leurs armes, des carabines Minié, sans en faire usage.

Le décret de Tours avait supprimé l'assistance des défenseurs. Une discussion s'engage entre plusieurs membres sur la question de savoir si une carabine Minié, non chargée, est une arme; un des capitaines suggère l'idée de les faire apporter. Le maréchal des logis de garde reçoit l'ordre de glisser la baguette dans le canon de la carabine reconnue par le Hongrois; elle rend un son métallique. Rien. Un « ah! » de soulagement s'échappe de toutes les poitrines.

La même opération est recommencée pour la carabine de Mignot. Ce n'est plus le son clair de tout à l'heure.

Silence de stupeur.

Les débats sont clos. Le président fait sortir le public, puisqu'il n'y a pas de salle de délibération. Au bout de quelques instants, la foule rentre et la cour rend un arrêt, au nom de la patrie envahie, acquittant le Hongrois et condamnant Mignot à la peine de mort. L'arrêt souverain, sans révision ni cassation, portait que le coupable serait fusillé, conformément à la loi, dans les vingt-quatre heures, devant les troupes rassemblées sous les armes.

Mignot, pas dessoûlé, ne comprit rien.

Et, lentement, la foule s'écoula. Dehors, des groupes discutaient, sous la neige qui tombait toujours doucement.

Le condamné est écroué dans une cellule du dépôt de la gendarmerie. Le président et moi, comme greffier, nous filons à l'état-major pour rendre compte de l'arrêt. Minuit. Clysdane, installé au château de Bligny, était couché. Je le revois encore assis sur son séant, un foulard rouge noué autour de la tête et faisant deux cornes dont l'ombre agrandie sur les rideaux était énorme. Une seule lumière. A côté, sur la table de nuit, un réveille-matin et un revolver. En apprenant le verdict, il fixe l'exécution à cinq heures du matin, puis à sept, puis à neuf, sur mon observation que, d'après le code militaire, cela devait avoir lieu au jour.

Quelle nuit! J'étais éreinté par la marche sur Vandenesse, par la retraite, par mon travail de greffier du soir. J'allais encore chez le maire, M. Lebeault, pour fixer le lieu de l'exécution à proximité du cimetière, ensuite chez le curé, pour lui demander son assistance. C'était un vieux brave homme, à cheveux blancs, un type très digne de doyen de province. Ses lèvres se mirent à trembler, quand il devina quel serait son devoir.

A cinq heures, j'étais chez le chef d'état-major général. Quand il eut visé le levé d'écrou et l'ordre d'exécuter, je lui fis remarquer :

— Il me faut encore... un bourreau.

Clysdane me regarda, effaré. J'ajoutai :

— Oui, le commandant de place pour...

— Très bien, je vais vous donner ça. C'est un journaliste, un gentil garçon.

Le commandant de place, un jeune homme qui n'avait pas vingt ans, blond et maigre, était couché aussi, à l'auberge. Je l'éveillai :

— Mon commandant, je viens vous communiquer l'ordre du chef d'état-major général concernant l'exécution de ce matin.

— Quelle exécution?

— Celle à laquelle vous allez procéder.

— Moi ! une exécution !...

— Oui, de Mignot, qui a été condamné cette nuit par la cour martiale. C'est votre lot. Vous êtes commandant de place.

— Jamais je ne ferai cela, jamais. J'ai quitté

Montpellier et mon journal : *les Droits de l'homme*... J'ai sacrifié ma tranquillité pour défendre mon pays, non pas pour fusiller des gens... Ah ! jamais ! jamais ! Nous n'avons pas déjà des soldats de trop...

Bientôt il jugea qu'il était nécessaire d'obéir. Nous prîmes rendez-vous pour sept heures, dans la cour de la gendarmerie.

Le curé avait passé la nuit à prier. Nous pénétrons dans la cellule. Le condamné se frotte les yeux, éperdu, en un réveil d'ivrogne ; il manifeste son étonnement d'être là. Pourquoi ce prêtre ? ce sergent-major dépliant un papier? Pourquoi ces figures consternées? Mon émotion s'accroît de celle des personnes qui m'entourent. Je lis, en bredouillant, l'arrêt de la cour et l'arrêt d'exécution. Tout ce que Mignot comprend, sans comprendre, c'est qu'il est condamné à mort. Dégrisé complètement, il devient tout pâle :

— Mais je vais réclamer, obtenir ma grâce...

Il croyait avoir du temps, quarante jours peut-être. Je le laissai seul avec le curé, lui annonçant qu'à l'heure pressante (je bafouillai et prononçai mal) c'était la seule personne qui eût qualité pour entendre ses confidences.

Le moment du départ arrive. Mignot accepte un verre de cognac et un biscuit, et le cortège se

met en route ; un peloton commandé par un adjudant, le condamné au milieu, le curé avec lui. Il y avait pres de deux kilomètres pour arriver au champ d'exécution. La neige tombée pendant la nuit étendait son immense linceul. De bonnes femmes, agenouillées sur le seuil des portes, égrenaient leur chapelet; comme sur le passage d'un enterrement, les hommes se découvraient. La cloche tintait le glas sur la plaine blanche et morne.

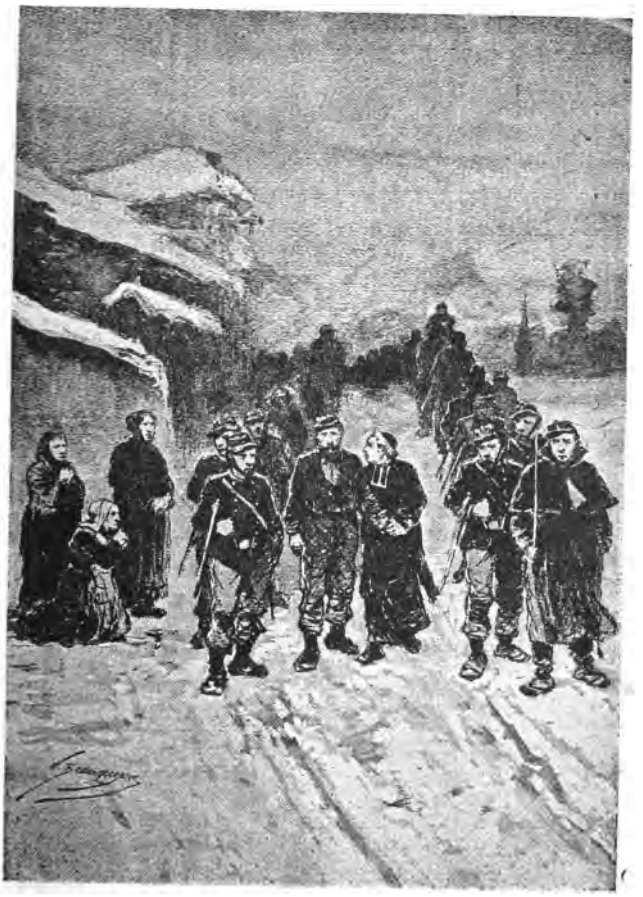
Enfin, nous arrivons derrière le cimetière, sur une hauteur. Le condamné se place devant le poteau, dressé entre deux murs de laves. La troupe, avec les villageois derrière, s'échelonnait en face sur le coteau. Tambours et clairons sonnent aux champs. Je donne encore lecture de l'arrêt, tandis que Mignot ôte sa vareuse noire et sa chemise rouge; il les jette successivement à deux pas de lui, et il s'adosse au poteau, les bras croisés, sans faiblesse, sans ostentation. Le curé se retire en lui montrant la croix.

Je m'approche :

— Mignot, si vous avez un dernier service à me demander, quel qu'il soit, je suis prêt à vous le rendre.

— Oui, que ma femme et mes huit enfants qui demeurent à Alger, rue de la Casbah, 22, ne sachent jamais que j'ai été fusillé.

Je le promets et m'écarte.



L'adjudant n'avait plus qu'à tirer sabre au clair et l'abaisser pour le signal muet de l'exécution. Il hésite.

Alors, à cette minute, une émotion poignante dans l'âme de tous, la foule des villageois crie :

— Grâce ! grâce !

Le petit commandant, encore l'air d'un gamin, qui, depuis le commencement, attendait, les dents serrées, n'y résiste plus :

— Tant pis ! qu'on arrête ! Je prends cela sur mon autorité...

Le curé, le commandant et moi, nous courons à l'état-major, à plus de quinze cents mètres. Clysdane, en chemise rouge, sur les manches un luxe de galons d'or en trèfle, les pieds dans des pantoufles écarlates, écrivait.

Essoufflé, la main au képi, je déclare :

— Mon colonel, l'exécution n'a pas eu lieu, parce que le commandant de place a pris sur lui de surseoir...

Je n'achève pas. Un tout jeune homme se précipite :

— Mon colonel, le peuple réclame la grâce (il était partisan du suffrage universel), je...

Mais le vieux curé vient d'entrer. Il tombe à genoux devant le chef d'état-major, il lui demande

grâce et pitié, il l'implore en embrassant ses mains, sa chemise rouge. Il l'appelle : « Général, maréchal, sire ! » ne sachant quel titre donner à cet homme qu'il ne connaissait pas et qui avait droit de vie et de mort. Clysdane repousse le vieillard et frappe un grand coup de poing sur la table :

— Giovanni (c'était le fils de l'ancien pharmacien), mon revolver, mes bottes, et à cheval!

S'adressant à nous :

— Ah ! vous ne savez pas exécuter un ordre. Eh bien ! je vais moi-même... Ah ! vous ne savez pas...

Il répète :

— Giovanni, mon revolver, mes bottes et à cheval !

— Cela suffit, prononce alors le petit commandant... Puisque vous y tenez, je n'ai pas besoin de vous.

Nous partons, laissant derrière le vieux curé. Il était comme fou. Pendant ces vingt-trois minutes, le condamné avait remis sa chemise rouge et sa vareuse. Appuyé au poteau, il contemplait, près de lui, à six mètres, le peloton d'exécution, les troupes, la foule anxieuse, et, au loin, les clochers, Thorey, Vic-des-Prés, Chaudenay-la-Ville, dans la plaine couverte de son suaire.

Le petit commandant s'avance et salue :

— Citoyen, il faut que justice se fasse.

Mignot enlève, une seconde fois, sa vareuse noire et sa chemise rouge.

L'adjudant tire son sabre. Une multiple détonation retentit.

Le grand corps brun de Mignot gisait en avant, sur la neige, où du sang, qui coulait d'un trou à la poitrine, faisait un creux comme une source.

Comme le narrateur achevait son récit, quelqu'un interrogea :

— Avez-vous eu des nouvelles de sa famille ?

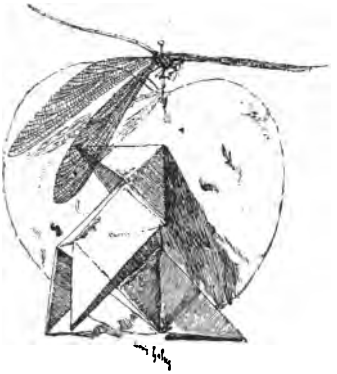
Il répondit :

— Non... J'ai envoyé une lettre à sa femme : « Madame, j'ai l'honneur de vous informer que le nommé Mignot, soldat à la phalange algérienne, est mort hier, au champ d'honneur. » Signature illisible.

Il ajouta :

— J'ai commis un oubli pourtant... J'ai pensé à tout, au curé, au verre de cognac, au bandeau pour les yeux, au poteau... mais je n'ai pas songé à commander un cercueil pour cet homme si vivant et si robuste !

BALLADE
DU TRAMWAY



BALLADE

DU

TRAMWAY

A Guillaume Livet

(Un grand poète allemand traduira cette ballade. Je n'ai pas encore pu calculer en quelle année. Le nombre est incommensurable.)

Le cocher sommeillait, parce qu'il avait beaucoup bu, la veille, avec les amis, pour faire honneur à la fête nationale (14 juillet, alors). Mais cela n'avait pas trop d'inconvénients, les chevaux étant habitués à marcher entre les rails.

C'était un terrible cocher, Pantinois, le cocher du tramway de la Villette à l'Etoile. Ami des artistes et des cocotes, lorsqu'il était simple cocher de fiacre, il conduisit deux fois Dinah Samuel, et une fois Victor Hugo. Il avait une

longue barbe, une bouche énorme, un nez grandiose, des yeux immenses et de vastes oreilles, avec des boucles d'or.

C'était un beau cocher, tout ce qu'il y a de beau, un bachelier ès lettres.

Derrière lui venait le tramway, qui semblait la continuation et comme le développement bizarre de l'homme. Le cocher était gris, le tramway était jaune, et les deux, qui paraissaient ne faire qu'un, suivaient le boulevard de Courcelles en rêvant. Il était cinq heures du soir.

Par instants, le cocher, relevant ses paupières vers les sourcils bruns très épais, apercevait une cocote blonde qui passait près d'eux, dans une victoria, le torse renversé nonchalamment contre un coussin. Sur chaque portière était peinte, en or, l'initiale du nom de l'ingénue : Q.

Au-dessous, en or aussi, luisait la devise : *De là ma fortune.*

Le cocher gris lorgnait la cocote blonde, s'en-

dormait, la revoyait en songe ; et le tramway jaune la filait. Peut-être il faudrait porter un pantalon court et des souliers pointus pour avoir l'ingénue. Le cocher l'aura quand même ! Mais, vraiment, il avait juste assez de lucidité pour s'arrêter aux stations et repartir au signal du conducteur.

Telle est son aventure :

Peu à peu la petite dame se trouvait mal à l'aise. Qu'avait donc le cocher à la regarder? Soudain, comme voulant échapper à une fascination, elle fait fouetter ses chevaux, qui se mettent au galop. On est dans l'avenue de Wagram. Le cocher gris, très simplement, fouette aussi ses bêtes. Le tramway se met à l'allure de la victoria. Elle était jolie la petite dame, et le cocher était gris.

La rue de l'Etoile s'ouvre à droite. La victoria s'y engage. Le tramway ne pouvant quitter la voie, la mignonne blonde est sauvée. Non ! Pantinois s'arc-boute, tire les rênes à lui, fait claquer son fouet, et le tramway, sortant des rails, s'engage aussi dans la rue de l'Etoile. La victoria prend la route des Ternes, la rue de Villiers ; le tramway prend aussi la route des Ternes, la rue de Villiers, franchit la porte.

La victoria fuit épouvantée. Le tramway court derrière avec un bruit de ferraille sonnant sur le pavé. La victoria, de plus en plus épouvantée, tourne à gauche, au coin d'une rue, vers Puteaux.

Les voyageurs ne savent que penser.

Une course échevelée commence. La victoria traverse les villages de la banlieue à toute vitesse, et le tramway suit toujours, allant par heurts et par bonds. Pantinois, impassible, boit des yeux la petite blonde.

Dame! Un cocher, vous savez.

La petite blonde, pâle et toute tremblante, franchit l'espace dans sa victoria. Pourtant, on n'a pas peur d'un homme, surtout d'un étranger! Or, le cocher gris est Belge. Les voyageurs sont ahuris.

Fougères, champs de blé, de lin, d'orge, de colza, d'avoine, de maïs, de moutarde, de chanvre, de millet, de pommes de terre, de betteraves, de sarrasin, de seigle, de safran; cimetières plantés de marronniers et de saules; carrés de raves, de laitues, de navets, de persil, de choux, de carottes; rivières bordées de peupliers élancés; bourgs, villes, collines, plaines, parcs, étangs, les haies d'aubépine, de rosiers; prés, paysans, paysannes, vaches rousses couchées dans l'herbe,

tout défile devant eux avec une rapidité prodigieuse.

Parfois, d'immenses forêts barrent le chemin, mais la victoria et le tramway vont quand même. Ainsi qu'une balle, tirée de près contre une vitre, y fait seulement, parfois, un trou en forme de rond, ainsi la victoria et le tramway traversent les bois en coupant droit les troncs, en cassant net les branches, en déchirant les feuilles, en faisant un tunnel. Ils laissent dans la forêt un parallélibipède étrange.

Leur passage est une vision d'une seconde. Ils vont, ils vont, ils vont. Par moments, des cités, préfectures, sous-préfectures, chefs-lieux de canton apparaissent. Effrayées, elles se mettent en

arrêt et présentent leurs clochers pointus comme les Suisses leurs hallebardes.

Mais elles sont lentes et restent sur la défensive. La victoria et le tramway ne pénétrant pas dans leurs murs, les cités, préfectures, sous-préfectures, chefs-lieux de canton, redressent leurs clochers et en piquent l'azur. Ainsi défilent l'Ile-de-France et la Touraine. Hop! hop! laissez passer, bonnes gens, laissez passer!

En même temps que la victoria et le tramway, le jour s'en allait. Maintenant, le soleil se couchait, tout là-bas, vers la mer, dans un grand linceul rouge. Petit à petit, la nuit descendait, allongeant sur le sol l'ombre des poteaux télégraphiques.

Le soleil se mourait, et les choses, une à une

s'estompaient dans un crépuscule vague. Le cocher, sans interrompre sa course vertigineuse, allume à l'avant du tramway ses lanternes aux verres rouges.

Et le tramway maintenant regardait la victoria.

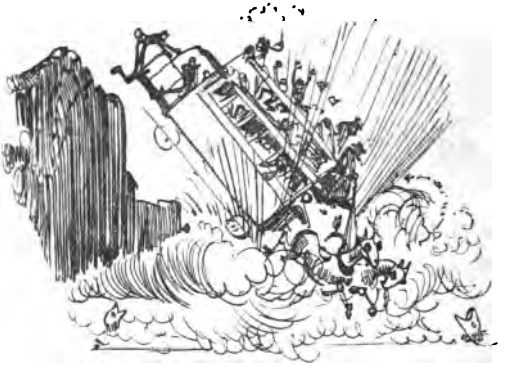
Hop! hop! Plus vite! Hop! hop! Le tramway va atteindre la victoria! Pas encore. Ils sont arrivés en Bretagne, dans une morne plaine. Au loin, vers l'horizon, un bruit sourd et lugubre monte dans le ciel, sur qui se dessinent des formes frustes et gigantesques.

La victoria vient de disparaître derrière une de ces formes hautes et sévères. Il y en a, par la plaine, des milliers. La lune, à demi-cachée par un nuage, jette sur tous ces monstres une lueur blafarde. Au milieu d'eux, s'est perdue la victoria.

Le cocher du tramway sonne de la trompe, et, bientôt, aussi loin que peut s'étendre la vue, dolmens, menhirs, pierres branlantes, allées couvertes, cromlechs, se mettent sur plusieurs lignes et font place. Revoici le tramway derrière la victoria ! La lune les éclaire.

Deux voyageurs sont fous.

Hop! hop! les morts vont vite. Hop! hop ! hop ! L'Océan derrière une falaise, se dresse et beugle. Hop! hop ! c'est la fin, la fin dans la mer écu-



meuse. Hop ! hop ! la victoria ne s'est pas arrêtée. Elle se précipite, et, après elle, le tramway fait un

saut. Ils vont, ils vont, en effleurant la crête blanche des vagues. La vitesse a mangé le poids!

Et ils roulent de la sorte pendant des nuits, des jours, des nuits, des jours, des nuits, des mois, des années, des siècles. Le cocher du tramway est toujours calme et placide, et regarde sans cesse en clignant des yeux. Il est l'ange du tramway. La petite cocote est encore blonde et belle ; mais sa robe n'est plus à la mode.

Hop ! hop! Darwin a dit que les plantes, les animaux et les choses se transforment suivant les milieux où ils vivent : les roues de la victoria et du tramway se transforment en nageoires. C'est une simple question de temps, Darwin le sait bien.

A présent le ciel.

Ils ont franchi les mers et les terres, des milliards de fois. Enfin, la victoria et le tramway, vainqueurs de la force centripète, s'échappent par la tangente et partent, dans l'espace, à travers l'éther illimité.

176504B

Les années s'écoulent innombrables, et la victoria et le tramway vont sans cesse. Ils rencontrent la lune. Le cocher, gris, sonne encore, comme il

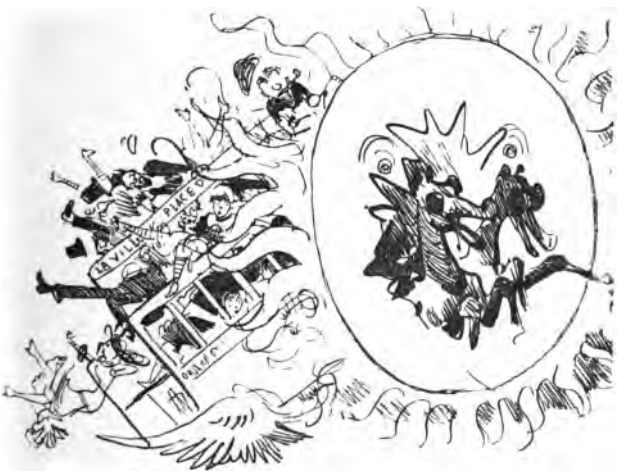
le faisait de la Villette à l'Etoile, et la lune accélère sa révolution pour laisser passer.

Un voyageur est frappé d'une aphasie ; une voyageuse, qui s'est mariée en route, met au monde, sans douleur, un petit garçon. On le baptise, et, lorsqu'il a trois ans, le conducteur marque la place en pressant le timbre. Ding !

Plus loin surgissent des astéroïdes, des planètes, d'autres lunes encore. Tout s'écarte. Le tramway, dont les nageoires sont devenues des ailes, n'est plus qu'à quelques lieues de la victoria. La petite épinglée sent, sur les fins cheveux de sa nuque, le fouet du cocher du tramway.

Elle retourne la tête, et, pour la première fois, le tramway se trouble.

Le cocher ne voit pas un astre qui passe devant eux, en accomplissant sa rotation autour du soleil,



et il oublie de sonner de la corne. Le tramway était lancé, comme la victoria, à une vitesse de

quinze cents mètres par seconde, quand il s'arrêta soudain.

Un choc épouvantable ! Le tramway s'empêtrait dans les anneaux de Saturne.

Alors, Pantinois, n'étant plus bercé par le mouvement de la voiture, s'éveilla complètement et murmura, tout en se secouant :

— C'est la place de l'Etoile... La petite cocote doit être au moins à la Porte Maillot... Tout de même j'ai trop bu hier, en l'honneur de la fête... et je crois que j'ai mal aux cheveux.

LA
TOUX

LA TOUX

A Félicien Rops

Depuis trois ans, Robert Galtoine, peintre, fils de peintre, sentait dépérir son vieux père, et, depuis près de six mois, il craignait que le dernier souffle de vie fût au bout de chaque accès de toux secouant ce long corps nerveux et desséché.

Parfois, dans les passes d'accalmie, Edme Galtoine essayait de reprendre les pinceaux. Efforts naïfs d'un laborieux habitué au travail.

Le brave homme avait eu une certaine réputa-

tion jadis; mais ses meilleurs tableaux étaient de la médiocre peinture classique, dans le mauvais sens de cette épithète. Ses personnages avaient l'air en bois.

Il n'en était pas de même, certes, des gracieuses petites femmes, des gommeux pourris de chic, des mendiants loqueteux mangeant la soupe, le matin à la porte des cabarets du boulevard, des balayeurs de nuit aux alentours de l'Opéra, des actrices dans les coulisses, des gardiens de la paix, tous si bien saisis par son fils, un malin de la jeune école impressionniste, le peintre subtil, pas encore très connu pourtant, de la vie parisienne, élégante ou haillonneuse.

Aussi le père, habitant avec sa femme et sa fille, au troisième, rue Bellefond, où dort une tranquillité provinciale, ne descendait presque jamais à l'atelier de Robert, un coquet pavillon, de l'autre côté de la cour, sur laquelle ouvraient les fenêtres de l'appartement ; il s'y emportait trop contre le mauvais goût de l'époque décadente devant cette couleur lumineuse, ces taches claires aux effets vibrants :

— Tu suis bien mal mes conseils, pauvre garçon... Va donc revoir, admirer, étudier, imiter les magnifiques œuvres de David, de M. Ingres...

Ses reproches, ses mots de colère avaient été interrompus par le manque de respiration, par une

de ces toux violentes qui l'abattaient, l'anéantissaient presque; il était resté un quart d'heure suffoqué d'indignation, presque sur le point de rendre la vie.

Robert éprouvait de ce trépas de son père, continuellement menaçant, une profonde souffrance, tous les jours plus douloureuse, plus aiguë. Personne ne s'apercevait de cet état de cœur, Robert n'étant point de ceux dont les pupilles des yeux ressemblent aux étroites ouvertures par où, dans quelques maisons, les curieux lascifs contemplent les voluptés de la misère humaine. Volontiers, il s'exprimait sur les hommes et les choses avec scepticisme et ironie ; ce sont les deux masques les plus agréables, dans une époque perverse à l'excès, pour les gens de vertu sans prétention, afin de n'être pas remarqués.

Bientôt il ne serait plus là celui de qui il était né. Robert songeait par avance à ce vide parmi sa famille ; il analysait artistiquement la cruauté de cette éternelle et prochaine séparation.

Eternelle, en effet. Parfaitement athée, ayant appris beaucoup, familier des anciennes et nouvelles spéculations philosophiques, soucieux du mouvement de la science, ne négligeant point de penser, ce peintre extraordinaire ne croyait pas (triste résultat de ses méditations ridiculement

fréquentes !) que l'âme survécut au corps ; l'un et l'autre perdaient, à son avis, leur existence personnelle.

Convaincu de la disparition de l'être, n'ayant pas l'espérance consolatrice de retrouver plus tard et pour toujours celui qui le quitterait bientôt, Robert, sous le coup d'une sentimentalité plus forte que sa raison, enfin d'une imagination très vive, avait, presque chaque jour, le cœur brisé par la mort de son père.

Sa chambre était au fond de son atelier, derrière les tentures de soie bleue brochée d'argent d'une galerie : on y montait par un léger escalier à la rampe couverte, avec une négligence calculée, d'étoffes anciennes, de tapis orientaux, de chasubles coquettes.

Entendant de son lit, à travers la nuit silencieuse, la terrible, l'épouvantable toux, il se figurait que son père allait mourir avant l'aurore ; et lui, qui avait de l'esprit, il se surprenait, seul heureusement, l'émotion lui étreignant la gorge, de grosses larmes aux yeux.

Un soir de mars, qu'il était allé dîner dans un café du quartier pour éviter cette poursuite de la toux crevante, abominable, il ramena une jeune femme, quasi moricaude.

Petite, gentiment grassouillette, fraîche, sou-

riante, des lèvres sensuelles, aussi rouges que les fleurs de l'azoka, mais pas fortes comme celles de

sa race, des pendants de grenat à ses fines oreilles bien ourlées, le profil relevé, mutin, assez espiègle

d'une modiste parisienne, des yeux félins, troublants, aux regards froids, pleins d'une torpeur étrange, des yeux qui ne sont pas un miroir, où de l'inconnu gît dans les prunelles, son nom était Mica; mais, à cause de son teint, on l'appelait Olive.

Robert lui plut ; il la faisait rire.

En un coin de l'atelier, sur une table du dernier siècle, brûlait un ruban de parfums, dans le ventre d'un hippopotame de bronze, aux pieds de Laksmi, la déesse indienne, dorée, constellée de fausses pierreries, rubis, turquoises, topazes, émeraudes, saphirs. La déesse tenait à la main le lotus rouge, emblème de la vie nouvelle, de la fécondité, de la régénération. Les Egyptiens, lorsqu'ils momifiaient une femme, mettaient un lotus entre ses lèvres mystérieuses pour les purifier. Si les dieux existent, Laksmi semblait, tendant le lotus rouge, la fleur du meilleur amour, lourde de pollen, pardonner d'avance à la petite amoureuse noire.

Olive était assise sur un divan, dans la pénombre d'une sorte de tente dressée sous la galerie; des coussins traînaient à terre. Robert déshabilla la jolie mulâtresse effarouchée un peu, juste comme il faut, et savoura, en peintre d'abord, sa mignonne beauté. Mica, toute nue, était adorable ; aux fossettes du menton et des joues correspon-

daient, dans les secrets de ce corps svelte et

souple, d'autres fossettes exquises. Il la parcouru

avec les caresses de ses doigts et de sa bouche, et, enfin, l'enveloppa profondément.

Tout à coup, à ce moment précis, vint à lui, du troisième étage, la toux d'Edme Galtoine, une toux saccadée, déchirante, qui semblait emporter des morceaux de poumons.

Il étreignit Olive avec une sorte de rage.

Robert n'était point libertin. Son amour pour les femmes, à la marque du chic parisien, pour les élégantes en toilettes merveilleuses, les divas d'opérette aux robes courtes, qu'elles retroussent d'un coup de pied fripon en montrant la jambe, les danseuses en jupon de gaze, pour tous les minois pimpants, alertes, chiffonnés, qui mettent, grâce et gaieté de l'existence, comme une griserie dans l'air, consistait en un goût platonique pour leur joliesse, pour leurs silhouettes triomphantes; sur ses toiles seulement, il cherchait à les saisir.

Il n'avait jamais eu de grandes passions. Lorsque, par exemple, au théâtre, une actrice lui plaisait, il ne cherchait pas à la connaître et s'en fiait au hasard ; il se contentait d'acheter sa photographie, dont il restait épris jusqu'à ce qu'un autre portrait vînt le remplacer dans le cadre japonais où se succédaient ces chastes amantes, chastes avec lui.

D'aucuns, assez vils, oublient leurs chagrins à force de boire; Robert, lui, se grisait avec sa maîtresse brune. Il la chérissait véritablement; d'ardents désirs qu'il avait ignorés jusqu'à elle s'éveillaient en lui. Il était altéré du vin de feu qu'elle lui versait; aux jours où la toux résonnait en haut, monotone, régulière, persistante, par moments furieuse, il collait avec avidité ses lèvres frissonnantes à la coupe qu'Olive lui abandonnait; il s'enivrait de volupté, de ce bien de l'homme, par lâcheté, pour se dérober dans l'extase à l'obsession.

Quand il lui demanda son histoire, elle ne lui en dit rien, sinon qu'elle était née à Haïti, que sa mère était blanche. Une fois, elle vint le voir accompagnée d'un bébé de deux ans au plus; comme il lui dit « maman » elle le battit un peu et le gronda très fort. « Je veux qu'il m'appelle tante; j'ai mes raisons pour ça. » Elle n'entra pas dans une explication.

Un brin poitrinaire, elle avait attrapé une pleurésie qu'elle avait mal soignée et dont elle n'avait jamais été bien guérie. Une nuit d'avril, dans un des repos charmants qui suivaient leurs caresses forcenées, lui passant ses bras au cou, elle murmura :

— Si je mourais avant la fin de cette année, il y

L'asthme devenait plus grave, plus lourd. Comme, le printemps arrivé, le père aimait rester allongé sur sa chaise roulante devant la fenêtre ouverte, pour respirer, à son idée, plus à l'aise, pour sentir l'air tiède de l'avril, Robert percevait mieux encore la toux continuelle, glaireuse, harcelante.

Alors, quand Olive était là, il enfonçait sa tête entre les seins de son amie noire, fermes comme des grenades, éperdument.

Surprise de cette ardeur croissante à l'embrasser, il lui arriva d'attirer à sa bouche le front de son amant ; après, elle interrogea, le regardant fixement dans les yeux :

— Il y a des jours où tu sembles m'aimer davantage. Pourquoi ?

Il ne répondit pas.

La toux, en ce moment, descendait sur eux, pénétrante.

Quand elle se taisait, Robert était tellement énervé, surexcité, que maintenant il saisissait les efforts pénibles de son père pour prendre et renvoyer le souffle. Et, quand la toux recommençait aiguë, irritée, irritante, tumultueuse, il répliquait navré, aux accès plus violents par des baisers plus forts et plus fous.

Il s'attendait à une catastrophe d'une minute à l'autre ; il répétait à Olive :

— J'ai à te voir, ô mon amie, un plaisir infini... Sois ici le plus souvent que tu pourras, dis...

Sans se douter qu'il recherchait autant le plaisir qu'il voulait fuir sa méditation solitaire et poignante, son angoisse, sans soupçonner la fièvre bizarre qui la faisait tant désirée, tant chérie, tant adorée, elle, d'amour simple, vint, chaque jour, quand la crise fut proche.

Le matin du vernissage, des amis, Schavyl, Montclar, journalistes parisiennants, frappaient bruyamment à la porte de l'atelier de Robert. Les yeux encore humides, la figure tirée, il leur an-

nonça la mort de son père. La veille, à quatre

(Meeting du Palais de l'Industrie.)

heures, il avait expiré dans une secousse de toux.

Les amis prirent la tête de circonstance et prononcèrent quelques phrases difficiles, comme on en cherche en pareille occasion ; ils montrèrent une affection partant du fond du cœur. Soudain il interrompit :

— Je me suis occupé de tout hier soir ; l'enterrement aura lieu demain à midi. J'ai passé la nuit au chevet de mon père et je n'en puis plus devant mes parents en pleurs... Quelques heures dehors me feront du bien. Je vais avec vous... Qui a une cigarette ?

Robert avait envoyé deux pastels réunis ; l'un représentait une belle et blonde gardeuse de moutons, une gaule à la main ; l'autre, en un boudoir tendu de satin blanc, la même fille, debout, splendide, se mirant dans une psyché, vêtue seulement de bas de soie noirs, au milieu des dentelles et des flots de rubans de la chemise tombée à ses pieds. Tableau refusé pour inconvenance.

En route, Robert blagua encore un peu le jury ; il était très gai, d'une gaieté affectée, toute de nerfs. C'était dans son caractère et son système. Peu importe que la pensée soit plus lancinante ! Nos chagrins gênent ceux qu'ils n'attristent pas autant que nous. Pour les autres, même ses amis, il faut habiller de rose sa douleur souriante.

Ils trouvèrent le printemps avenue Marigny ; le

soleil radieux éclatait sur les tendres feuillages ; les marronniers pomponnés étaient traversés de lumière ; des promeneurs en veston filaient alertes; des cavaliers montaient au Bois. Un drag au trot de quatre chevaux, des charettes anglaises, des tilburys, des victorias, des fiacres découverts. Le ciel sans nuages, d'une douceur d'azur infinie, resplendissait.

Ah ! le vernissage, fête attendue avec impatience ! Enfin, dans le palais, dans le bazar, voici la cohue, un coudoiement perpétuel, une série de renfoncements, une orgie de femmes nues, une débauche de peinture, de la cimaise au plafond, les bousculades devant les tableaux à succès, les robes neuves fripées des mondaines, des actrices, des acteuses, des modèles, les flirtages, les poignées de mains, les éloges menteurs, les sincères ironies, les gardiens en « livrets ». Dominant le tout, quelques rares encadreurs sur des échelles ; la poussière, la migraine.

Pendant la course à travers les salles, Robert, maître du deuil de sa pensée intime, lançait en

face des croûtes exposées le mot juste, drôle ; son

plus vif enthousiasme fut pour deux horizontales,

Alice Penthièvre et Marthe Rosée, qui étaient à ravir. Alice, drapée dans un dolman bleu, bordé de fourrures ; Marthe, en tunique de foulard marron sur une jupe de foulard écossais. Gontard, gommeux pas trop bête, les conduisait en paire.

— Vous déjeunez avec nous, dit-il ? Vous êtes de la bande ? J'ai une grande table retenue chez Ledoyen, dans le petit bain... vous verrez, je prépare un toast à la truite sauce verte... Charles Garnier doit répondre pour elle.

Robert accepta la joyeuse partie comme les camarades ; mais bientôt :

— Ne m'en veuillez pas... Je vous quitte.

Il était à bout de forces et pâle affreusement. Ses amis, qui savaient, n'insistèrent pas. Alice Penthièvre et Marthe Rosée lui demandèrent ce qu'il avait ; il répondit, les lèvres glacées, frissonnantes, par un petit geste d'adieu rapide, et, soudain, disparut dans la foule.

Une semaine après l'enterrement d'Edme Galtoine, Olive, appelée par un billet de Robert, entra dans l'atelier. C'était un soir de mai délicieux, plein d'étoiles. Un parfum d'ambre fumait et répandait son odeur capiteuse.

Dans ce premier revoir après la mort qui avait séparé leurs amours, faisant chacun vers le sentiment de l'autre un bout de chemin, ils s'embras-

sèrent, elle, un tantinet affligée, lui, le contentement dans les yeux.

Puis, sur les coussins, les caresses endormies s'éveillèrent. Il dévêtit sa maîtresse ; sa statue vivante, toute bronzée, il la coiffa d'un diadème indien, la ceignit d'une étoffe d'or. Caressant sa maîtresse, il lui dit, car il se plaisait à ajouter à la réalité par l'imagination, des vers traduits d'une amoureuse épopée indoue :

« Tu es venue, soulevant la ceinture de tes larges

hanches, après avoir enlevé les anneaux de tes jambes. A cette heure de minuit, pourquoi demeurerions-nous dans le désir ? »

Comme il étreignait Olive, comme il butinait sur ses lèvres ardentes, il s'arrêta, cherchant, hésitant. Les baisers n'avaient plus de saveur. Quel charme, quel piment s'était envolé ? Il fut secoué comme par un spasme. Le charme des femmes vient souvent de ce qu'il s'harmonise avec certaines circonstances. Quelle horreur !

La toux de son père lui manquait.

Olive retourna deux fois encore chez son amant; elles étaient évanouies en mai, comme des songes, les ardeurs d'avril. La gentille mulâtresse avait perdu la moitié de son prestige. Utilité physique encore, plus d'utilité morale. Leur liaison devenait purement banale.

Du reste, Olive se mettait à être malade aussi, à se plaindre plus souvent d'oppression, à tousser, mais gentiment.

Avec sa subtilité de femme, comprenant que Robert cessait de l'aimer, un jour elle dit :

— Depuis quelque temps, tu deviens plus froid.

Il ne la revit plus.

Deux mois après, dans la rue, Schavyl lui apprit, en l'abordant :

— Tu sais ? Olive... Tu te souviens ?... Elle est morte. C'est sa pleurésie qui l'a finie. On l'enterre, ce soir.

Et, comme Robert demandait l'adresse, il la donna et partit :

— Je suis pressé.

L'hiver, allant avec Schavyl et Montclar, voir le poétique ballet, *Siéba*, où la Cordi faisait alors admirer au public sa danse et aux délicats sa mimique d'un génie charmant, Galtoine avoua, car l'un d'eux avait évoqué la mémoire gracieuse de la petite négresse :

— Je ne sais ce qui m'en a empêché, je n'ai pas assisté à son enterrement... Oh ! sapristi ! le printemps dernier, je n'ai pas songé aux myosotis pour sa tombe. Pauvre petite Olive !

Ensuite (qui sait s'il ne fit pas mieux qu'il ne disait ?) avec un geste de désinvolture, de tant pis :

— Ce qui m'aide à supporter ce regret, dans les moments où on passe la revue des souvenirs, c'est que, si elle a désiré des fleurs, je ne me rappelle pas lui en avoir promis.

LES SINGES

LE PREMIER HOMME

I

LE PREMIER HOMME

A Maurice Barrès.

C'est au quartier juif de Leipsig.

Quels types extraordinaires! Cornélius Schweiger, de Darmstadt, a décomposé un corps réputé simple jusqu'à présent : l'azote. Sa découverte n'est pas connue. (Ne sachant pas le grec, il n'a jamais pu trouver les noms techniques des éléments.) L'autre, Isaac Gombrich, un Israélite du Ghetto, a transformé la houille en diamant. A ce propos, Isaac avait un tic. Lorsque la houille était devenue diamant, il s'amusait à en comburer les morceaux. Il éprouvait, dit son biographe Herzénus Klingel, une volupté intense à voir ces corps qui

représentaient des millions de consciences s'en aller en oxyde de carbone.

Depuis sept jours, Isaac Gombrich était absent. Il corrigeait les épreuves du douzième volume de son grand ouvrage : *Traité de cristallographie transcendante*.

Mais Isaac avait un souci qui le torturait, une obsession si grande qu'au bas de la troisième colonne de la page 1063 du onzième volume, il avait laissé passer une coquille dans le trentième paragraphe de son article sur le système triklinoédrique.

Cornélius Schweiger lui cachait quelque chose. Depuis cinquante-neuf ans, vers l'équinoxe de mars, le vieux savant allemand semblait aimer l'anatomie. Souvent il rentrait, ayant sous les plis de sa houppelande usée, marquée de taches d'acide, des fémurs, des tibias, des crânes, rouges des vertèbres, des os iliaques. Une fois même, Isaac Gombrich, à travers ses lunettes rondes, à

branches d'or, l'avait vu tirer de son gousset une petite main blanche, de femme, sans doute, ou d'enfant.

Que pouvait-il en faire?

Jamais, au laboratoire, trace ne restait de ces détritus humains.

Quoi qu'il en soit, Cornélius Schweiger, au milieu d'un tas désordonné de fourneaux, d'alambics, d'éprouvettes, de piles du nommé Bunsen, de bobines d'un certain Rhumkorff, allait et venait, transvasant, rêvant, monologuant, faisant des mélanges, des combinaisons. Il est obligé de se servir d'appareils inventés par des ignares. Lui est autrement fort, il a trouvé le dissolvant du corps humain, un liquide incolore et inodore comme l'eau, *aqua communis*, en latin.

Il en a préparé mille cent quarante-deux pintes, plus une fraction.

Cornélius Schweiger est triste cependant. Telle substance dissout la corne, celle-ci la chair, celle-là le phosphate de chaux. Il avait mélangé toutes ces substances, en avait ajouté de nouvelles, et il avait résolu un des grands problèmes, le plus grand peut-être. Inutiles les catacombes, inutiles les cimetières, inutile l'incinération ! L'homme, et dans l'homme j'entends la femme, serait dissous, liquéfié.

Mérite-t-il tant?

Cornélius Schweiger avait bien souffert autrefois. Pourquoi ne garderait-il pas son secret pour lui? Il est un génie aussi bien qu'Archimède, Gutenberg, Fulton, et il peut tout. La cuve est là, pleine, et il ferait bon finir, emportant la formule.

Alors des idées inaccoutumées traversent le cerveau du vieux savant. Pour la première fois, il sent le charme de la vie et la douceur des choses. Le ciel était bleu pâle, les feuilles avaient des frissonnements.

Cornélius Schweiger se rappelle qu'il est musicien. Il prend plusieurs flacons à hydrogène, et installe un harmonica chimique étrange, une sorte d'orgue jouant automatiquement les airs qu'il aimait. Il dispose l'appareil dans un coin du laboratoire, puis vient à la fenêtre grillée contempler la nature.

Le grand Tout inintelligent sommeillait, tranquille, sous la loi immuable; Cornélius Schweiger regarde au dehors pendant quelques minutes. Près de lui, l'harmonica chimique avait commencé sa musique mystérieuse. Il murmurait, il soupirait la rengaine allemande : *la dernière pensée de Weber*.

Cornélius Schweiger écoute debout. Tout son être est envahi par une tendresse immense, et les

globules sanguins battent plus fortement à ses tempes. La cuve est toujours là. Un athée va mourir.

La musique continuait, plaintive. Elle avait des pleurs, des caresses infinies. Le savant écoutait toujours. Cependant, il se dissolvait, comme fait dans un verre d'eau un morceau de sucre. Il ne se sentait pas fondre. Un morceau du sucre ne s'aperçoit pas qu'il fond. Les chairs s'en allaient par

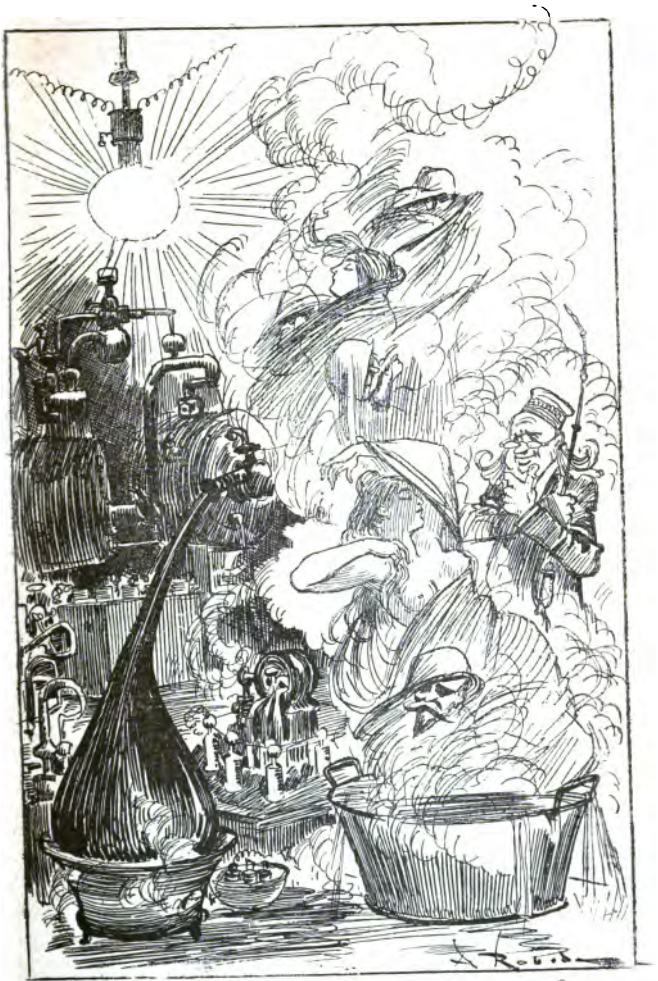
plaques, se creusaient de trous, les os s'amollissaient. Enfin, la dernière note de l'air en question plus haut retentit.

Il y eut alors une seconde d'intermède. Cornélius Schweiger n'avait plus qu'une notion vague de l'existence. Il entendait toujours, pourtant. L'harmonica jouait un air qu'il avait composé, lui, Cornélius Schweiger, et auquel il avait donné ce titre : *Pan*.

C'était d'abord une mélodie douce et suave, quelque chose comme un chant d'hymen, un susurrement de baisers. Puis la mélodie devenait grave et poignante ; elle avait des appels, des cris, des colères, et l'on percevait en elle la voix grandiose des mers et des souffles.

Mais il n'entendait plus rien. La vie s'en allait de son corps aminci. Tout à coup, il n'y eut plus dans l'eau, toujours transparente, que de petits granules flottants. Cornélius Schweiger était dissous. Les flammes d'hydrogène s'éteignaient au même instant, une à une, et l'harmonica finissait son hymne.

Toc! Toc! La porte du laboratoire grince et tourne lentement. C'est Isaac Gombrich. Il se rit à lui-même. Il a corrigé les épreuves de son douzième volume, et lu une étude de l'éminent Karl Stranzer sur la cristallographie transcendante et



Isaac Gombrich. Il est le maître et on l'a reconnu.

Mais où est donc Cornélius Schweiger? Tout à l'heure le rebb Joseph Mânus lui demanda de ses nouvelles.

Que s'est-il passé? Pourquoi cette cuve? Elle est pleine d'une eau un peu chargée. Qu'est-ce que cela peut être? Pas d'odeur.

Isaac Gombrich trempe son doigt; aussitôt le doigt se fond. Il n'y a pas de mystère pour un savant allemand. Il plonge sa main; la main se fond comme le doigt. Le vieux cristallographe est tout à coup saisi du désir de l'inconnu. Il enfonce encore son bras dans le liquide; le bras se fond.

Qu'a fait Cornélius Schweiger? Le docteur aurait-il découvert quelque chose que lui ne saurait expliquer? Isaac Gombrich a tout étudié, tout sondé; il sait les causes et les effets; il saura ceci.

Il enlève sa culotte, pour ne pas l'abîmer, pénètre dans la cuve, et, de la main et du bras qui lui restent, s'appuie aux bords; les jambes et les parties basses (vous m'entendez bien!) d'Isaac Gombrich se fondent. Il est halluciné. Aucune douleur, pourtant.

Son torse soutenu par la main qui se crispe contre le zinc de la cuve, reste en l'air, et ses yeux, derrière ses lunettes, regardent fixement la surface de l'eau. Ils cherchent; pas de solution.

Il comprend enfin. Il a entrevu le secret. Un grand cri s'échappe de sa bouche violette, sa main s'entr'ouvre, et le torse tombe. Au bout de quelques instants, plus rien dans la cuve qu'une eau un peu jaunâtre.

Deux mois s'écoulent. La librairie Samuel Hartmann n'a pas reçu le treizième volume du fameux ouvrage: *Traité de Cristallographie transcendante*. D'autre part, Friedrich Rumdoff, le célèbre adversaire de Cornélius Schweiger, attend en vain une réponse à sa dernière objection contre l'unité de la matière universelle. (Friedrich Rumdoff n'était pas pour la réduction des corps simples en un seul; mais, en revanche, il était pour la grande unité allemande.)

Donc, il n'entend plus parler de Cornélius

Schweiger. Un jour, il s'informe chez Samuel Hartmann. Ils vont à la maison des deux savants, au bas du quartier, dans la rue de Mathusalem. Personne. Les deux savants n'y sont pas. Samuel Hartmann et Friedrich Rumdoff pénètrent dans le laboratoire.

Jamais profane n'y était entré. De la poussière partout, sur les flacons, les tubes, les coupelles, sur le bois des armoires. Au milieu du laboratoire était la cuve, mais splendide.

Tout l'intérieur était tapissé de pointes rouges et bleues. Ce n'étaient que cristaux éblouissants. A l'un étaient accrochées les lunettes rondes à branches d'or.

Friedrich Rumdoff ressemble à un point d'interrogation. La tête penchée sur la poitrine, d'un geste il renvoie Samuel Hartmann et rêve.

Il est illustre aussi, le plus célèbre à présent de tous les savants germaniques, puisque Cornélius Schweiger n'est plus. Il prend un des cristaux, le soumet à mille réactifs. Peine perdue. Il feuillette des in-folio, travaille, cherche, cherche.

Enfin, comme on approchait de onze heures du soir, l'heure de madame Rumdoff, il saisit tout, à peu près. Cornélius Schweiger et Isaac Gombrich sont là dans la cuve; l'eau s'est évaporée et les deux savants se sont transformés en cristaux étranges.

Comment les deux savants se sont-ils liquéfiés et cristallisés?

Il l'ignore, lui, Friedrich Rumdoff, professeur à l'Université de Leipsig.

Mais il ne sera pas dit que la science d'un professeur sera vaincue. Ce qu'il a poursuivi si longtemps, Cornélius Schweiger l'a trouvé. Soit!

Il répondra à une grande œuvre par une autre plus sublime; il reconstituera Cornélius Schweiger et Isaac Gombrich, et leur demandera la formule du dissolvant.

Pendant neuf mois, depuis l'Annonciation jusqu'à Noël, il reste enfermé dans le laboratoire, avec madame Rumdoff pour l'aider. Il calcule, fait et refait des expériences. Le jour de Noël,

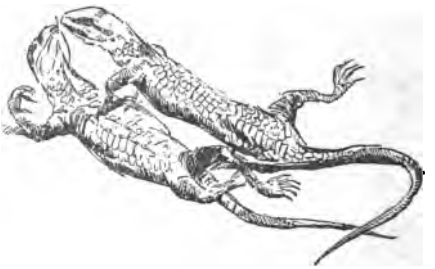
quand Samuel Hartmann revint, l'œuvre était accomplie, mais manquée.

Friedrich Rumdoff avait, au cours de ses opérations, commis une erreur dans une équation ; il avait mal fait ses assemblages, et n'avait pu saisir que l'âme négative des deux savants. L'âme positive lui était échappée. Cornélius Schweiger et Isaac Gombrich, à eux deux, étaient devenus le premier homme :

un singe.

LE DERNIER HOMME

LÉZARDS - COHÉRENTS.



LES SINGES

II

LE DERNIER HOMME

A Ernest Molier

Il est de fait que Charles Bergheim, de la société « L'affichage stellaire, Stephenson and C° », après le déjeuner au cabaret avec sa blonde amie, Alice Penthièvre, avait montré un enthousiasme remarquable, à l'exposition des Arts Incohérents, pour un dessin shoking de Mlle ***, représentant deux lézards cohérents.

Cette adorable composition où deux petites bêtes amoureuses sont près de s'épancher tendrement, prouve, chez la spirituelle femme aux cheveux d'or rouge qui en est l'auteur, une étude patiente

et continue de la nature. A côté, Dinah Samuel, au bras d'un jeune homme, reprochait à la lézarde de n'avoir pas les pattes suffisamment hospitalières et au lézard de manquer de cohérence. (A étudier.) Bergheim, lui, ne fit pas de critiques. Les yeux pleins de flammes perverses, il dit tout haut, contre l'avis de Penthièvre, que Mlle*** est charmante, babahissante. Son dessin, merveilleux.

Depuis, Alice boudait.

Ils avaient pris, le soir même, le train pour un château, garçonnière angevine où était organisée une jolie chasse de gibier en tout genre, car ils n'étaient allés à cette exposition folle que pour attendre gaiement l'heure du départ.

Marthe ne lui avait pas adressé quatre mots. Elle s'était accotée dans un coin du coupé; lui, s'était blotti à l'autre bout. La lampe, en haut, les regardait comme la lune.

Bergheim songea quelque peu à une idée qui le travaillait, l'éclairage de Paris par un formidable foyer de lumière électrique au sommet d'un phare,

concurrent du soleil, tour de pierre et de fer élevée au centre de la ville. Il lut deux pages d'un roman nouveau et s'endormit.

Comme il n'avait pas la conscience tranquille vis-à-vis de Penthièvre, car, pour ce qui est des affaires, il n'avait plus de remords depuis longtemps, sa nuit fut pleine de songes; il rêva qu'au lieu d'être en express, ils étaient rentrés chez elle, avenue de Messine.

Son amie, faisant toujours la moue, avait fermé

à clef la porte de sa chambre à coucher. Après tout, il aimait autant la solitude; il s'installa dans le salon, sur un divan moelleux. Au fond de la pièce, sous un palmier, un perroquet sommeillait dans sa cage.

Vers deux heures, Bergheim entr'ouvrit subitement les paupières et se dressa sur son séant. Il entendait un grand tumulte et voyait, par les fenêtres, comme de l'air en feu. Quelle pouvait être la cause d'une semblable anomalie? Serait-ce un tremblement de terre où Paris sombrerait? Est-ce que les égouts, enfin, se soulèveraient?

Il regarda au dehors.

Un courant lui fouetta le visage, comme s'il avait mis la tête à la portière d'un wagon rapide. Une population affolée allait et venait sur le boulevard, dans une confuse mêlée, chacun, toutefois, semblant vaquer à ses occupations ordinaires, mais dans une vie surexcitée à la trentième puissance. C'étaient des cris presque sauvages; Bergheim se serait cru à la Bourse.

Sans plus de souci, il réfléchit que ce n'était qu'un rêve, qu'il serait bien bon de se déranger, inutilement d'ailleurs, si c'était en effet un bouleversement terrestre; il s'étendit de nouveau sur son divan, et, drapé dans une étoffe de soie japo-

naise, où étaient brodés des monstres d'argent et d'or, il se dit :

— Avant moi la fin du monde.

Ce qui s'était passé dans la nuit était fort simple. Une comète, arrivée de l'infini, sans être annoncée, avec une vitesse de plusieurs millions de lieues à la minute, sortie de son orbite à la suite d'un cataclysme céleste, avait traversé le groupe

du soleil. Sa queue incommensurable, une traînée d'oxygène, une rien du tout, rencontrant notre planète avait couru prodigieusement autour du globe; le salon, avenue de Messine, où reposait Bergheim, ayant été, par un hasard naturel, le centre de ce monstrueux tourbillon, le financier et son perroquet avaient été seuls épargnés.

Quand le premier entra dans la chambre à coucher, le matin, par un panneau enfoncé de la porte, Alice Penthièvre, vêtue seulement de ses bas noirs, nue sur les tapis et les coussins, semblait dormir paisiblement; mais son pouls ni son cœur ne battaient; elle était morte.

Bergheim ignorait qu'elle était tombée après avoir dansé une gigue effrénée, car la comète, avec sa queue d'oxygène, avait, durant son passage, multiplié étrangement, sur terre, la force vitale.

Tous, bêtes et gens, à leur soudain éveil, s'étaient trouvés comme possédés par les démons; ils s'étaient adonnés, avec de prodigieuses facultés, à leurs habitudes, à leurs désirs, à leurs instincts, à leurs passions. Chacun avait, dans ses derniers instants, produit la force, bonne ou mauvaise, qu'il portait en lui; elle s'était accrue jusqu'à l'extrême dans cette atmosphère anormale.

Bientôt, la vie, usée par une telle manifestation

chimérique d'elle-même, s'était arrêtée tout à fait. Dans le cataclysme étaient morts tous les êtres, depuis les géants jusqu'aux microbes. Anéantis, les plus subtils germes de vie animale, de sorte que la putréfaction était, pour longtemps, impossible.

Bergheim sortit, et, bien que la comète fût éloignée, l'air étant très chargé d'oxygène, il se sentit une grande vigueur. Fort surexcité, content, car il méprisait le genre humain, il se promena, comme un fou, à travers les rues bizarrement calmes.

Cependant, sa marche était difficile à cause des cadavres, aux aspects encore vivants, qui jonchaient le sol; il fallait fréquemment enjamber un corps, comme il aurait fait pour un lazzarone sur un môle d'Italie. Des voitures de toute sorte avaient l'air de filer à grande vitesse, tellement les chevaux avaient été arrêtés, les poumons brûlés, dans un accès de vie vertigineuse.

Les cochers, le buste en avant, les yeux ouverts, les lèvres comme prêtes à insulter, tenaient ferme les rênes; des voyageurs avaient la tête aux portières; ils avaient expiré sans doute en criant de trotter plus vite. Les nerfs magiquement tendus, les êtres qui, à la suprême minute, possédaient

un appui quelconque, avaient gardé les attitudes de la vie.

Les bêtes étaient sur leurs pattes; au Sénat, M. de G*** était debout comme une statue de cire, la main cramponnée à la tribune. L'oreille n'était plus agacée par le continuel bruit des cités.

Un silence effrayant pesait sur la terre.

Et, le soir, Bergheim, certain d'être seul, se réjouit.

Il commença ses flâneries dans Paris; il réalisait un rêve du temps où il en avait, à douze ans, avant qu'il entrât dans les affaires; ce rêve était d'avoir l'anneau de Gygès qui le rendît invisible et lui permît de connaître la vie humaine intime.

Sans anneau mystérieux, il pénétrait maintenant dans les maisons populeuses d'ouvriers, dans les appartements bourgeois, dans les boudoirs des horizontales, chez les politiques, chez les artistes; il entrait dans les milieux mondains, féminins, les plus fermés. (Qu'est-ce que l'amour? Un échange d'électricité, un rapprochement des contraires.)

Bergheim surprenait ainsi la vie interrompue dans son acuité, bien des actes vils.

H. Detouche
Alice Penthièvre

De temps en temps, Bergheim éprouvait un désir de parler à quelqu'un; alors il s'adressait à son perroquet, au seul être qui fût resté vivant avec lui. Mais il fut bientôt las de cette compagnie et donna la liberté à l'oiseau, qui demeura plusieurs mois à Paris. Le perroquet demandait toujours de ses nouvelles à son ancien maître, lorsqu'ils se rencontraient :

— Comment vous portez-vous?

— Pas mal, mon cher... Et vous?

Le perroquet remplaçait suffisamment les nombreux amis qu'on croise dans la rue et avec qui on fait poliment un échange de paroles vaines.

Un jour ressemblait au suivant. Existence peu variée. Bergheim déjeunait et dînait au cabaret, où il buvait des vins antiques.

Il s'invitait aussi chez des particuliers.

Un de ses plaisirs, après dîner, en fumant son cigare, était d'admirer la végétation produite par le passage de la comète et la chaleur nouvelle de la température. Après quelques hésitations, il avait abandonné son complet anglais.

La nature était redevenue à peu près ce qu'elle était aux époques antédiluviennes avant que le feu central, brisant la frêle écorce qui l'emprisonne,

ne soulevât brusquement des chaînes de montagnes, les Alpes, les Cordillières, les Andes, et des terres nouvelles au milieu des vastes Océans.

La vie végétale était extraordinaire dans l'atmosphère surchauffée. La Seine coulait sous un enchevêtrement de lianes, sous une verdure exubérante et capricieuse. Les collines de Sèvres, de Meudon, les moulins de Montmartre, d'Orgemont, de Sannois étaient couverts d'un épanouissement de fougères arborescentes, de lycopodendrons, de prêles gigantesques.

A Paris, des brins d'herbe, en s'accroissant, soulevaient les pavés et devenaient des arbres élancés et flexibles, avec un feuillage indéfiniment accidenté. Sur le boulevard des Italiens, autour de l'Opéra, la végétation ascendait vers les toits comme un flux de sève des forêts primitives.

Parfois, Bergheim, qui sautait à présent de branche en branche comme un singe, apercevait un gros oiseau vert au bec crochu. C'était le perroquet qui se modifiait peu à peu. Il avait retenu un seul des refrains qu'il savait jadis, il le chantait souvent :

Coco, Coco.
Gratt'-moi .....

C'était le seul témoignage lyrique de la civilisation évanouie.

Est-ce qu'allait naître une autre vie organique? Est-ce que bientôt apparaîtraient des êtres énormes et supérieurs, le gigantesque dinotherium, l'iguanodon prodigieux, et, dans le ciel, les ptédoratyles aux ailes horribles? Parfois Bergheim avait peur, croyant apercevoir tout à coup, dans la forêt vierge parisienne, parmi les enchevêtrements des fourrés, des yeux épouvantables, aux pupilles d'un pied de diamètre cherchant la lumière.

Est-ce que l'homme allait accomplir une évolution en arrière et être anéanti comme les trilobites de la période silurienne, quand les mers étaient brûlantes, que de pâles rayons perçaient à peine l'atmosphère épaisse? Est-ce que l'homme allait finir comme les sauriens du lias, comme les mastodontes et les mégathériums de l'époque tertiaire?

Gaston Bergheim, de la société « L'affichage stellaire Stephenson and C° » se transformait en quadrumane.

Soudain, comme il dégringolait piteusement devant le café Riche, du haut d'une fougère, il aperçut, par la glace de son coupé, en chemin de fer express, l'aurore blanchissante.

Alice Penthièvre, exquisement moderne, en blouse volontaire d'un an, chapeau tyrolien sur ses cheveux très blonds, couleur de maïs, dit à son maître et seigneur, avec un sourire :

— Avez-vous bien dormi, mauvais singe?

ROSE D'AMOUR

ROSE D'AMOUR

A Gustave Toudouze.

I

UN SAVANT DE PROVINCE

Un excentrique, au physique aussi bien qu'au moral, M. Marius Pinoncelli, agent voyer, géologue distingué, membre de l'académie scientifique et littéraire de Grivedesvignes. D'une taille excessive et d'une maigreur extraordinaire, il est encore remarquable par une petite tête au zygomas saillants, des joues creuses recouvertes d'un duvet roux, par un menton pointu, et, sur des yeux myopes, ses lunettes fines et rondes. Cette petite

[illegible] de cheveux filasse [illegible] d'ailleurs intelligente ; [illegible] examen attentif.

Doué d'une grande force musculaire, Pinoncelli parcourt, sans fatigue, de prodigieuses distances et mesure le temps, la nuit aux étoiles, le jour au soleil. Faisant près de cent kilomètres de minuit à dix heures du soir, il ne prend d'autre repos que pour se désaltérer dans un ruisseau clair ; encore il faut qu'il ait bien soif (Il ne boit jamais de vin). Chaque fois, il rentre le carnier chargé d'ammonites, de fossiles variés, sans compter une douzaine de batraciens ou d'ophidiens grouillant dans les basques de sa jaquette. On lui doit, au reste, la découverte importante d'une grenouille : *Rana fusca Pinoncelli*. D'un caractère doux, gai sans jamais rire, il témoigne son contentement par une sorte de sifflement guttural.

choses et des bêtes, affectionnant les cicindèles, il analyse, classe,

étiquette. Pinoncelli était bien jeune encore qu'un lézard glissant sur une muraille, une empreinte de coquillage sur une pierre, le rendaient rêveur. Sans aucun maître, il est arrivé à savoir beaucoup; ses lectures favorites sont les traités d'histoire naturelle, les œuvres des frères d'Orbigny, les revues scientifiques.

Un phénomène, Marius. S'il n'est point indifférent aux récits égrillards, il affecte pour la femme le plus profond dédain. A une fille il préfère une grenouille. On ne l'a jamais vu se revirer au frôlement d'un jupon; il est persuadé d'un moyen de reproduction humaine sans le secours de la femme. Devant la plus ensorcelante, aux agaceries délicieuses, s'offrant à lui toute nue, il resterait inoffensif. Sans doute, il pourrait admirer les neigeuses tranparences des seins, les pointes roses, la rondeur des bras et des cuisses, l'éclat satiné des hanches, les pénombres exquises, les lignes impures du corps ondoyant; mais il eut été incapable de se précipiter à coup de baisers au petit bonheur.

Après les jolies couleuvres à peau de jade, aux zigzags gracieux, les batraciens, voilà sa passion. Durant les nuits embaumées d'avril, lorsqu'un fourmillement d'étoiles scintille dans le ciel très bleu, il se plaît à rêvasser au bord de l'eau, à se laisser bercer par le chant plaintif des cra-

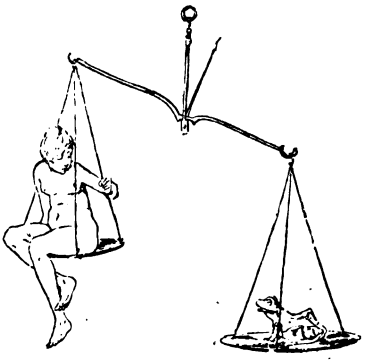
paund; et bien souvent il savourait cette volupté.

Un chœur de coassements était pour lui la musique la plus charmeresse, mieux que cela, un langage plein d'éloquence attendrissante. Il comprenait le sens de ces cris, de ces sanglots; c'est que la femelle désirait son amant. Et, si l'appel était entendu, s'il accourait, lui, s'il répondait aux étreintes, c'était alors un susurrement pâmé de plaintes douces, voilées, comme imprégnées de langueur.

Un peu artiste, Marius.

Il s'attendrit à la musique; lui-même joue du saxophone.

Voilà le personnage.



II

C'EST LA FAUTE DES TIMBRES

Le bureau de tabac de Champourcin, où M. Marius Pinoncelli avait été envoyé en intérim, est géré par Mme Mouton, une veuve assez affriolante. Peu rigoriste sur le chapitre des mœurs, aimant à rire, au point de ne pas trop détester la farce gauloise, elle avait inculqué, d'exemple, ces bons principes à sa fille. Pas plus de quarante ans, certes, Mme Mouton ; et ils excitaient encore l'appétit. Lorsqu'on tient un bureau de tabac, on ne peut pas faire grise mine aux messieurs. Mlle Rose accueillait avec grâce les compliments ; elle avait un sourire gentil pour les clients.

Ses yeux noirs, profonds, brillaient parfois d'un

éclat aveuglant. Pinoncelli, du moins, ne pouvait soutenir la fascination de tels regards. Et, en correspondance avec des savants de Paris, de Londres, Pétersbourg, Vienne, pour sa grenouille dont il expédiait de nombreux spécimens, il venait souvent au bureau acheter des timbres.

Certes, il préférait être servi par Mme Mouton que par Mlle Rose; il se sentait gêné lorsqu'il se trouvait avec la jeune fille. Alors, il balbutiait quelques mots inintelligibles, avec une hâte d'être dehors; mais elle, coquette, prenait malin plaisir à le retenir le plus longtemps possible dans son magasin. Les allures de ce sauvage piquaient sa curiosité :

— A qui pouvez-vous écrire si loin?.... que

faites-vous de tant de pierres... et de tant de crapauds ?...

Surmontant sa timidité, Marius dut initier Rose aux mœurs de la couleuvre verte et jaune (*Zamenis viridi-flavus*), aux merveilles de l'entomologie. Elle s'intéressait à tout cela; ses prunelles, à travers les longs cils qui les tamisaient, semblaient toujours jeter des étincelles.

Et l'agent voyer bredouillait de plus en plus.

III

IDYLLE INSTRUCTIVE

Un dimanche, en sortant des vêpres, Rose alla se promener avec Joséphine Cougourdon. Elles étaient inséparables. Un vrai plaisir de les voir ensemble! Les cheveux noirs de Rose rendaient plus pâle la matité de son teint; les frisons dorés de Fine voletaient sur le front. Douce et troublante, la blonde avec ses yeux de lapin.

Elles suivaient, depuis un quart d'heure, la route qui longe la Bléone. Une brise fraîche chantait dans les peupliers au bord de la rivière. Elles marchaient sans parler, quand, tout à coup, Fine s'écria :

— Oh ! c'est lui !...

— Qui donc?

—Marius... je reconnais sa jaquette, son chapeau de paille... Tu l'aperçois, là-bas, couché sur le ventre, près du néflier ?

Les deux amies se rapprochèrent du naturaliste, étendu dans l'herbe et absorbé par une étude. Quand Rose fut à quelques pas, elle se mit à rire.

Honteux d'avoir été surpris dans cette posture, l'agent voyer se leva tout d'une pièce, comme un diable sort d'une boîte.

Il bégaya :

— Je vous demande pardon mesdemoiselles. Si je vous avais aperçues plus tôt... C'est que.. c'est que... j'observais une fourmilière

— Nous ne voulons pas vous gêner, répondit Rose. Même, si vous étiez assez aimable, nous serions très heureuses, Fine et moi, de regarder aussi.

Les fourmis allaient, venaient, très affairées ; elles trottinaient à la queue leu leu, sur une ligne droite de sept à huit mètres, aboutissant à un poudingue, jeté sur la digue de la Bléone. Rose interrogea :

— Que vont-elles faire derrière ce rocher ?

— J'y ai disposé, expliqua le naturaliste, des grains de blé, qu'elles vont chercher. J'en ai vu déjà beaucoup retourner avec leur butin... et j'attends qu'elles aient fini de tout charrier pour me livrer à une expérience qui vous révèlera leur intelligence.

Rose et Fine suivaient des yeux cette longue procession de fourmis qui, après avoir porté les grains dans leurs galeries, en ressortaient immédiatement pour retourner au poudingue.

— Maintenant, le blé est dans les greniers... Si vous le voulez, je vais jeter l'émoi parmi la tribu. Ah! les pauvres ne se doutent pas de la catastrophe qui les menace !...

Il se dirigea vers la rivière et revint avec un flacon plein d'eau. Puis, délicatement, il le vida dans la fourmilière. Une révolution éclate ; les petites bêtes noires se précipitent, furieuses, hors de leur trou. Cependant leur présence d'esprit ne les abandonne pas. En grande hâte, elles sauvent de l'inondation la récolte qu'elles viennent de serrer. Puis, ayant exposé les grains au soleil, elles rentrent chez

elles pour les réparations urgentes nécessitées par le désastreux éboulement.

Marius faisait admirer tant de sagesse :

— Je ne me lasserai pas de le répéter, les animaux sont nos frères supérieurs. Quelle volonté ils montrent ! Le malheur qui les a frappés ne les décourage pas...

Cette leçon d'histoire naturelle avait amusé les jeunes filles. Comme il se faisait tard, remerciant le grand dadais, elles retournèrent à Champourcin.

Marius Pinoncelli était profondément touché de l'attention avec laquelle les deux amies l'avaient écouté. Bientôt, il se dirigea tout pensif du côté opposé; il alla capturer deux ou trois batraciens (*bufo vulgaris*), dans le ruisseau où le père Ganze fait rouir son chanvre. Il songeait qu'il s'était trompé sur le caractère de Rose. Elle lui avait paru légère, évaporée. Quelle erreur ! Elle ne ressemblait pas aux autres femmes, par lui enveloppées dans le même mépris.

IV

LES LEÇONS DE MARIUS

Aussi, depuis, Rose et Marius eurent de longues conférences. Assis tous deux sur le canapé, au fond de l'arrière-boutique, le professeur et l'élève passaient des heures entières à feuilleter des volumes d'Orbigny. Il discutait gravement, avec une peur de fixer le visage de la brune, quelquefois il tirait de sa poche un serpent; il faisait remarquer à Rose le vif ardent des yeux, deux brillants noirs, le frémissement des écailles, la blancheur jaunâ-

tre du ventre et une foule d'autres choses merveilleuses.

Oh! il ne lui cachait rien. Quand on s'occupe de sciences naturelles, on ne doit pas reculer devant les détails. Il enseignait combien il est difficile de reconnaître le sexe des reptiles. Un jour néanmoins, il avait eu l'indicible bonheur d'en contempler deux accouplés :

— Rose, voulez-vous que je vous raconte?... Lundi, vers deux heures de l'après-midi, j'étais près de l'oratoire élevé à l'occasion du dernier jubilé. J'entends un bruissement de feuilles sèches. Deux serpents, si étroitement enlacés que leurs corps n'en formaient plus qu'un, le cou relevé verticalement, la tête horizontale, décrivaient les plus étranges évolutions, tantôt s'allongeant sur le sol, tantôt s'enlevant brusquement... Je restais là, bouche bée; ma présence ne les gênait pas... Enfin, ils furent une minute, pâmés, immobiles, comme morts. Soudain ils se séparèrent et disparurent dans des directions contraires, derrière les buissons du chemin... Lorsque je revins à moi, le charme de ce spectacle était rompu. Il n'était plus temps de les prendre...

Uu autre jour. il apportait des crapauds et il commentait leur persévérance lorsqu'ils font génération. A ce propos, il citait : « Tant que la pas-

sion tient les batraciens, aucun danger ne les effraie, aucune douleur ne les détourne de leur objet. Ils sont dans une sorte d'extase qui les rend insensibles, non seulement aux coups, mais aux mutilations les plus graves, et on peut leur couper une patte sans qu'ils paraissent s'en apercevoir. » Pline, Liv. 33, ch 3. Il traitait encore, avec Rose, d'anatomie; il lui apprenait que, d'après certains physiologistes, un nerf d'une extrême sensibilité descend de la bouche au cœur, et plus bas encore.

D'une voix douce comme celle du crapaud aimé, Marius déclamait ces vers un peu vieillots, d'une perversion charmante :

Baisez la bouche, elle répond à l'âme.
L'âme se colle aux lèvres de rubis,
Aux dents d'ivoire, à la langue amoureuse.
Ame contre âme alors est fort heureuse;
Deux n'en font qu'un, et c'est un paradis.

(*Dictionnaire philosophique.*)

V

LES HANNETONS DANS L'ÉGLISE

Au mois de mai, l'Alpe est ravissante. Les hautes cimes sont encore couvertes de neige; mais l'odeur grisante du renouveau flotte sur les bas paysages, blancs aussi de la floraison des amandiers, des pêchers, des pruniers. Le printemps monte; aux flancs de la montagne, aux endroits où la roche est couverte d'un peu de maigre terre, des fleurs s'épanouissent, buvant les premiers soleils. Une chaleur réveille le sol, agite le sang plus vif des bêtes. Est-ce à cause de mai, qui se pomponne, dont les parfums enivrent? Marius, dans ses courses, se surprit envoyant des baisers aux insectes vagabonds, aux daphnés, aux violettes.

Il fredonnait parfois, et cela lui arriva même dans le village, sur la Place-aux-Herbes, où est le bureau de tabac :

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie,
Car me trahir...

Amoureux décidément, Marius Pinoncelli, le soir, se rendait à l'église pour les exercices de Marie. Certes, ce n'était point la dévotion qui l'amenait là, car il se piquait d'être un darwiniste convaincu, et les principes de la religion catholique n'étaient pour lui qu'un tissu d'absurdités. Il allait au mois de Marie, uniquement pour voir Rose, pour l'entendre chanter. Les jeunes filles avaient organisé un chœur de pieux cantiques. Oh ! les heures exquises. Sur l'autel de la Vierge, superbement paré, illuminé de cierges, surgissaient des lys ; jeunes filles et lys, chants et parfums, par intervalles traversés d'encens, jetaient Pinoncelli en une extase d'un agrément infini.

Et la voix de Rose dominait tout.

Brusquement, le charme amoureux et dévot qu'il subissait était rompu. Marius avait un haut-le-corps et envoyait la main à son cou. Un hanneton, qui se promenait tranquillement, lui chatouillait la peau.

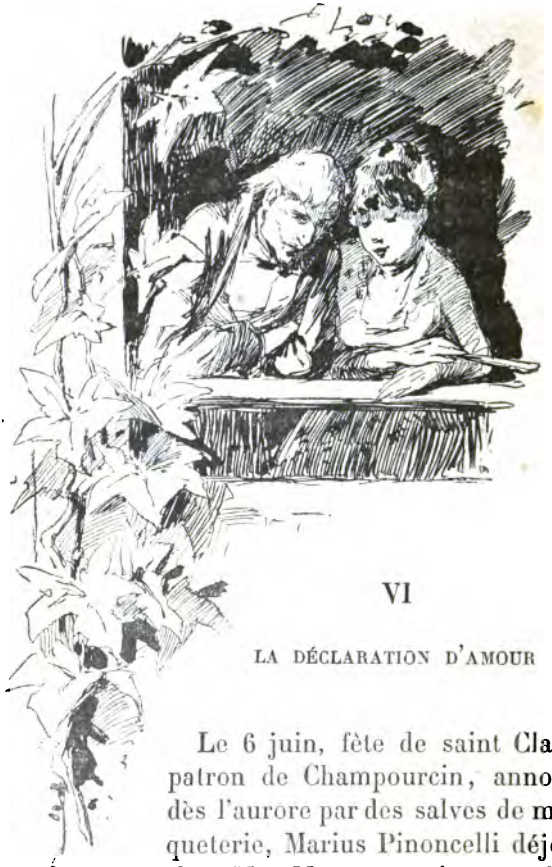
Pour rien au monde, les gamins de Champourcin n'auraient manqué le mois de Marie. Ils arrivaient dans le lieu saint, une douzaine de polissons, et à leur tête Jérôme Chinchourlet, le plus grand vaurien du pays, les poches pleines de hannetons. Ils trouvaient très divertissant de lancer ces insectes pendant la cérémonie. Voyant ces coléoptères voler un peu partout et troubler le recueillement des fidèles, les galopins riaient dans leur coin. Mais ils étaient pris surtout d'une joie folle lorsque Chinchourlet, sur la pointe des pieds, s'approchait lentement, lentement, du naturaliste qui lui tournait le dos, et lui posait un hanneton sur le cou. (Marius était un brin la risée de la contrée; le ridicule ne cessait pas pour lui dans le lieu saint; et pourtant Jésus est la bonté même).

Pinoncelli, trop absorbé pour s'apercevoir du

manège de Chinchourlet, saisissait le coléoptère,

trouble malencontreux de son ravissement. Mais il n'avait pas le courage de le tuer, se disant :

— Un lamelliforme, un de mes frères inférieurs, n'a-t-il pas le droit, lui aussi, de venir dans la maison de l'Être des êtres ?



VI

LA DÉCLARATION D'AMOUR

Le 6 juin, fête de saint Claude, patron de Champourcin, annoncée dès l'aurore par des salves de mousqueterie, Marius Pinoncelli déjeuna chez Mme Mouton, qui sans doute voyait en lui un gendre possible. Té, un employé du gouvernement, mon bon! On ne peut pas cracher dessus! Au dessert, maman offrit une vieille

bouteille de vin des Méès. Puis, Rose et Marius restèrent seuls dans la chambre du premier. Mme Mouton, en bas, servait les clients.

Ayant trop à se dire et ne sachant sans doute par où commencer, les deux échauffés se mirent à la fenêtre. Sur la place, dans la salle de verdure improvisée pour le bal, magnifiquement pavoisée, Eustache Beaume et François Poitevin, qui sont de tous les « romérages » du canton, jouaient avec entrain, juchés sur une table, l'un du fifre et l'autre du violon.

C'était vraiment joli.

Le quadrille commence. Jean Bélier est fier de danser avec Louise Mouche. Courtisée par le plus

solide gars du pays, la plantureuse garce ne se tient pas d'aise. Aussi elle a soigné sa toilette ;

elle a mis sa robe bleue, et, en arrivant dans la salle verdoyante, elle a eu soin de s'attacher un mouchoir à la taille afin que la main en sueur du galant ne maculât point son corsage. Elle a même étrenné aujourd'hui un bracelet de corail, qui lui a coûté cinquante sous à la foire de Pâques, à Grivedesvignes.

Rose, accoudée à la fenêtre, près de Marius, souriait, tandis que lui remarquait, avec moins de timidité, l'incarnat des lèvres, le feu sombre des yeux de la coquette. A présent, sur la place, Jean Bélier faisait le cavalier seul. Il se trémoussait, le chapeau sur l'oreille, en bras de chemise. Au plus fort des applaudissements, il empoigne Louise Mouche, la soulevant vigoureusement; étroitement serrés, ils tournent; on aperçoit la jarretière rose de sa promise.

Marius excité, saisit la main de Rose, pour l'emmener dans la chambre, où ils s'asseyent sur le canapé. Les cheveux de la brune exhalaient une odeur plaisante; des effluves se dégageaient des joues empourprées. Comme il se penchait vers le visage de la jeune fille, un moment leurs lèvres se touchèrent. Lentement, il murmura :

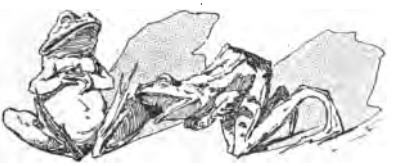
— Rose, je vous aime...

Les cils de la friponne se baissèrent en frémis-

sant; et, alanguie, elle laissa tomber son front sur l'épaule de Marius.

— Hé ! Rose, viens un peu!.. Fine te demande !

C'était Mme Mouton qui appelait. Ce fut la fin de l'extase dangereuse. Il mit encore un baiser sur la bouche, et ils descendirent, le cœur empli de joie.



VII

CANCANS A CHAMPOURCIN

Marius ardait pour la première fois. Mais il était trop respectueux pour que le cri de son corps ne se tût point près de Rose qui, le soir du romérage, lui avait dit, à la fin d'une promenade, après souper, sur la route de Grivedesvignes :

— Je t'aimerai toujours...

Oui, timide, il craignait d'effaroucher par un mot un peu leste la chaste enfant qu'il adorait. Et, parfois, il ne laissait pas d'être embarrassé par les saillies naïves de Rose. Il y avait surtout une dia-

blesse de prière qu'elle lui adressait, en le fascinant de ses grands yeux noirs où la passion étincelait :

— Marius, je n'ai jamais rien su de l'amour... je voudrais être apprise par toi...

Il n'était pas assez savant! Pas même une brute, cet agent voyer respectueux ! Un sourire plissait la bouche entr'ouverte de la jeune moqueuse, qui n'avait pas besoin d'être instruite, à ce qu'on dit. Elle avait piqué dans sa chevelure très noire quelques daphnés; les mignonnes fleurs rouges semblaient saigner là en exhalant leur suave parfum.

Cependant, les assiduités de l'herpétologue étaient remarquées. Quand la femme de l'épicier Trotabas en causa devant elle, Mme Mouton de répliquer :

— Je suis bien tranquille, ma pauvre !.. Ils font de la science... Ma fille, qui a son brevet de capacité, vous savez, a un caprice pour l'histoire naturelle, voilà tout! Et M. Pinoncelli est très fort sur ce chapitre.

D'autre part, Rose montrait une langueur qui encourageait les désirs du calignaire, les bavardages des voisins. Entre chien et loup, Marius entendit des femmes, dans la traverse des Bécots, dire :

— Et toi, Charlotte, que penses-tu de Rose?

— C'est un volcan, cette petite.

Elle n'était pas sérieusement amoureuse, mais attirée par un savant de province à silhouette cocasse. Les goûts bizarres de Pinoncelli lui avaient frappé l'imagination. En plus, l'orgueil était en jeu. « J'ai apprivoisé, civilisé un sauvage. Aujourd'hui il est fou de Rose, de sa rose d'amour, comme il le répète avec bonheur. »

A part ce sentiment de fierté, peut-être que la belle avait un peu de poivre dans la tête, ou ailleurs.

VIII

EMBUCHES DE MARQUISETTE

Un soir, elle s'avisa de mettre la robe qu'elle portait au couvent des Ursulines, de Grivedesvignes, lorsqu'elle avait quatorze ans à peine.

N'est-ce point là une idée corrompue et délicate, une invention de marquisette Watteau, de se prêter à l'imagination de l'amant pour qu'il puisse, — avançant l'époque où il vous connut, — vous adorer petite fille, vous posséder vierge ; pour que ses caresses psychologiques, envoyées dans un passé intime, marquent à mesure chaque progrès du jeune corps qui, à présent, est le souverain dispensateur de ses plaisirs ?

Nées dans un lit de châtelain ou de con-

cierge, les femmes, êtres davantage d'instinct organisés surtout pour l'amour, sont pareilles; chez une marquisette et une buraliste de tabac de village peut se rencontrer une égale perversité.

Il commettait de charmantes indiscrétions, le costume de pensionnaire des Ursulines ; le corsage trop étroit ne pouvait enfermer les nichons échappés de la chemisette, cacher leur éblouissement, et la robe descendait à peine jusqu'au genou.

Marius, les lunettes sur le nez, passait en revue, doctoralement, chaque détail, la fine cheville et la jambe élégante.

Son amie ne se possédait pas de joie. En minaudant, avec mille câlineries, elle lui nouait ses bras autour du cou, le fixait avec des yeux flambants où la volonté s'abandonne. « Je veux être apprise par toi... » Elle le redisait, gentille écolière, parmi ses mots cajoleurs, sa gaieté d'être en robe de couvent, ses caresses vaines.

IX

LES JARRETIÈRES

Marius continuait ses leçons. Un jour, il apporta un crapaud et mit Rose au courant des découvertes qu'il venait de faire sur ses mœurs. Le tenant délicatement par une patte :

— Avouez qu'il est joli!... Pas plus gros que le poing, et tout habillé de vert!... Voyez quelle malice! Savez-vous pourquoi ce jeune batracien laisse échapper des vésicules ce liquide inoffensif?... Pour que celui qui le tient dans les mains soit pris de dégoût et lui rende la liberté.

— Comment! s'exclamait Rose. Vous croyez réellement que c'est pour cela qu'il suinte?

— Il a tant d'esprit!

Le crapaud suintait toujours, et le naturaliste poursuivait ses explications qui répugnaient à la jeune fille. Il s'en aperçut enfin, et le reptile, glissé avec précaution dans un petit sac bien fermé par une ficelle, alla continuer ses émissions dans la poche droite de la jaquette, réceptacle ordinaire.

Dans l'autre poche, attendait une paire de jarretières rutilantes, aux boucles en argent, que Marius baisait, chaque soir, en se mettant au lit. Ce n'est pas tout d'acheter des jarretières ; il faut les attacher. Grosse affaire ! Comment oser une proposition si hardie. Qui sait ? Ne se fâcherait-elle pas lorsqu'il exhiberait les jarretières et solliciterait humblement, oh ! bien humblement ! l'honneur de les placer lui-même ?

Il retardait cette minute urgente et décisive. Son intérim à Champourcin finissait. Obligé de retourner à Grivedesvignes, il parlerait tout de suite au père Pinoncelli de son amour, de son projet de mariage. Le père consentirait ; et il viendrait régulariser sa situation, demander Rose. Mais il ne pouvait partir sans offrir un souvenir à la belle qui avait pris dans son cœur la place des bêtes.

Marius, debout, pensif, inquiet, ses doigts grattant distraitement sur le sac le ventre du batracien qui gémissait sourdement, hésitait. Enfin, d'une

voix grave, très émue, l'agent voyer, tremblant et rougissant :

— Je vous ai acheté des jarretières... Voulez-vous que je vous les mette?

La tête baissée, il regardait à peine Rose qui allait, à coup sûr, l'écraser d'indignation.

Crânement, elle releva sa jupe très haut, très haut, et lui dit de sa voix la plus douce, avec un sourire qui aurait fait lever un mort :

— Tout de suite...

Pinoncelli fut atterré. Sans être priée davantage, elle montrait sa jambe! Il en tomba sur le canapé.

Elle accourut dans ses bras, et, joyeuse, câline, la robe troussée, s'assit sur ses genoux. Jamais elle n'avait été si provoquante! Les bas de Rose, d'une longueur n'en finissant plus, montaient toujours, toujours, et la main craintive de Marius montait toujours, toujours. Il sentait sur sa joue comme une haleine brûlante.

Enfin, il boucle les jarretières.

Mais, brusquement, il les enlève, fait descendre les bas jusqu'à la cheville et promène lentement sa main sur la chair; le toucher de cette peau satinée l'enfièvre davantage. Rose lui dit encore, voluptueuse, soupirante : « Je veux être apprise par toi... » Puis elle se renverse, demi-morte, en un

mouvement d'une joliesse friponne et se couvre les yeux.

En vérité, Marius fut sur le point de succomber; mais la passion fut vaincue.

Se dégageant, il se leva.

Sans bouger, il contemplait Rose en désordre, les seins dehors, dans une attente, les mollets nus, le giron sans défense. Elle eut l'air de s'éveiller encore un peu délirante, déjà honteuse. Alors, ne sachant plus quelle contenance se donner, il empoigna le sac sur lequel ses doigts caressaient encore machinalement le crapaud; il en tira l'animal et ne trouvant que cela à dire :

— C'est qu'il suinte toujours.....

— Il a tant d'esprit! répliqua-t-elle, sèchement.

Le lendemain il lui envoyait une longue lettre :

« Ma Rose d'amour,

« Il faut que je t'écrive. Je sens que mon pauvre cœur déborde. Oublie la scène d'hier, les attouchements auxquels je me suis livré. Douce enfant, tu n'osais pas protester, tu craignais sans doute de me faire de la peine. Mais je l'ai bien vu, ta pudeur se révoltait... Voilà pourquoi tu es tombée à la fin, comme anéantie, sur le canapé, en te voilant le

visage. Et, quand tu es sortie, ta parole brève, l'éclair de tes yeux, le sourire de mépris plissant ta lèvre, tout me disait que je venais de manquer à mes devoirs.

« Oublie ma faute, ma très grande faute, Rose; j'implore ta pitié, ton pardon... »

X

DEMANDE EN MARIAGE

Le père Pinoncelli, serrurier à Grivedesvignes, dans la rue de Provence, tomba quasiment des nues, lorsqu'il apprit que son petit était amoureux.

— C'est bien sérieux, fiston, ce que tu me contes... Mais tu sembles changé, nom de Dieu!.. Autrefois tu fuyais les femmes comme la peste..

— Rose... mon père... n'a rien de la femme.

— Hein? fit le serrurier stupéfait.

— Je veux dire que c'est un ange.

— Ma foi... puisque tu veux épouser, épouse.

Trois jours après, Marius se présentait chez

Mme Mouton. Il était en grande tenue. La buraliste parut très flattée de la demande :

— Je sais bien que si Rose était votre femme, elle ne serait pas malheureuse. Il lui serait impossible de trouver, si elle ne vous accepte pas, un mari qui vous ressemble... car, franchement, vous êtes unique.

Pinoncelli courba le front sous cet éloge. Il attendait avec impatience que Mme Mouton lui dit : « Rose sera votre femme ». Ce ne fut point ainsi qu'elle parla. Sans doute, elle ne faisait aucune objection sérieuse. Toutefois, il fallait réfléchir un peu avant de se décider. Elle promettait de faire connaître sa réponse, à Grivedesvignes, dans huit jours au plus tard.

L'agent voyer n'insista pas. Il était fort troublé, prononçant les mots avec une difficulté extrême.

XI

LE REFUS DE ROSE

« J'ai de tristes nouvelles à vous apprendre. Ma mère, subissant des influences, ne veut pas de ce mariage qui nous aurait comblés tous deux. Elle dit qu'elle ne peut consentir à se séparer de moi.

« Qu'ai-je donc fait d'injuste, pour être si contrariée?

Adieu, mon cher Marius....»

Maman n'empêchait rien du tout. Un bon parti, M. Pinoncelli; mais Rose ne voulait plus en en-

tendre parler. Son imagination exaltée n'avait plus que dédain pour l'agent voyer, membre de la Société scientifique et littéraire de Grivedes-yignes, rédacteur d'une publication semestrielle considérée dans le département : *le Hanneton des Alpes.*

— Tu sais bien, maman, que je l'ai toujours considéré non comme un amoureux, mais comme un bouffon... un innocent... Té! quand je vois une bête, je pense à lui!

XII

DEUS EX MACHINA

Marius, sachant ces propos, entra dans une grande colère. C'était la seule femme qu'il eut jamais aimée. Puis sa vanité s'en mêlait. Il est agent voyer; c'est une position. Peut-être parce qu'elle a son brevet de capacité, elle voudrait épouser un « monsieur » de la ville. Mais est-ce qu'il n'est pas un monsieur? Il émarge à la Trésorerie. Rose le refuse; et elle en sera réduite à accepter un ouvrier ou un paysan.

Après un accès d'orgueil, bien compréhensible,

la mémoire parlait à son tour. Elle l'avait aimé; il n'en peut douter. C'est comme si elle s'était livrée à lui, à ses étreintes ; tant de baisers échangés valent certes mieux qu un oui devant M. le maire de Champourcin. Elle niera ! Mais il a des témoignages de leur passion partagée. des lettres !

Le soir, dans sa chambre, il les relut. C'était, en une atmosphère un peu pourrie, un bruit continu de bêtes qui s'efforcent gauchement, qui rampent. Dans les bocaux posés sur le parquet ou sur des étagères, des serpents, des crapauds, des grenouilles essayaient de soulever les couvercles chargés de lourdes ammonites, ou cornes d'Ammon, dieu phénicien, le Soleil.

Ce billet se rapportait au temps des dernières leçons d'histoire naturelle : « Au point de vue théorique, tu m'as suffisamment instruite. Pour compléter mon éducation, quand donc, m'ami, une expérience ensemble? Les robes ne me gêneraient-elles pas? » Rose, en effet, avait écrit cela ; ses sens exaltés, dans la tranquillité de la vie provinciale, parfois s'apaisaient ainsi. Marius considéra Rose comme une impudique, ce qui est bien nature; et il songea à montrer ces billets intimes. (Il ne l'aurait pas fait ; c'est un brave garçon.)

Tout cela revint, colporté, à Mme Scholastique Mouton et à Mlle Rose, qu'on n'appelait plus, dans le pays, que « Rose d'amour ».

La mère et la fille vivaient dans la terreur d'un esclandre, d'autant qu'un voyageur en rhums

de la maison Lambert, de Marseille, un joli homme, qui gagnait au moins dix mille francs par an, courtisait Rose. Il lui écrivait souvent de Gap, de Grenoble, d'Avignon, de Turin, de Gênes, et sans doute il l'épouserait. Comment se tirer de là ? La mère et la fille y songeaient quand Rose eut une excellente idée :

— Si nous en parlions à l'oncle ?

Un solide, un dur à cuire, cet oncle, M. Pierre

Brusquet, capitaine des pompiers à Malefougasse. Il fallait le voir parader, le dimanche, casque en tête, sabre au côté, sur la poitrine la médaille militaire, avec sa compagnie de quinze citoyens.

Et tous du poil.

Mme Mouton se rendit chez son frère.

Malefougasse, 10 septembre 1886.

« Jeune homme,

« J'ai l'avantage de vous faire savoir que Mlle Rose Mouton a un oncle à Malefougasse, qu'il s'appelle Brusquet, dit Cigare, et que, depuis seize ans, il est capitaine des pompiers dans cette ville.

« Si vous ne me connaissez pas et que vous ayiez envie de voir la tête que j'ai, vous n'avez qu'à vous arrêter un instant à Grivedesvignes, devant la vitrine du photographe Tistet. Le portrait qui représente un capitaine des pompiers avec des épaulettes d'or, c'est le mien.

« Ces explications données, vous cesserez immédiatement d'écrire à Mme Mouton et à ma nièce des lettres injurieuses et qui n'ont pas le sens commun.

« Nonobstant, vous vous attireriez une affaire

désagréable, car je vous ferais voir de quel bois se chauffe un capitaine des pompiers à Malefougasse.

« Je vous salue.

Ainsi finit la comédie.

LES
GROSEILLES

A Adolphe Brisson.

Vers cinq heures du soir, elle remontait la rue Taitbout, quand Paul Ravier, de retour du Japon depuis une semaine, amusé par la silhouette élégante de cette petite modiste, trottinant d'un air crâne, à la main son carton à chapeau, au collet, pour broche, une couronne de marquise :

— Vous êtes bien jolie... mais vous le seriez encore plus sans rien du tout...

— Alors, comme une statue?... Mais où donc je mettrais les mains?

— Dans mes poches.

Ainsi Germaine, qui s'appelait déjà de Rosay, devint la maîtresse d'un « mêlé » de Montmartrois et de boulevardier. Comme, le soir même, il donnait une fête pour célébrer son retour et faire admirer à un choix d'horizontales et de gommeux, avant de leur en faire présent, des merveilles rapportées d'Orient — une grue en grès de Bizen, laquée de blanc et perchée sur une feuille de lotus, des manches en shibouitschi et en shakoudo; un lapin par Masatami; une grenouille sur un sceau, netzké en bois, par Masakadzou; des albums d'Hokousai, des foukousas — la gentille modiste, marquise de Rosay, eut un succès fou. (Le dîner en tête-à-tête avait été suivi d'un abandon complet.)

Vers dix heures, les invités arrivèrent.

Ce fut à minuit que Germaine, très drôlichonne en robe de satin vieil or brodée de canards mandarins, eut envie d'être seule un instant. Ravier lui ayant indiqué, elle trouva la porte au fond d'un couloir; le long du mur, sur des étagères, étaient plusieurs petits aquariums où évoluaient des poissons bizarres destinés au Jardin d'acclimata-

tion. Germaine, qui cependant ne savait point comment Gargantua se servit d'un masque de velours, des gants de sa mère, de marjolaine, de

roses, de feuilles de courge, finalement d'un oison bien duveté, se demanda, grise un brin, si ces poissons n'étaient pas, dans un hôtel si fantaisiste, pour un usage intime. Et, plongeant le bras,

elle en sortit un, au dos rouge à bande d'argent ; mais au dernier moment, il lui glissa entre les doigts. Tranquillement elle en choisit un autre, noir à points dorés ; parmi les dentelles du jupon, il s'échappa encore. D'abord contente, elle s'impatienta lorsqu'une vingtaine, sans qu'elle fût parvenue à rien, cabriolèrent, de côté et d'autre, jusque dans le corridor. Dépitée, pestant, criant, jurant comme Cambronne, elle rentre dans le hall :

— Si c'est l'habitude en Chine, ils sont vraiment malins !... Presque tous les bocaux sont vides... J'en ai plein le dos...

Personne ne comprit, sauf Ravier qui se précipita, ses invités à la

suite. Voyant ce désastre frétillant, une colère lui monta à la face, si bien que les autres ne savaient quelle contenance avoir et rentraient leur moquerie. Il était bien drôle à voir dans son chagrin, quand Germaine prononça tout à coup, au milieu du silence général :

— Est-il bête, cet imbécile-là !... Non, est-il bête !...

A cette exclamation, à son rire gamin et charmant, s'éleva une joie énorme. On ne se gênait plus ; on se payait la tête de Ravier en train de ramasser ses poissons. Et Germaine de recommencer : « Est-il bête, cet imbécile-là !... » Jusqu'au matin, pendant le bal, chaque fois qu'elle le répétait, de gais éclats partaient en fusées. Toute glorieuse, elle adopta définitivement cette saillie quelconque. Elle disait : « C'est mon mot ».

*
* *

Le lendemain, l'historiette était sue de toute la haute noce. Au cercle, le petit comte de Mauvieuse fut enthousiasmé. « C'est très bécarre, » déclarait-il.

Quatre jours après, très fier, il présentait Germaine à ses amis.

Si elle n'avait qu'un mot, René de Mauvieuse, un gommeux accompli, un zéro distingué, n'en avait

qu'un aussi, celui à la mode. Le couple était assorti, absolument « zain ». Lui, impassible et

ennuyé. Elle, inconsciente, très décorative, surtout aux lumières, les lèvres passées au carmin, les cils accentués, ses cheveux blondis relevés sur la

nuque, avec quelques mèches folles voltigeant; une fine et lourde crinière à reflets d'or, à la fois bestiale et exquise, donnant une sensation de fauve et de femme. A des instants de gravité troublés par aucune pensée, de bon ton, de grand air vraiment, succédaient des rires en cascade pour le seul plaisir de s'entendre et de montrer ses quenottes, parfois un geste ou un terme canaille, mais si gentiment fait, si gentiment dit, qu'elle ravissait, tour à tour arrogante et gavroche.

* * *

Aussi d'abord, le marquis de Mauvieuse fut assez flatté de l'heureux goût de son fils; et même un jour, il lui en fit compliment. Amoureux des froufrous, il en excusait la passion chez les autres. Malgré qu'il eût dépassé la soixantaine, devant une jolie femme, à l'occasion, il se redressait. Elles lui semblaient toujours le seul but, le seul bonheur de l'existence.

Quasi légendaire dans le monde de la haute noce, avec sa houppe blanche, son monocle au large ruban de moire, mais obligé à un repos bien gagné, il ne savait rien refuser à René, pour ses maîtresses, lorsqu'il les trouvait, lui, distinguées et plaisantes. Belles performances et belles actions; le père jugeait les premières, et le fils les secondes.

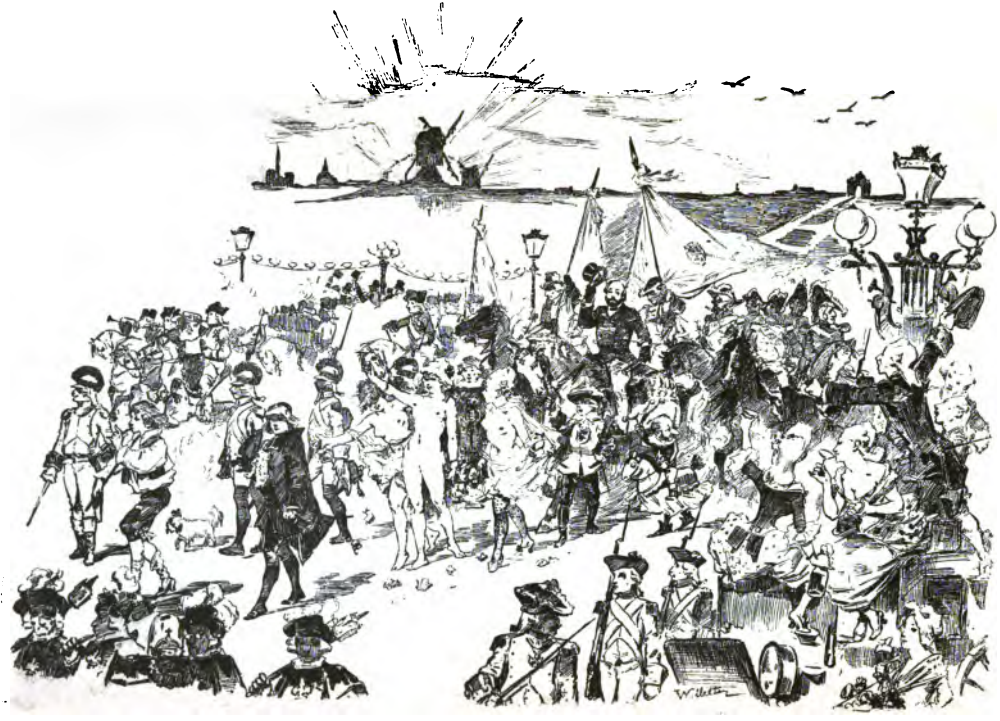
Lorsqu'on lui parlait d'une nouvelle amie du comte, il s'ingéniait pour la rencontrer, entrant un quart d'heure à l'orchestre d'un petit théâtre, afin de la lorgner négligemment, ou bien aux courses, à une exposition. Plus il était satisfait de la bonne fortune de René, venue en donnant, mieux il ouvrait son portefeuille.

Et, décidément, Germaine lui plaisait.

Viveur longtemps, un peu triste d'être obligé d'enrayer, sans trop le faire paraître, un tantinet braque sur le tard, pas encore gaga néanmoins, ce qui est le parisianisme suprême, le chic de la fin, il était légitimiste, mais platonique. Il eut souhaité volontiers, sans l'avouer, que le roi fît son entrée à Paris, comme Charles-Quint à Anvers, avec les plus jolies femmes de la ville, allées à son devant toutes nues.

Religieux, il avait fait présent à l'église de son village, consacrée à cette sainte, d'une Madeleine en marbre, pour laquelle une amie de sa jeunesse avait posé.

Chaque année, l'été, l'automne, pendant la messe à laquelle il assistait régulièrement, tous les dimanches, avec sa famille, dans le banc du châtelain, il avait plaisir à voir, dans la clarté adoucie de la nef, les paysans en prière, sur le dos de qui les vitraux allongent des prismes, et, à l'autel,



parmi l'étoilement des cierges, la fumée bleutée de l'encens qui se disperse, à suivre, sous le vêtement de pierre, les contours de la pécheresse dont il fut complice.

Même il lui arriva, tandis que le bon curé chantait un psaume, de se laisser distraire, à l'accompagnement de l'orgue, et, les yeux clos à demi, ce que le populaire prenait pour une minute de grande dévotion, de murmurer encore une litanie d'autrefois :

Esther charmeresse,
Esther enchanteresse,
Esther israëlite,
Esther favorite,
Esther ballerine,
Esther divine,
Esther enivrante,
Esther frissonnante,
Esther impudique,
Esther adamique (toute nue, *mot de sa maîtresse.*)
Esther friponne,
Esther polissonne,
Esther bissée,
Esther convulsée,
Esther capiteuse,
Esther luxurieuse,

quand
Esther amoureuse?

Bref, un sceptique ce galant homme. Mais l'indulgence a ses limites.

* * *

Le marquis était volontiers pour que son fils eût toutes les femmes. Une seule, c'était trop. Germaine s'emparait, corps et âme, de René. Des bijoux, des chevaux, très bien. Mais il voulait à présent lui offrir un hôtel. Le caprice se changeait en amour définitif qui s'installe. Il était temps d'aviser. Il appela son fils et lui dit son sentiment :

— Tu m'obliges à te sermonner, ce qui n'est ni dans mes goûts, ni dans mes habitudes... Si je n'y mettais le holà, tu te compromettrais pour cette petite, qui ne doit rien être de plus qu'un passage... d'ailleurs nous allons couper court. Le cap du grand prix est franchi... tu vas m'accompagner à Touraneuc... Tout est préparé, au château, pour notre arrivée... Elle est austère, la Bretagne ; elle te calmera.

— Je n'aime pas beaucoup le paysage, mon père... je pense, comme vous, qu'il est incompréhensible sans la femme...

— Tu veux dire par là?

— Que si je vais à Touraneuc, j'emmènerai Germaine.

— Tu es ridicule, mon cher... Pour moi, ça ne fait rien... mais la famille...

— Je comprends ta gêne?... Eh bien... nous installerons la petite dans le voisinage, à l'Ours, l'auberge du père Markoff.

— Oui... mais tu promets de ne plus faire de bêtises et de varier bientôt tes plaisirs... sinon, l'hiver prochain, je coupe les vivres.

— Je ne te reconnais pas... Et c'est toi qui disais, l'autre soir, à Alice Penthièvre : « Tout pour la femme, même les hommes. » C'est elle qui m'a conté ça.

* * *

L'auberge de l'Ours, à l'entrée du hameau de Blénor, est située peu loin du rivage, tandis que le château de Touraneuc se trouve à une bonne lieue dans les terres. D'après les ordres de René, depuis une semaine de retour dans le pays, mais un peu malade, le père Markoff, accompagné d'un domestique du comte, alla, sur le coup de midi,

chercher à la gare de la ville voisine Mme Germaine de Rosay. Jusqu'alors, n'ayant pas dépassé Bougival, tout heureuse de ce voyage, elle eut un fou rire quand le vieux, en costume breton, la salua très bas de son chapeau à larges ailes. Se posant un monocle dans l'arcade sourcilière droite

(ce qui l'amusait beaucoup, et ne gâtait point sa joliesse) elle dit :

— C'est toi, l'ours Markoff ?

— Oui, madame la marquise.

Germaine fut délicieusement flattée. Il lui avait donné ce titre d'un ton simple et grave. Aussi, le

long du chemin, elle fut superbe de tenue, marquisette. C'est à peine si elle écoutait d'un air distrait les renseignements du bonhomme sur les localités, Touraneuc, Blénor, Tuville ; à un détour de la route, il prononça :

— Voici la « mê ».

Soudain, en face de l'océan, des flots interminables, de cette étendue mouvante, qui jette brusquement une idée d'infini à celui qui voit et entend pour la première fois la grande bleue, la grande verte, elle eut une secousse, à la fois d'admiration et de crainte. « On ne peut pas marcher dessus ! » Dans le sentiment vague de respect pour cette force énorme, s'allongeant devant elle par delà l'horizon, ce fut ce que démêla Germaine impres-

sionnée. Le vieux avait cessé de parler ; et ils furent silencieux jusqu'à ce qu'ils aperçurent le hameau éparpillé vers la mer qui, dans un flux puissant, montait avec un fracas de vagues.

*
* *

Très pittoresque l'auberge, avec son toit d'ar-

doise en pointe, son unique étage, sa galerie de bois et son auvent de chaume. Au bout d'une tringle rouillée, une enseigne se balance, sur laquelle un barbouilleur a peint en grosses lettres :

A l'Ours

L'animal est représenté. Oui, plaisante à voir,

l'hôtellerie, un peu isolée des autres maisons, parmi les feuillages.

Deux chambres étaient réservées à Mme la marquise, l'une sur la route, du côté de la mer, l'autre, avec le lit, sur le jardin. Aussitôt descendue de la carriole, Germaine, sans prendre le temps de changer de costume, voulut s'installer; elle accrocha dans les coins des ombrelles japonaises, çà et là, sur les murs, des éventails, des kakémonos, souvenirs de Ravier. Enfin, ayant renvoyé le domestique de M. de Mauvieuse, elle se rafraîchit, s'habilla comme si elle devait dîner aux Ambassadeurs, et, triomphante en toilette claire, elle sortit quand le soleil fut moins chaud.

Tout la ravissait.

D'abord, le jardin, très vaste, avec ses carrés de choux, d'épinards, d'oseille dont elle grignotta quelques feuilles, et traversé en tous sens de longues allées de groseilliers. Mutine, s'étonnant d'un papillon qui court les fleurs, d'une bête à bon Dieu qui circule, elle emplit de menues grappes, blanches et rouges, l'enveloppe d'une lettre d'un ami de ce pauvre René. Puis, après avoir répondu avec grâce et hauteur (car elle se rappela sa noblesse), au bonsoir du vieux Markoff en train de fumer, sur un banc de chêne grossier, près du

seuil, elle se dirigea vers la plage en mangeant sa cueillette.

* * *

La mer se retirait. La plage étant très peu en pente, une grande étendue était à découvert. Germaine s'amusait à trottiner, à marquer sur le sable la semelle plate et large de ses souliers anglais.

Elle rigolait au bord de l'océan écumeux ; même, un instant, elle fit un petit fleuve. Le soleil, déclinant en face, semblait, avec un énorme œil ardent, la regarder. Puis, distraite de l'astre qui, à l'horizon, commençait à incendier les nuées, elle écrasa des méduses afin de voir dedans ; elle courut après des crabes ; et, sans y avoir pris garde, elle se trouva dans un arc de cercle formé de hautes falaises. Ça et là, des flaques d'eau luisaient ; au

loin, de l'océan diminué, surgissaient de monstrueuses roches qui, dans la brume crépusculaire, prenaient de vivantes formes et, parmi les gloires du couchant, les éblouissements d'or, la pluie de braises et d'étincelles, avaient l'air de boire, de lui faire des gestes de satyre ; on eût dit des géants enivrés de soleil.

Une brume, lentement, s'étendait.

Soudain la sirène parisienne, s'apercevant qu'elle était loin de tout, très seule, fut saisie de crainte, d'une peur de la nuit et du tapage incessant de la vague. Sans regarder en arrière, tremblante un peu d'être suivie par le flot, qui cependant s'en allait, elle retourna, hâtive, son ombrelle de dentelle crème à demi pleine de coquillages, de varechs, d'immenses algues lourdes d'eau.

Elle achevait à peine de dîner, qu'une tristesse l'envahit tout à coup, en même temps que la fatigue de sa promenade vagabonde dans la griserie de l'air vif. Gentil oiseau de cage, elle tomba d'épuisement, peu habituée à l'espace.

Toute « chose » de se coucher si tôt, gênée d'être seule, se sentant petite dans un grand lit, ahurie d'inconnu, elle ferma vite ses yeux, encore impressionnée par le prodigieux charbon de feu

qui tantôt s'enfonçait dans les flots innombrables.

*
* *

Elle s'était endormie un peu partout, Germaine; aussi elle ne fut point étonnée en s'éveillant dans cette chambre de campagne.

A travers les rideaux à carreaux blancs et rouges de l'unique fenêtre, le matin clair transparaissait. Somnolente, elle fermait les paupières, luttant pour le sommeil, et rêvassait, ayant rejeté les couvertures, absolument nue. D'un volet, par le trou rond comme une chattière de porte, un rayon filtrait, coupant la pénombre d'une traînée lumineuse.

Arrêté, ainsi qu'une caresse, à mesure, sur les cheveux blonds dénoués, sur les seins mignons, il fut dorer un champ de folle avoine.

De temps en temps, chicanée par le jour, elle bougonnait, en s'étirant, contre ce rayon indiscret; comme pour l'écarter, elle faisait un geste. Puis elle ne bougea plus, semblant en extase.

Elle voyait en songe un globe énorme, foyer resplendissant, autour duquel dans l'azur, dans l'infini, tournaient des mondes; c'était ensuite une étendue immense et vide traversée d'un fil de

clarté, au bout duquel elle se pâmait, blonde araignée d'amour suspendue au soleil.

Alors, s'éveillant tout à fait, elle éclata de rire.

*
* *

Assise au bord du lit, elle enfila longuement ses bas de soie noire, regardant avec complaisance ses jarretières, vert pomme pas mûre, et le galbe du mollet. Enfin, pour s'admirer mieux, elle ouvrit les volets à deux battants.

Elle resta saisie.

A l'horizon dans l'opale du lointain, une ligne vague de collines. Un clocher piquait le ciel bleu tendre; autour, çà et là, des toits de chaume, couverts d'une mousse profonde que le matin veloutait. Une buée très légère, déchirée par la chaleur naissante, flottait encore au-dessus des prairies. Et, en bas, sur les feuilles bossuées des choux et frisées des salades, des gouttelettes s'irisaient dans le jardin, clos par des haies vives de trois côtés, et de l'autre, d'une palissade de planches taillées en pointe, trouées et gardant la rouille des gros clous, débris de barques.

Les groseilles en pendeloques surtout lui tiraient l'œil, ainsi que des parures de rubis.

Il sembla pourtant à Germaine qu'il lui manquait quelque chose. Elle ne sut pas quoi ; c'était le roulement continu des voitures, les cris des marchands de quatre saisons, le bruit toujours sous-entendu de la ville. Elle fut, une minute, sérieuse sous l'influence de cette paix profonde que troublait à peine la chanson intermittente de la mer.

Personne.

Si elle descendait comme ça?

* * *

Etres primitifs (des faunesses!) les grisettes parisiennes sont volontiers nues. Un artiste ne se fait pas trop prier pour montrer ses œuvres ; c'est un instinct bien naturel que les petites belles, non contrariées par une bonne éducation, soient fières de faire admirer comme elles sont faites.

Germaine allait et venait chaussée de satin et seulement vêtue de ses bas de soie. Sa blonde chevelure dénouée flottait sur son échine souple, sur les épaules, et, par instants, voilait ses seins rigides et divergents.

L'exquise folle s'amusait, trottant de ci, de là, comme un jeune chat. De loin en loin, elle se campait devant un groseillier, mi-baissée, picorant. Tantôt, elle prenait des grappes à pleines mains et les dévorait à même dans le creux, comme on se désaltère ; tantôt, avec un geste gourmet, elle les admirait, faisant glisser du soleil au travers, ravie, et les saisissait, grain à grain, du bout des dents.

Soudain, elle s'interrompait avec un frisson et un rire ; une goutte de rosée était tombée d'une branchette sur les hanches, ou ailleurs. Elle poussait de légers cris, et, parfois se penchait ou se renversait, comme une clownesse, pour boire la gouttelette.

Cependant, l'auberge était en révolution.

Le père Markoff avait appelé dans la cuisine, d'où il voyait tout, sa femme, puis leur gars. Ils demeuraient stupéfaits, sans trouver une parole pour exprimer leur saisissement. La mère marmottait de vagues syllabes en levant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin qu'ils n'étaient pour rien dans ce péché. Enfin, le vieux dit :

— Faut parler à la dame, Grégoire...

Le nigaud, immobile comme une des planches à bateau de la haie, ouvrit une bouche énorme, sans que sortît la moindre parole, interloqué à cette idée d'approcher, lui qui pourtant était assez

faraud avec les luronnes de la contrée, de cette jolie fille, frêle élégante, à la toison d'un or étrange, de cette marquise, la veille, en toilette si pimpante, qui à présent gaminait dans l'herbe, sans même une chemise (en abîmant ses petits souliers), avec des bas si ténus qu'au travers le rose de la peau transparaissait. Après un chamaillis, le vieux prononça :

— Alors, toi, la mère, va !... Je réfléchis que c'est ben mieux... plus approprié.

La vieille. invoquant la madone, égrenant son chapelet, comme vers une diablesse, s'avance, encore alerte malgré la soixantaine, timide devant Germaine impudique qui avait cessé de grignoter pour la regarder venir.

L'antithèse était délicieuse : la paysanne hâlée, ridée, aux mains osseuses, maigres, les veines saillant ainsi que des ficelles, à la face douce et rude, d'un brun de vieux bois et comme sculptée à

coups de couteau par un bûcheron, les soirs de veillée ; et ce corps si jeune, si blanc, si gracieux en sa fraîche nouveauté, sa nudité dorée.

Ces deux êtres si différents étaient deux femmes.

— Bonjour maman... Ça va bien?

— Oui... oui... madame la marquise...

Elle hésitait, ne sachant par où commencer. Brusquement :

— Oui...Mais on ne sort pas habillée comme ça.

— Comment? Ça ennuie quelqu'un? Il n'y a encore personne de levé à cette heure?...

— Personne!... Vous voulez dire tout le village? Il est ben près de neuf heures.

— Pas possible!... A Paris, on ne se lève jamais si tôt. Est-ce que ce n'est pas la même chose ici?

La mère Markoff lui expliqua qu'à la campagne plus d'un se sauvait du lit à l'aurore, qu'à ce moment on était, qui aux champs, qui sur mer.

Germaine écoutait avec grande attention tout en contemplant ses ongles rosés; elle semblait faire un effort de raisonnement.

Sans doute elle estima que l'observation était juste, que des paysans pouvaient sortir d'entre les draps avant neuf heures du matin. Gentiment, elle remonta chez elle. De la cuisine, le vieux et

son gars ébahi, raide comme un piquet, entendirent le clic-clac des talons sur les marches usées de l'escalier de bois.

*
* *

Depuis son arrivée, René s'ennuyait en son vaste château. Il ne pouvait vivre loin du boulevard, du cercle ; n'ayant jamais compris la grandeur simple des champs, il préférait de beaucoup le bruissement d'une jupe de soie au souffle du vent dans les branches, les platanes étiques piqués en rang le long des maisons grises aux forêts formidables et charmantes, la boue des trottoirs aux chemins qui zigzaguent. Il avait dû faire des politesses aux familles des alentours, des visites à des douairières aussi délabrées que leurs manoirs. Parfois une jeunesse souriait parmi ces antiquités ; mais il trouvait bébêtes les jeunes filles. Certes il ne sortirait plus de chez lui, sauf pour aller dire bonjour à Germaine ; ce serait son seul but. Il faisait déjà peine à voir, se traînant dans les vastes salles mornes ou dans les allées du parc, visitant le chenil, les écuries, en négligé, pâle, efflanqué, tétant un cigare éteint, fatigué, même pour le rallumer.

Quand sa maîtresse, le jour même, lui conta son aventure, il en fut diverti un instant :

— C'est très bécarre, ma chère.

Vicieux, le petit comte, oui; solide, non pas. Elle était très excitée, blondinette; l'air vivifiant, après avoir vagabondé sur l'eau salée, la remuait toute. Elle le fit comprendre mais en fut pour sa peine :

— Non... non... Je n'aime pas ça... entre deux cigares.

Pauvre Germaine! Et il était parti la laissant penaude.

Dépitée, elle prit son ombrelle, ses gants et se dirigea du côté de la mer. Sur le pas de la porte le père Markoff fumait sa pipe avec recueillement

Lorsque Germaine parut, il se leva et, comme d'habitude, il la salua très bas. Mme de Rosay daigna tailler une bavette. Le vieux lui sembla superbe avec sa carrure herculéenne, sa figure énergique, ses deux bouclettes d'or lui balançant aux oreilles et brillant sur le cou aux tons de bronze.

Un robuste mâle, aux instincts de pirate, ce vieux. (Ce n'est pas lui qui aurait refusé, entre deux cigares). Il regrettait, sans doute, de ne pouvoir, comme ses aïeux, partir d'un petit havre, par n'importe quel temps, faire des courses au loin et revenir après avoir capturé quelques bateaux marchands des bons voisins.

— On fait ce qu'on peut... C'est vraiment dommage, avec des bras comme la paire que voici, de tenir une auberge!... Eh! grâce à eux, j'ai tombé un ours...

— Un ours?... fit curieusement Germaine, ouvrant de grands yeux.

— Mais oui, il y a pas mal de temps déjà... A la fête patronale de Douarnenez, un bateleur l'exhibait, et il donnait comme prix un lapin, à qui pourrait renverser sa bête. Six gars de la contrée avaient essayé, mais sans résultat. Moi, après un rude combat, j'ai terrassé Martin et j'ai gagné le prix... C'était dur, allez! Les os m'en craquaient!... En mémoire, j'ai fait peindre l'ours sur l'enseigne de l'hôtellerie.

Elle n'était pas pensive souvent, Germaine. Mais, tout en cheminant vers la plage, la vision de cet homme luttant avec l'énorme animal la hantait.

La mer, secouée par des rafales, beuglait; une buée grisâtre la couvrait, estompant les falaises et les grosses roches immergées. Le soleil, sans éclat, comme sous un voile, tombait morne, terne, minable ainsi qu'un vieux sou rouillé. Bientôt, sans un rayon d'adieu, il disparut. Le crépuscule se fit; en haut, çà et là, parurent, clignottant, de blondes étoiles. Germaine, avec ses cheveux à reflets étranges, avait l'air d'être leur sœur dégringolée.

Elle ne savait ce qu'elle avait, ni ce qu'elle pensait; elle était toute drôlette, comme annihilée, joli rien du tout, devant la mer immense. Elle aimait respirer le parfum de white rose; et elle ne le sentait plus, une forte brise lui soufflant au visage les odeurs du large.

* * *

La nuit fut mauvaise, encore pleine de rêves, mais peu agréables. Le jour se répandait à peine que Germaine se leva. Son moral étant triste, le matin le lui parut aussi. Les arbres, le

clocher, l s maisons, très ternes, tout en gris Soudain, le rouge des groseilles la tenta de nouveau; de si bonne heure, elle serait seule assurément.

Pas plus vêtue que la veille, promenant à travers les sentes du jardin la gaieté de ses bas violets, si ténus, de sa peau très blanche, de ses lèvres carminées et souriantes, des toisons d'or, des yeux qui brillent, elle commençait sa récolte, quand surgit encore la vieille.

Cette fois, elle fut plus vive :

— Vous êtes donc maudite pour vous montrer ainsi? C'est pourtant pas la mode, dans la capitale? Moi, je m'habille, point bellement, mais je m'habille, le matin, avant l'ouvrage... Bon sang! même lorsque je suis allé à la mer, il y a longtemps de ça, lors de mon mariage, j'avais sur le dos une robe usée; on n'a rien vu, rien de rien... Il faut rentrer, la petite dame, et vite...

La vieille saisit Germaine par le bras. Elle se montait, la maman!

L'histoire de la première escapade ayant couru le village, les garçons, dans l'espoir de voir quelque chose, s'étaient embusqués derrière les haies;

des regards passaient dans l'enchevêtrement des feuilles, entre les pointes d'épines. On s'amusait aussi, et dur, derrière les épaves de bateaux. Les gars n'avaient jamais vu de chair si élégante, de bas si fins. Quand la vieille appela Germaine « petite dame » et la toucha, marquisette, au contact de ces doigts rugueux, se fâcha, et son corps devint tout rose de colère :

— Lâchez-moi!... Hier, je comprenais; mais aujourd'hui, il n'est pas sept heures... En voilà un pays d'idiots!... J'en ai assez d'une campagne où on ne peut pas se balader tranquillement. Sont-ils bêtes, ces imbéciles-là!... Je veux m'en aller, et tout de suite... Qu'on attelle la carriole, pour me porter à la gare, où j'attendrai, s'il faut... Je ne veux pas rester une heure de plus dans cette fichue auberge... Je veux m'en aller!..

Scandant chaque mot, elle répèta encore :

— Je veux m'en aller!

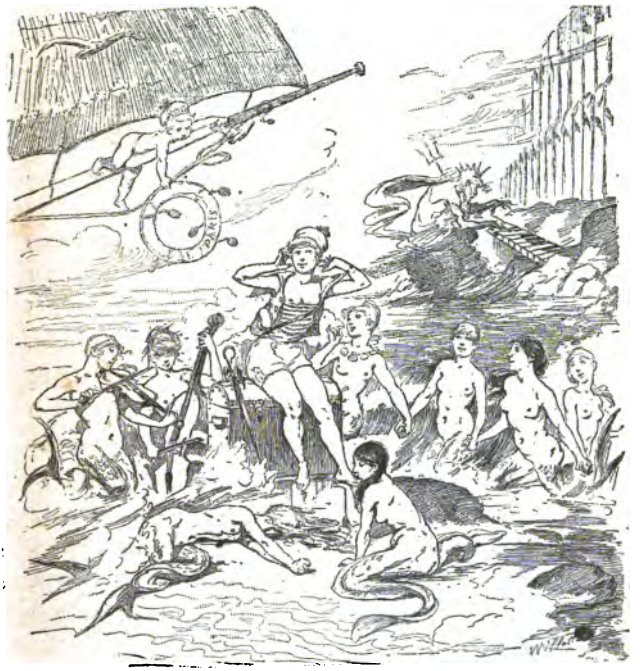
— Mais... que dira M. René?...

— Ça m'est bien égal... Il n'est bon à rien, ce petit éreinté!.. Qu'on attelle aussitôt tandis que je m'habille, mère Markoff... je file d'ici... oui, je « me tire ».

*
* *

Sur la grand'route court une patache, conduite

par le fils Markoff, encombrée de Germaine et de son bagage, de malles, de parapluies, de



cartons à chapeaux, et même d'une liasse de varechs.

Un drôle d'équipage et un amusant contraste : ce paysan rasé, à longue chevelure, en chapeau à grands bords, la veste bleue avec un calvaire jaune dans le dos, sa ceinture à plaque de cuivre, éblouissante d'éclat, poinçonnée de méandres, reluisant presque comme un miroir, ses larges braies noires plissées et le mollet serré ; ce farouche dadais, habillé comme un de ses ancêtres ; puis, cette dernière création de la mode, cette blondinette au pouf énorme, en jupe de satin gorge de pigeon, sur laquelle des bouquets pompadour rose et bleu tendre sont jetés, en souliers vernis et gants cendrés où s'étalent des pattes noires, les cheveux ébouriffés traversés au-dessus de la nuque, ainsi que sa capote cerise exquisement chiffonnée, d'une lance d'écaille blonde à pointe de diamants.

Elle était joyeuse, Germaine, de rentrer à Paris. Elle était gaie comme la journée de soleil, comme les alouettes qui de temps à autre s'élevaient, de

chaque côté de la route, allant se perdre dans l'azur en un chant infini; à mesure qu'elles montaient, elles devenaient plus petites, et les notes plus faibles; on les entendait encore qu'on ne voyait d'elles qu'un point noir dans le bleu; puis, l'haleine leur manquant, délicieusement, elles se laissaient choir parmi les blés.

Le gars, lui, ne soufflait mot, ayant peur, sans doute, que la fée qu'il avait à son côté ne s'envolât comme les alouettes; il conduisait un rêve.

Germaine fredonnait :

A poussa comme un champignon,
Malgré qu'elle ait r'çu plus d'un gnon,
L'soir, en faisant la cabriole
A Batignolles.

Tout à coup elle s'interrompit. Une idée lui passait par la tête:

— Mais pourquoi le père Markoff n'a-t-il pas envoyé son gars, au lieu de la vieille, pour me faire rentrer quand je mangeais des groseilles?... Je ne le connais pas; mais ce doit être intéressant, le fils d'un homme qui tombait des ours... Il m'aurait eue dans l'herbe... Ç'aurait été gentil...

Le gars sentit à la tête comme un coup. Cette femme, il aurait pu l'étreindre, comme ça! A cette image son sang refluait dans le cou et aux tempes. Il avait une rude envie d'avouer qui il était; il

serait peut-être encore temps. Enfin, rouge comme une braise, en balbutiant :

— C'est moi... le fils Markoff... Grégoire... Ah ! si j'avais su !... et si vous vouliez ?...

Disant cela, il était si attendri, si comique, que Germaine fut prise d'une gaieté folle, spasmodique :

— Est-il bête, cet imbécile-là !... Non, est-il bête !...

Grégoire, tout sot, décontenancé, ne trouvant rien devant cet accès d'hilarité, se vengea sur la jument et la bourra de coups de fouet. La carriole dévalait la côte avec fracas ; chaque fois que le gars voulait placer un mot, la voyageuse repartait d'un éclat plus fou :

— Est-il bête, cet imbécile-là !... Non, est-il bête !...

Enfin, comme on approchait de la gare, Germaine ayant tellement ri, que depuis deux, trois minutes elle était tranquille afin de respirer, Grégoire, reprenant ses sens, prononça une phrase confuse où on pouvait comprendre vaguement qu'il « lui aurait donné son cœur ».

Le modillon n'y tint plus :

— Ton cœur ?... Je ne le moucherais pas avec des pincettes.....

* * *

Germaine avait gardé un triste souvenir de Touraneuc; elle n'avait point cherché à revoir Mauvieuse.

Le père, seul, après s'être entraîné, avait fait

une tentative pour son propre compte; ça l'avait indignée.

C'était en octobre, au moment de la rentrée à Paris.

Le lendemain, elle rencontre Galtoine, le peintre moderniste; se cambrant, elle croisa baïonnette devant lui, avec son ombrelle fermée.

— Tiens, Germaine! Toujours avec Mauvieuse?... On dit que tu es lancée.

— Pas trop maintenant.

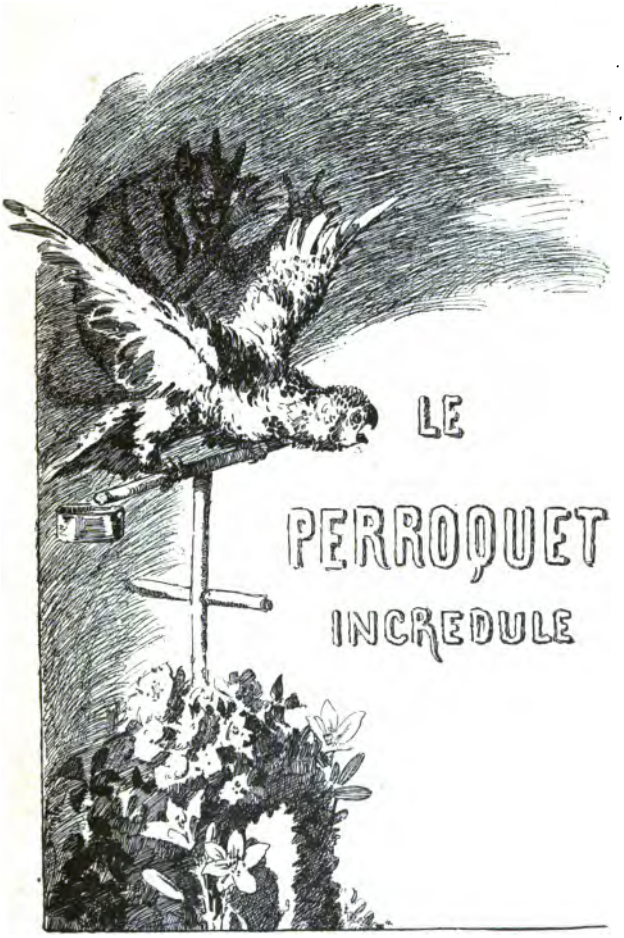
— Tu l'as donc lâché?... Quelle folie!... Gentille, charmeuse comme on ne l'est pas, tu devrais avoir chevaux, voitures, hôtel à toi...

— D'abord, j'en ai assez de tous ces mannequins!... Il faut trop se tenir, avec eux... et je n'aime pas être cramponnée...

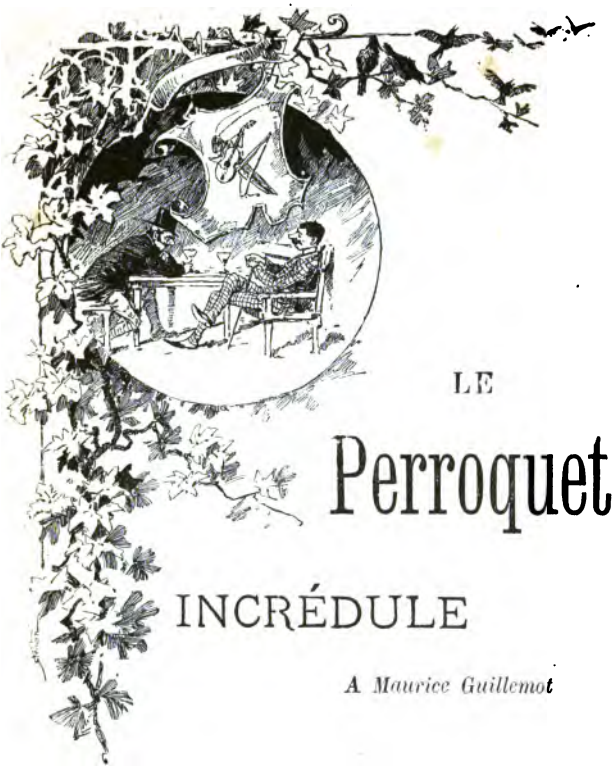
Elle s'arrêta un instant, comme si elle cherchait à formuler une autre raison pas très nette dans son esprit; elle se doutait d'une vérité, elle qui n'avait certes pas une collection de pensées en son cerveau de grisette. Avec une moue adorable de résignation :

— Non, tu sais bien que ce n'est pas encore possible....je n'ai pas vingt ans... Nous, nous arrivons à l'ancienneté.... Je suis trop jeune!. . J'aurai des chevaux, un hôtel épatant, mais plus tard... avec les pattes d'oie et la première ride.

Shrag


LE
PERROQUET
INCREDULE

Burs
XV



LE Perroquet INCRÉDULE

A Maurice Guillemot

Pépin des Grillons, conseiller de préfecture frais émoulu, cause, au café des Cigales, à Grivedesvignes, avec Montclar, son camarade d'enfance, venu, comme tous les ans, passer une quinzaine au pays. Attablés sur la terrasse, derrière un lé de toile blanche bordé de glycines, à l'ombre des grands platanes du Cours, ils s'évoquent l'un

à l'autre, en attendant le défilé de la procession, les histoires d'autrefois :

Tout à coup, Pépin des Grillons dit :

— Est-ce que tu te souviens du perroquet de misè Sabine?

— Oui, à la Pentecôte... Nanette et la petite Lalie étaient rudement gentilles! Je me rappelle, mon vieux. Nous avions quatorze ans... Oh! ce perroquet! Il a outragé nos premieres amours, et je lui aurais volontiers tordu le cou.

Les impressions de la prime jeunesse marquent pour longtemps sur la mémoire ; d'autres, plus nobles, plus cruelles, plus joyeuses, plus ardentes, ont beau s'ajouter à mesure ; les anciennes demeurent vivaces et charmantes.

Certes, Montclar (le Parisien, comme on le surnomme à Grivedesvignes) n'avait pas oublié. Les moindres détails de ce tableau de jadis lui revenaient à l'esprit. D'ailleurs, aujourd'hui comme alors, des draps tout parfumés du romarin répandu dans les armoires, et piqués de distance en distance de petits bouquets, s'étalaient le long des maisons de la ville pleine de soleil ; aujourd'hui, comme alors, les rues étaient jonchées de fleurs, de syringas, d'œillets, et, surtout, d'un effeuillement de roses.

Ce fut vraiment drôle.

Misè Sabine, la vieille, grande et maigre, la marchande de cierges qui a son magasin sur le Cours (on prononce l's), avait élevé, en face du café Passeron, un reposoir très coquet, un nid de verdure.

Elle surveillait le travail de Nanette et Lalie rôdant, affairées, autour de leur autel et plaçant, de ci de là, des phalangères, des daphnés, des lis martagons, lorsque le tailleur Paticlet, depuis cinq minutes planté béatement, les mains dans les poches, près de la dévote, prononça d'un air convaincu:

— Il est joli, très joli, votre reposoir!... Je vous fais compliment, misè Sabine...

(Un malin, Paticlet, un farceur du diable!)

— N'est-ce pas, voisin, avouez qu'il est arrangé avec assez de goût?...

— Oui... mais il y manque quelque chose.

— Quoi donc?

— Comment? Vous ne voyez pas?... Au milieu de la mousse, ça irait pourtant bien...

— Enfin, de quoi parlez-vous? s'écrie la marchande de cire qui commence à s'impatienter.

— Vous ferez comme vous voudrez... Si j'étais

« de » vous, je mettrais là, au sommet, un perroquet, celui que j'ai, par exemple... Il produirait, j'en suis sûr, un effet ravissant !

Il était clair que sa proposition souriait : « Je

vais vite le chercher, misè Sabine, j'y vais tout de suite. »

Au bout de cinq minutes, le tailleur vint, portant fièrement son oiseau. Il plaça lui-même la cage sur le haut du reposoir ; puis, s'adressant aux badauds, qui stationnaient là :

— Qu'est-ce que vous en pensez, vous autres?

Et chacun de se récrier d'admiration : « Ça va très bien ! disait-on à Paticlet. Ça va très bien !... Quelle bonne idée vous avez eue ! »

Le perroquet, un peu effarouché, en faisant claquer son bec de colère, se suspendit aux barreaux. Ensuite, comprenant que sa nouvelle élévation n'avait pour lui aucun danger, il descendit sur le perchoir. Là, posé sur une patte, il serrait avec l'autre un morceau de sucre et le croquait avec de gentils mouvements de tête.

On s'extasiait :

— Qu'il va être content, monsieur le curé !

Le curé, c'était M. Cougourdon, l'ancien directeur du petit séminaire, un brave homme que, dans la semaine, on pouvait voir, à son bastidon des Sièyes, jouant aux quilles, la soutane retroussée. En se livrant à cet exercice avec les notables, M. Testanière, le juge de paix, M. Andrelait,

M. Pivert, il ne croyait pas amoindrir son prestige.

Et il allait en avoir aujourd'hui!

Il remplacera à la procession Mgr l'évêque, alors à Paris, dans les antichambres du ministère.

Paticlet, cependant, se frottait les mains.

Misè Sabine est partie avec Lalie et Nanette, pour se rendre à l'église. Les cloches sonnent à toute volée et annoncent que la procession se met en marche.

— La voici! la voici! crie misè Margoton à quelques femmes demeurées à côté du reposoir.

Et elle jette aussitôt de l'encens sur un brasero placé derrière des pots de géranium.

Les jeunes filles de l'école des sœurs marchent en tête du cortège. Les plus petites ont au cou,

tenues par des rubans bleus, des corbeilles emplies de pétales de roses et des fleurs d'or du genêt; les unes et les autres, mignonnes dans leurs robes blanches, cheveux dénoués et flottants, chantent :

Tendre Marie,
Souveraine des cieux,
Mère chérie,
Patronne de ces lieux,
Veillez sur notre enfance!
Gardez notre innocence!
Sauvez ce bien précieux !

Puis venaient les élèves des frères de la doctrine chrétienne. Ils avançaient, les bras ballants, raides dans leurs habits du dimanche ; et tous s'arrêtaient, bouche bée, devant le reposoir :

— Un perroquet, chuchotaient-il, un perroquet!... Qu'il est beau!

Et ils restaient là, en extase. Mais le vieux Symmaque, le directeur, criait de sa grosse voix : « Avancez, petits! »

Voici la congrégation de l'immaculée Conception. Quatre jeunes filles portent la statue de la sainte Vierge sous laquelle des femmes passent et repassent, tenant des enfants dans leurs bras pour appeler sur eux la protection de la Bonne Mère. Les choristes, parmi elles Nanette et Lalie, se détachent du cortège et vont se placer à côté du reposoir pour un cantique avant la bénédiction.

Montclar et Pépin des Grillons, sanglés dans leurs uniformes de collégiens, la figure bouffie, mangent des yeux le groupe des jeunes filles. Que ces robes blanches leur vont bien! Qu'ils sont gracieux, les plis de ces voiles transparents! Et les

bras dont on voit, à travers la mousseline, la peau troublante!

Les pénitents gris ont beau chanter à tue-tête :

Laudate...

Patrice et Pépin des Grillons ne les entendent pas, ils ne les voient pas; ils n'aperçoivent que Nanette et Lalie, que le commencement de leurs seins nouveaux sous une ruche légère.

M. le curé arrive enfin devant le reposoir et s'agenouille.

Le perroquet, immobile sur son perchoir, très calme depuis que la procession défile, paraît s'intéresser beaucoup à la cérémonie en train de se dérouler devant lui; il écoute gravement, sans ouvrir le bec, le pieux cantique entonné par ces demoiselles, un petit « allegro » assez entraînant et polisson :

Je sens sa présence !
Le ciel est en moi !
Mon âme en silence
S'unit à son roi !

L'amour qui m'embrase
Pour vous, mon vainqueur,
De sa douce extase
Inonde mon cœur !

Au refrain (*con ardore*) :

Amour, amour, amour à Jésus!

Les jeunes filles, au milieu des nuages d'encens, lancent au ciel, d'une voix chaude, vibrante, le suprême cri.

Alors, dans le profond silence de la foule pros-

ternée, recueillie, le perroquet, d'un gosier enroué, caverneux, prononça :

— Tas de chameaux !

Ce fut un scandale, un ahurissement général ;

tout le monde avait le nez en l'air. Les demoiselles de la congrégation, à qui s'adresse cette insulte, rougissent, chuchotent, se mordent les lèvres. M. le curé redresse le front avec indignation vers le perroquet, et, dans la brusquerie de ce mouvement, laisse tomber sa barrette.

Un enfant de chœur se précipite pour la ramasser et, posant mal son pied sur les marches de l'autel, s'allonge avec un bel accroc à sa soutane rouge.

Le brave prêtre, pourtant, essaie de se remettre de son émotion. D'un ton grondant de stentor, il entonne :

Tantum ergo....

— Tas de chameaux! Tas de chameaux! Tas de chameaux!

...Sacramentum...

— Tas de chameaux! Tas de chameaux! Tas de chameaux!

Le perroquet était assourdissant; ses plumes se hérissaient, il se penchait en avant comme s'il avait voulu se précipiter sur les malheureuses choristes.

Le curé continue avec rage :

...Veneremur cernui...

— Tas de chameaux ! Tas de chameaux ! Tas de chameaux !

Et, tandis que M. Cougourdon, son crâne dénudé, plein de colère, fronce terriblement ses sourcils roux, touffus, crispe les poings comme pour étrangler l'impertinente bête, le tailleur Paticlet, dans le corridor en face, d'une main se tenait le ventre et de l'autre s'essuyait les yeux.

— Non, disait-il à son camarade Houyon, je ris trop !... Ça me fera mal !...

Et il continuait à se tordre.

Comme Montclar rêvait au souvenir de Lalie, la petite brune, son premier désir d'amour, toute confuse, rouge comme un coquelicot sous les insultes grossières du maudit animal, Pépin des Grillons, amusé par ce ressouvenir, ajouta :

— Je verrai toujours le bon curé se levant furieux, empoignant l'ostensoir, faisant un signe au suisse, et la procession se remettant en marche, poursuivie par les cris du perroquet..... Il se

tut seulement (tu te rappelles bien, Patrice ?) quand les robes blanches des congréganistes eurent disparu, au bout du Cours, sous les platanes...

LA MORT
DE CANARD

LA MORT DE CANARD

A Philippe Gille.

Robert Galtoine, le peintre moderniste, récemment décoré, posait dans l'antichambre du ministre de l'intérieur et des cultes, M. Lefèvre. Ce qui le consolait un peu c'est qu'une douzaine de gens graves, importants, faisaient comme lui. Certains, tirant une moustache ou des favoris, se dandinaient sur les banquettes, tantôt la jambe droite sur la gauche, tantôt celle-ci sur celle-là ; beaucoup semblaient plongés dans un gouffre de réflexions.

Des huissiers, bien rasés, la chaîne d'argent qui tranche sur l'habit noir à la française, circulaient avec des dossiers, sans se presser. A leur allure, on reconnaissait des philosophes. Oui, certes. Ils

savent bien que, leur chef de quatre jours sombrant, eux resteront. Ah ! ils en ont vu défiler des sous-secrétaires d'Etat et des ministres ! Ces éphémères sont absolument impersonnels pour le personnel. « Monsieur le ministre... » Le nom n'importe guère.

Rabot surtout, l'huissier attaché spécialement

à M. Lefèvre, amusait Galtoine. Glabre, ventripotent comme un bedeau, d'aspect solennel, il avait des haut-de-tête, une façon impayable de toiser un postulant, de rajuster son binocle au fin bout du nez, quand on lui tendait une carte. Galtoine lui donnant la sienne, il avait eu l'air de se dire : « Toi, mon petit, tu peux attendre... » Il n'avait point mauvaise façon, le peintre. Bien campé, assez gommeux, mais d'air indépendant, plein de

désinvolture, il n'avait sans doute pas plu à monsieur l'introducteur.

Aussi, lorsqu'après un petit quart d'heure, Rabot, appelé par la sonnerie du ministre, revint, c'est avec une drôle de figure que, bien que ce ne fut pas son tour, il pria M. Galtoine de passer. Robert n'acheva pas le croquis, déjà très enlevé, d'un quémandeur au profil de mouton, et entra.

Rabot grommelait :

— Il n'y a qu'un ministre pour recevoir de pareilles gens! Un artiste... quand trois conseillers généraux, deux préfets, un évêque, un député, restent à la porte.

Dans le vaste salon triste, tendu de vert sombre aux immenses fenêtres, Galtoine, pas très à l'aise, aperçut à son bureau, entre plusieurs piles de paperasses, la chevelure, toujours un peu hirsute, de son ami Lefèvre, ministre depuis longtemps, deux mois. S'il ne savait trop quel accueil lui était réservé maintenant, il fut vite rassuré.

Se levant, M. Lefèvre, après une franche poignée de main, tout heureux d'être contemplé par un camarade des premières années dans le décor gouvernemental, dit, d'une voix de tribune :

— C'est bien de ta part, mon cher Robert, de ne pas oublier les anciens... Je me proposais toujours d'aller te faire la surprise d'aller te voir

dans ton atelier. Mais tu sais, on a beau dire, on n'en finit plus ici... Prends ce fauteuil...

Ils s'assirent et le ministre reprit :

— Quel vent t'amène? Que puis-je pour t'être agréable?...

— Oh ! rien pour moi... Si je ne suis pas venu plus tôt, c'est que j'ai horreur de rendre visite à des gens occupés... Tu n'as pas l'air trop olympien... Je m'attendais à admirer une façon d'empereur sur le trône. Tu es toujours le même... Eh bien, je suis ici pour Papillon.

— Papillon?... Qui ça, Papillon?

— Tu le connais... Papillon, l'albinos, le savant, le laid, le bon enfant... Tu ne te rappelles pas son vaste front, tant bosselé qu'il ressemblait à une coquille de noix ?... A la brasserie du Monome,

au quartier, nous lui fourrions un tas de soucoupes dans ses poches, et lui ne s'en apercevait qu'en se déshabillant... Je comprends que tu l'aies oublié, ambitieux !... Il le pensait ; c'est même pourquoi il n'a pas osé venir. Toujours timide, d'ailleurs, quoiqu'il ait pas mal roulé depuis... Il a voyagé un peu partout ; même il a failli être scalpé...

A ce moment, Rabot ouvrit la porte et annonça « monseigneur l'évêque de Grivedesvignes ».

— C'est bien... c'est bien. Qu'il attende ! répondit le ministre.

— Bref, Papillon assure avoir trouvé le moyen de diriger les ballons en leur donnant la forme lenticulaire. Son aérostat doit avoir un succès monstre... Il a du génie, Papillon ; il m'a décrit sa machine, je me suis laissé emballer, et, tout grand homme que tu es, tu feras sans doute

comme moi... Au reste, je ne veux pas t'ennuyer en te parlant technique, mais seulement te de-

mander de lui faire obtenir un crédit, afin qu'il puisse prouver la justesse de son invention... Et ça monte haut les ballons !...

— Monsieur le préfet d'Aurillac...
— Rabot, je suis occupé...

... Tu vois ce que l'on me rase, hein ?... Papillon, oui, parbleu ! je me souviens. Il est la cause d'une de mes meilleures aventures... Ah ! j'étais loin de songer à lui quand tu m'as dit son nom !... Mais je vais te conter l'histoire. Tu ne dois pas la savoir ; tu ne fréquentais guère notre bande alors ; tu venais au quartier, mais irrégulièrement... Il y a quinze ans de ça, mon vieux.

Le ministre eut un accès de gaieté. « Ah ! sacré Papillon !... » Une bouffée de jeunesse lui éclairait le visage ; il riait de bon cœur, comme jadis.

Enfin :

— Tu as encore mémoire, cher ami, de cette superbe fille à la chevelure noire, ondoyante, aux yeux étranges, tziganes... de la belle et la bête

avec laquelle j'ai habité, rue Cujas, pendant une année ?... Chaque fois que les amis venaient à la maison, ils la trouvaient barbottant dans sa cuvette. Vous l'aviez baptisée : *Canard.*

C'était le bon temps alors...

Une fantaisiste, ma mie! A Noël, elle voulut absolument aller entendre la messe de minuit, à la campagne. Je la menai à Meudon. C'était un soir de neige. Je nous revois encore, très amoureux l'un de l'autre, dans l'église; Canard, heureuse de ma soumission à son caprice, me regardait avec des yeux qui promettaient une nuit folle...

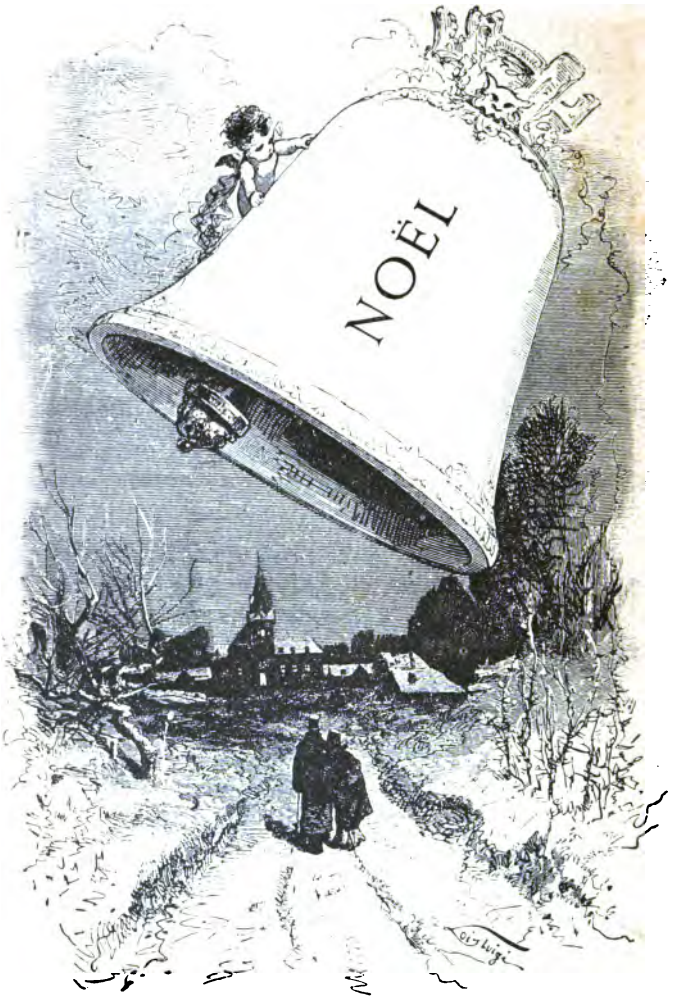
Ça ne m'empêcha point, trois semaines après, de lui faire un gros chagrin. Je l'avais quittée pour une nuit... avec la petite Zest, ce voyou blond, si amusant... Tu l'as connue intimement, je crois ?

— Monsieur Caval, conseiller d'Etat.

L'huissier dont on n'entrevit que le nez, disparut bien vite.

... Le lendemain, Canard me bouda absolument, et, à la brasserie, questionna Papillon sur le moyen de s'empoisonner sans trop souffrir... Lui, pour s'amuser ou se doutant peut-être du coup, prôna l'infusion de têtes de pavots :

— C'est délicieux, un grand verre vous endort,


NOËL

vous fait avoir des songes de fumeur d'opium, et l'on n'a pas le souci de se réveiller... Pour quatre sous tu peux te payer ça...

Prévenu, je restai calme lorsque Canard m'apprit qu'elle avait assez de la vie, que j'étais un « sale type », et qu'elle allait mourir :

— Je me suis empoisonnée... Tu ne veux pas le croire ? voilà le reste de l'infusion de pavots.

— Ma pauvre petite, que veux-tu que j'y fasse? Il n'y a rien qui puisse réagir... C'est trop tard maintenant... Il faut en prendre son parti.

Je dis cela fort tranquillement. Elle eut une explosion de sanglots :

— C'est toute la peine que je te cause?... Ah! j'ai eu bien raison de mettre fin à mes jours. Tu seras content, hein? que je ne sois plus là? Tu vas t'en payer avec Zest? Faut-il que tu aies peu de goût pour fréquenter un chiffon pareil? Elle a tout ce qu'elle possède sur le dos, et encore sa robe n'est pas payée... le blond de ces cheveux non plus.

— Voyons, Canard, ça t'est bien égal, puisque tu vas trépasser.

Mon argument dut la saisir, car elle s'arrêta court. Le sommeil, d'ailleurs, la prenait, ses cils avaient de légers battements... Elle voulut faire son testament, envoyer des lettres à je ne sais qui. Je lui offris de splendides feuilles de papier..

Canard avait vraiment une fin très digne, interrompue, de-ci de-là, par des envies de dormir ou par des larmes... Parfois, rien de plus comique que son trac; elle savait que, si elle fermait les paupières, elles ne se rouvriraient plus; elle écarquillait les yeux, respirait avec force et parfois se pinçait... Puis elle fut résignée et alors commença une élégie :

— Pourtant, la vie est belle. J'aimais le soleil, les fleurs, les baisers. C'est bien triste... bien triste, Achille, de quitter ces belles choses. Viens près de moi, là... plus près.

Je la pris sur mes genoux ainsi qu'un bébé, et l'embrassai follement. J'étais touché, quand même; elle était si gentille ainsi, plus douce, plus

caressante que jamais; elle mourait bien. « Oui, je suis bien ainsi, avec toi... Tu regrettes de m'avoir trompée, dis?... Donne ta bouche... Tiens! Tiens!... » Et elle s'endormit, entre deux baisers

Je la posai doucement sur le lit.

Un clair rayon, courant sur son gentil visage, réveilla mon amie. J'étais près d'elle et la contemplais; elle bailla, étirant ses bras, avec une fossette à chaque coude. Puis à ma vue, elle se rappela tout... Très étonnée d'être, encore lourde de la nuit, se tâtant, comme pour s'assurer de la réalité:

— Comment c'est moi?... c'est toi?... Je ne suis pas morte!... Mais non. Je vis! Je vis! Je vis!...

— Oui, grande nigaude.

Je lui expliquai que Papillon l'avait trompée et qu'il m'avait averti. « Je t'ai laissé croire... C'est ta punition. Tn ne recommenceras plus, n'est-ce pas?... » A la fois honteuse et joyeuse, elle pleurait et riait... Une averse par du soleil.

— Aujourd'hui, mon cher Lefèvre tu es ministre... Mais Canard?... qui sait ce qu'elle est devenue?

— Une grosse commère... elle chante, sur le billard, dans les cafés de province.

Rabot parut de nouveau :

— Monseigneur de Grivedesvignes prie instamment M. le ministre de lui accorder un entretien.

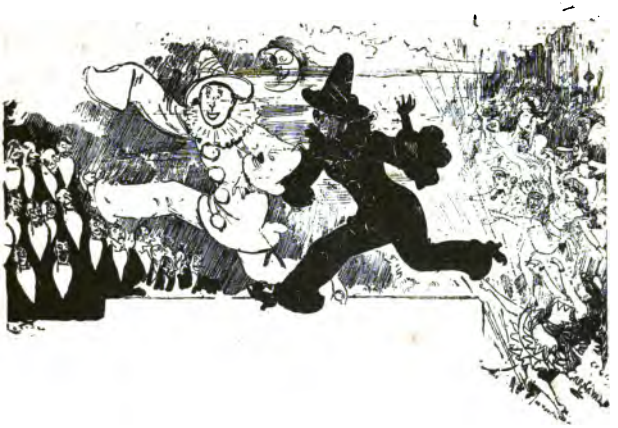
— Allons, pas de bêtises!... Au revoir, mon bon Robert.

— A bientôt, cher... A propos, que faut-il répondre à Papillon ?

— Qu'il soit sans inquiétude... qu'il vienne m'entretenir de son affaire... Je le recommanderai. Adieu... Rabot, faites entrer « monsieur l'évêque. »

FIN

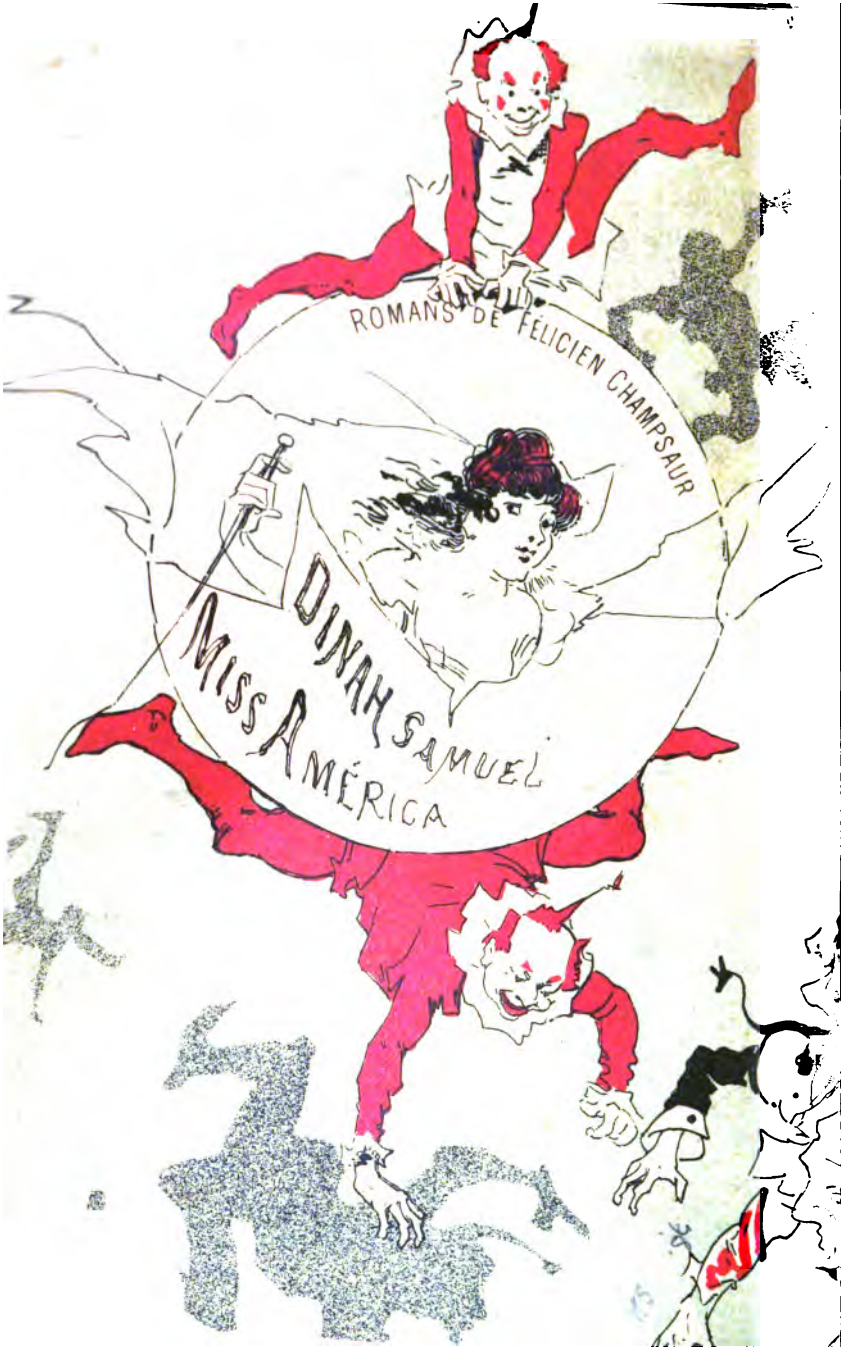
TABLE



I. FLAGRANT DÉLIT 13
II. LA LEÇON DE CATÉCHISME. 35
III. LE PETIT-FILS DE FAUST 53
IV. L'EXÉCUTION 69
V. BALLADE DU TRAMWAY. 89
VI. LA TOUX. 105
VII. LES SINGES. 127
1. Le premier homme 129
2. Le dernier homme 145
VIII. ROSE D'AMOUR 159
1. Un savant de province 161
2. C'est la faute des timbres. 166
3. Idylle instructive 169
4. Les leçons de Marius. 173
5. Les hannetons dans l'église 176

6. Déclaration d'amour 180
7 Cancans à Champourcin. 184
8. Embûches de Marquisette 187
9. Les jarretières 189
10. Demande en mariage. 195
11. Le refus de Rose. 197
12. Deus ex machinà. 199
IX. Les groseilles. 205
X. Le perroquet incrédule 247
XI. La mort de canard 263

PARIS. — IMPRIMERIE G. ROUGIER ET Cie
1, RUE CASSETTE, 1.


ROMANS DE FÉLICIEN CHAMPSAUR
DINAH SAMUEL
MISS AMÉRICA

1943